ŒUVRES COMPLÈTES

DE

RACINE

LES PLAIDEURS
BRITANNICUS
BÉRÉNICE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/ceuvrescompletes0000jean_c7c7

LES PLAIDEURS
BRITANNICUS
BÉRÉNICE

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A. à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris, VI*e, *qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

JEAN RACINE

THÉATRE

de 1668 à 1670

LES PLAIDEURS
BRITANNICUS
BÉRÉNICE

Texte établi et présenté par
GONZAGUE TRUC

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1929

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé M. Jean Morel d'en faire la revision en collaboration avec M. Gonzague Truc.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1929.

LES PLAIDEURS.

COMÉDIE.

AU LECTEUR.

QUAND je lûs les *Guespes* d'Aristophane, je ne songeois guere, que j'en dûsse faire les *Plaideurs*. J'avouë qu'elles me divertirent beaucoup, et que j'y trouvay quantité de plaisanteries qui me tenterent d'en faire part au public : Mais c'estoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le Juge qui saute par les fenestres, le Chien criminel, et les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet Acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur nostre theatre un échantillon[1] d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet Auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modele, si j'avois à faire une Comedie : et que j'aimerois beaucoup mieux imiter la regularité de Menandre et de Terence que la liberté de Plaute et d'Aristophane[2]. On me répondit que ce n'estoit pas une Comedie qu'on me demandoit, et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans nostre langue. Ainsi moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre,

mes amis me firent commencer une Piece qui ne tarda guere à estre achevée.

Cependant la pluspart du monde ne se soucie point de l'intention, ni de la diligence des Auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une Tragedie.Ceux mêmes qui s'y estoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles, et trouverent mauvais que je n'eusse pas songé plus serieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginerent qu'il estoit bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matieres de Palais ne pouvoient pas estre un sujet de divertissement pour des gens de Cour. La Piece fut bien-tost aprés jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouïr ; et ceux qui avoient crû se des-honorer de rire à Paris furent peut-estre obligez de rire à Versailles pour se faire honneur[1].

Ils auroient tort, à la verité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangere qu'à personne, et je n'en ay employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un procés que ni mes Juges, ni moy, n'avons jamais bien entendu[2].

Si j'apprehende quelque chose, c'est que des personnes un peu serieuses ne traitent de badineries le procés du Chien et les extravagances du Juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des Spectateurs assez difficiles. Les Atheniens sçavoient apparemment, ce que c'estoit que le Sel Attique, et ils estoient bien seurs, quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moy, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les Juges de l'Areopage n'auroient pas peut-estre trouvé bon qu'il eust marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs Secretaires et les forfanteries de leurs

Avocats. Il estoit à propos d'outrer un peu les Personnages pour les empescher de se reconnoistre. Le Public ne laissoit pas de discerner le vray au travers du ridicule ; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux Orateurs autour d'un Chien accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un veritable criminel, et qu'on eust interessé les Spectateurs à la vie d'un Homme.

Quoy qu'il en soit, je puis dire que nostre Siecle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien, et que si le but de ma Comedie estoit de faire rire, jamais Comedie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez long-temps réjouï le monde. Mais je me sçay quelque gré de l'avoir fait, sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques[1], et de ces malhonnestes plaisanteries, qui coûtent maintenant si peu à la plus part de nos Ecrivains, et qui font retomber le Theatre dans la turpitude, d'où quelques Auteurs plus modestes l'avoient tiré.

ACTEURS.

DANDIN[1], Juge.

LEANDRE, Fils de Dandin.

CHICANNEAU[1], Bourgeois.

ISABELLE, Fille de Chicanneau.

LA COMTESSE.

PETIT JEAN, Portier.

L'INTIMÉ[1], Secretaire.

LE SOUFFLEUR.

La Scene est dans une Ville de basse Normandie

LES PLAIDEURS.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PETIT JEAN, *traînant un gros sac de procés.*

MA foy, sur l'avenir, bien fou qui se fira.
Tel qui rit Vendredy, Dimanche pleurera.
Un Juge, l'an passé, me prit à son service,
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour estre Suisse.
Tous ces Normans vouloient se divertir de nous,
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'estois, j'estois un bon Apostre,
Et je faisois claquer mon foüet tout comme un autre.
Tous les plus gros Monsieurs me parloient chapeau bas.
Monsieur de Petit Jean, ah ! gros comme le bras.
Mais sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foy j'estois un franc Portier de Comedie[1],
On avoit beau heurter et m'oster son chapeau,
On n'entroit point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de Suisse, et ma porte estoit close.
Il est vray qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose.

Nous contions quelquefois. On me donnoit le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin,
Mais je n'y perdois rien. Enfin vaille que vaille,
J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage. Il avoit le cœur trop au mestier ;
Tous les jours le premier aux Plaids, et le dernier,
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eust voulu croire,
Il y seroit couché sans manger et sans boire.
Je luy disois parfois, Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin, ménage sa monture ;
Beuvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure.
Il n'en a tenu conte. Il a si bien veillé,
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns aprés les autres[1].
Il marmote toûjours certaines Patenostres
Où je ne comprens rien. Il veut bongré, malgré,
Ne se coucher qu'en Robbe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la teste à son Coq, de colere,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire :
Il disoit qu'un Plaideur, dont l'affaire alloit mal,
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel Arrest, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on luy parle d'affaire.
Il nous le fait garder, jour et nuit, et de prés.
Autrement serviteur, et mon homme est aux Plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sçait s'il est allaigre.
Pour moy, je ne dors plus. Aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étens et ne fais que baailler.
Mais veille qui voudra, voicy mon oreiller.
Ma foy, pour cette nuit, il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rüe on n'offense personne.
Dormons.

SCENE II.

L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

L'INTIMÉ.

Ay, Petit Jean, Petit Jean

PETIT JEAN.

L'Intimé !
Il a déja bien peur de me voir enrumé.

L'INTIMÉ.

Que diable ! si matin que fais-tu dans la ruë?

PETIT JEAN.

Est-ce qu'il faut toûjours faire le pié de gruë,
Garder toûjours un homme, et l'entendre crier?
Quelle gueule? Pour moy, je croy qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon !

PETIT JEAN.

Je luy disois donc en me grattant la teste,
Que je voulois dormir. Presente ta Requeste
Comme tu veux dormir, m'a-t-il dit gravement.
Je dors en te contant la chose seulement.
Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment bon soir? Que le Diable m'emporte
Si... Mais j'entens du bruit au dessus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN, *à la fenestre.*

Petit Jean ! l'Intimé !

L'INTIMÉ, *à Petit Jean.*

Paix !

DANDIN.

Je suis seul icy.
Voilà mes Guichetiers en défaut, Dieu mercy !
Si je leur donne temps, il pourront comparestre.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenestre.
Hors de Cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute.

PETIT JEAN.

Ho ! Monsieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur, au voleur.

PETIT JEAN.

Ho, nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte l'on me tuë !

SCENE IV.

LEANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

LEANDRE.

Viste, un flambeau. J'entens mon Père dans la ruë.
Mon Père, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous, la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Et qui juger? Tout dort.

PETIT JEAN.

Ma foy, je ne dors gueres.

LEANDRE.

Que de sacs[1] ! Il en a jusques aux jarretieres.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procés j'ay fait provision.

LEANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le Buvetier, je pense.

LEANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon Père?

DANDIN.

A l'Audiance.

LEANDRE.

Non, mon Père, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous. Chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade ;
Et, pour vostre santé...

DANDIN.

Je veux estre malade.

LEANDRE.

Vous ne l'estes que trop. Donnez-vous du repos.
Vous n'avez tantost plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos? Ah, sur toy tu veux regler ton Pere.
Crois-tu qu'un Juge n'ait qu'à faire bonne chere,
Qu'à battre le pavé comme un tas de Galans,
Courir le Bal la nuit, et le jour les Brelans.
L'argent ne nous vient pas si viste que l'on pense.
Chacun de tes rubans[1] me coûte une Sentence.
Ma Robbe vous fait honte. Un fils de Juge ! Ah, fy,
Tu fais le Gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garderobbe,
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la Robbe,
Et c'est le bon parti. Compare, prix pour prix,
Les estrennes d'un Juge à celles d'un Marquis ;
Atten que nous soyons à la fin de Decembre.
Qu'est-ce qu'un Gentilhomme? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu veû, je dis des plus hupez,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupez,
Le manteau sur le nés, ou la main dans la poche,

Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traitte. Hé, mon pauvre garçon,
De ta défunte Mère est-ce là la leçon?
La pauvre Babonnette ! Helas, lors que j'y pense,
Elle ne manquoit pas une seule Audiance.
Jamais au grand jamais elle ne me quitta,
Et Dieu sçait bien souvent ce qu'elle en rapporta ;
Elle eust du Buvetier emporté les serviettes,
Plûtost que de rentrer au logis les mains nettes.
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LEANDRE.

Vous vous morfondez là,
Mon Pere. Petit Jean, remenez vostre maistre,
Couchez-le dans son lit, fermez porte, fenestre,
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT JEAN.

Faites donc mettre au moins des gardefous là haut.

DANDIN.

Quoy ! l'on me menera coucher sans autre forme?
Obtenez un Arrest comme il faut que je dorme.

LEANDRE.

Hé ! par provision, mon Pere, couchez-vous.

DANDIN.

J'iray, mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormiray point.

LEANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCENE V.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LEANDRE.

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ.

Quoy ! vous faut-il garder?

LEANDRE.

J'en aurois bon besoin.
J'ay ma folie, helas ! aussi bien que mon Pere.

L'INTIMÉ.

Ho ! vous voulez juger?

LEANDRE.

Laissons là le mystere.
Tu connois ce Logis?

L'INTIMÉ.

Je vous entens enfin ;
Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute, d'Isabelle.
Je vous l'ay dit cent fois, elle est sage, elle est belle ;
Mais vous devez songer que Monsieur Chicanneau
De son bien en procez consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'Audiance
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprés de son Juge il s'est venu loger.
L'un veut plaider toûjours, l'autre toûjours juger ;

Et c'est un grand hazard s'il conclud vostre affaire,
Sans plaider le Curé, le Gendre et le Notaire.

LEANDRE.

Je le sçay comme toy. Mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ.

Hé bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire preste.

LEANDRE.

Hé, cela ne va pas si viste que ta teste.
Son Pere est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'estre Huissier, Sergent ou Procureur[1],
On ne voit point sa Fille. Et la pauvre Isabelle,
Invisible et dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, et son bien en procés.
Il la ruïnera, si l'on le laisse faire.
Ne connoistrois-tu point quelque honneste Faussaire
Qui servist ses amis, en le payant s'entend,
Quelque Sergent zelé?

L'INTIMÉ.

Bon, l'on en trouve tant.

LEANDRE.

Mais encor?

L'INTIMÉ.

Ah, Monsieur, si feu mon pauvre Pere
Estoit encor vivant, c'estoit bien vostre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois :

Ses rides sur son front gravoient tous ses Exploits[1].
Il vous eust arresté le Carrosse d'un Prince.
Il vous l'eust pris luy-mesme, et, si dans la Province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon pere pour sa part en emboursoit dix-neuf.
Mais dequoy s'agit-il? Suis-je pas fils de maistre?
Je vous serviray.

LEANDRE.

Toy?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un Sergent peut-estre.

LEANDRE.

Tu porterois au Pere un faux Exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon !

LEANDRE.

Tu rendrois à la Fille un Billet?

L'INTIMÉ.

Pourquoy non?
Je suis des deux mestiers.

LEANDRE.

Vien, je l'entens qui crie.
Allons à ce dessein resver ailleurs.

SCENE VI.

CHICANNEAU, *allant et revenant.*

La Brie.
Qu'on garde la maison, je reviendray bientost.
Qu'on ne laisse monter aucune ame là-haut ;
Fais porter cette lettre à la Poste du Maine.
Prens-moi dans mon Clapier trois Lapins de garenne,
Et chez mon Procureur porte-les ce matin.
Si son Clerc vient céans, fais luy gouster mon vin.
Ah ! donne luy ce sac qui pend à ma fenestre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-estre
Un grand homme sec, là qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moy lors que j'en ay besoin.
Qu'il m'attende. Je crains que mon Juge ne sorte.
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANNEAU.

Peut-on voir Monsieur?

PETIT JEAN, *refermant la porte.*

Non.

CHICANNEAU.

Pourroit-on
Dire un mot à Monsieur son Secretaire?

PETIT JEAN.

Non.

CHICANNEAU.

Et Monsieur son Portier?

PETIT JEAN.

C'est moy-mesme.

CHICANNEAU.

De grace,
Beuvez à ma santé, Monsieur.

PETIT JEAN.

Grand bien vous fasse !
Mais revenez demain.

CHICANNEAU.

Hé rendez donc l'argent !
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ay vû que les procés ne donnoient point de peine,
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais aujourd'huy, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un Portier.
Mais j'apperçoy venir Madame la Comtesse
De Pimbesche [1]. Elle vient pour affaire qui presse.

SCENE VII.

CHICANNEAU, LA COMTESSE.

CHICANNEAU.

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien ! l'ay-je pas dit?
Sans mentir. mes valets me font perdre l'esprit.

Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde,
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANNEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours je ne luy puis parler.

CHICANNEAU.

Ma Partie est puissante, et j'ay lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Aprés ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANNEAU.

Si, pourtant j'ay bon droit.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, quel Arrest !

CHICANNEAU.

Je m'en rapporte à vous. Ecoutez, s'il vous plaist.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sçachiez, Monsieur, la perfidie.

CHICANNEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die...

CHICANNEAU.

Voicy le fait. Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré, certain Asnon passa,
S'y veautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formay ma plainte au Juge du village.
Je fais saisir l'Asnon. Un Expert est nommé,
A deux bottes de foin le dégast estimé :
Enfin au bout d'un an Sentence par laquelle
Nous sommes renvoyez hors de Cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'Audiance on poursuit un Arrest,
Remarquez bien cecy, Madame, s'il vous plaist,
Nostre ami Drolichon, qui n'est pas une beste,
Obtient pour quelque argent, un Arrest sur requeste,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon Chicanneur s'oppose à l'execution.
Autre incident. Tandis qu'au procés on travaille,
Ma Partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poulle en un jour.
Le tout joint au procés enfin, et toute chose
Demeurant en estat, on appointe la cause.
Le cinquiéme ou sixiéme Avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De Dits, de Contredits, Enquestes, Compulsoires,
Rapports d'Experts, Transports, trois interlocutoires,
Griefs et Faits nouveaux, Baux et Procés-verbaux.
J'obtiens Lettres Royaux et je m'inscris en Faux.
Quatorze Apointemens, trente Exploits, six Instances,
Six-vingt Productions, vingt Arrests de Défences[1],
Arrest enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimez environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge,
Aprés quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge,

La Requeste civile est ouverte pour moy ;
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voy,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plust à Dieu !

CHICANNEAU.

J'y brûleray mes Livres.

LA COMTESSE.

Je.....

CHICANNEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres !

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procés alloient estre finis.
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits :
L'un contre mon Mary, l'autre contre mon Pere,
Et contre mes Enfans. Ah, Monsieur, la misere !
Je ne sçay quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un Arrest, par lequel moy vestuë et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANNEAU.

De plaider !

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANNEAU.

Certes, le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au desespoir.

CHICANNEAU.

Comment, lier les mains aux gens de vostre sorte?
Mais cette pension, Madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monsieur, que trop honnestement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANNEAU.

Des Chicanneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,
Et nous ne dirons mot? Mais, s'il vous plaist, Madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE

Il ne m'en souvient pas,
Depuis trente ans, au plus.

CHICANNEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Helas !

CHICANNEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque soixante ans.

CHICANNEAU.

Comment ! c'est le bel âge.
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendray ma chemise, et je veux rien ou tout.

CHICANNEAU.

Madame, écoutez-moi. Voicy ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous croi comme mon propre Pere.

CHICANNEAU.

J'irois trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Oh, oui, Monsieur, j'iray.

CHICANNEAU.

Me jetter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetteray.
Je l'ay bien resolu.

CHICANNEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANNEAU.

Avez-vous dit, Madame?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANNEAU.

J'irois sans façon
Trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Helas, que ce Monsieur est bon !

CHICANNEAU.

Si vous parlez toûjours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANNEAU.

J'irois trouver mon Juge, et luy dirois.....

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANNEAU.

Voy !
Et luy dirois, Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

CHICANNEAU.

Liez-moy.

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point estre liée.

CHICANNEAU.

A l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne la seray point.

CHICANNEAU.

Quelle humeur est la vostre !

LA COMTESSE.

Non.

CHICANNEAU.

Vous ne sçavez pas, Madame, où je viendray.

LA COMTESSE.

Je plaideray, Monsieur, ou bien je ne pourray.

CHICANNEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.

CHICANNEAU.

Enfin quand une femme en teste a sa folie...

LA COMTESSE.

Fou, vous mesme !

CHICANNEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Et pourquoy me lier?

CHICANNEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous? il se rend familier.

CHICANNEAU.

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Un crasseux qui n'a que sa chicanne
Veut donner des avis.

CHICANNEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Avec son Asne !

CHICANNEAU.

Vous me poussez !

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANNEAU.

Vous m'excedez !

LA COMTESSE.

Le sot !

CHICANNEAU.

Que n'ay-je des témoins !

SCENE VIII.

PETIT JEAN, LA COMTESSE, CHICANNEAU.

PETIT JEAN.

Voyez le beau sabbat qu'ils font à nostre porte.
Messieurs, allez plus loin tempester de la sorte.

CHICANNEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que Monsieur est un sot.

CHICANNEAU.

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT JEAN.

Ah ! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment c'est bien à luy de me traiter de folle.

PETIT JEAN.

Folle ! Vous avez tort. Pourquoy l'injurier?

CHICANNEAU.

On la conseille.

PETIT JEAN.

Oh !

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT JEAN.

Oh ! Monsieur !

CHICANNEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT JEAN.

Oh ! Madame !

LA COMTESSE.

Qui moy souffrir qu'on me querelle?

CHICANNEAU.

Une crieuse.

PETIT JEAN.

Hé paix.

LA COMTESSE.

Un chicanneur.

PETIT JEAN.

Hola !

CHICANNEAU.

Qui n'ose plus plaider.

LA COMTESSE.

Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur?

CHICANNEAU.

Et bon, et bon, de par le diable.
Un Sergent, un Sergent !

LA COMTESSE.

Un Huissier, un Huissier !

PETIT JEAN.

Ma foy, Juge, et Plaideurs, il faudroit tout lier.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

LEANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ

MONSIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire,
Puis que je fais l'Huissier, faites le Commissaire.
En robbe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs vostre perruque blonde.
Ces Plaideurs songent-ils que vous soyez au monde ?
Hé ! lors qu'à vostre Pere ils vont faire leur cour,
A peine seulement sçavez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne Comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse,
Qui, dés qu'elle me void, donnant dans le panneau,
Me charge d'un Exploit pour Monsieur Chicanneau,
Et le fait assigner pour certaine parolle,
Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excés
Et blasphemes, toûjours l'ornement des procés?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?
Ay-je bien d'un Sergent le port et le visage?

LEANDRE.

Ah ! fort bien.

L'INTIMÉ.

Je ne sçay. Mais je me sens enfin
L'ame et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoy qu'il en soit, voicy l'Exploit et vostre Lettre
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais, pour faire signer le Contract que voicy,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez icy.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en presence du Pere.

LEANDRE.

Mais ne va pas donner l'Exploit pour le Billet.

L'INTIMÉ.

Le Pere aura l'Exploit, la Fille le Poulet.
Rentrez.

SCENE II.

L'INTIMÉ, ISABELLE.

ISABELLE.

Qui frappe?

L'INTIMÉ.

Ami. C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monsieur?

L'INTIMÉ.

Mademoiselle,
C'est un petit Exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moy, je n'y puis rien comprendre.
Mon Pere va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ,

Il n'est donc pas icy, Mademoiselle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'Exploit, Mademoiselle, est mis sous vostre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute :
Sans avoir de procés, je sçay ce qu'il en coûte ;
Et, si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moy,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre employ.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez...

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un Exploit.

ISABELLE.

Chanson !

L'INTIMÉ.

C'est une Lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'est de Monsieur..

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Leandre.

ISABELLE.

Parlez bas.
C'est de Monsieur...

L'INTIMÉ.

Que diable on a bien de la peine
A se faire écouter, je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah, l'Intimé, pardonne à mes sens étonnez.
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on vostre porte?

ISABELLE.

Hé ! donne donc !

L'INTIMÉ.

La peste !...

ISABELLE.

Oh ! ne donnez donc pas.
Avec vostre Billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si pronte.

SCENE III.

CHICANNEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANNEAU.

Ouy ! je suis donc un sot, un voleur, à son conte !
Un Sergent s'est chargé de la remercier,
Et je luy vais servir un plat de mon mestier.

Je serois bien fâché que ce fust à refaire,
Ny qu'elle m'envoyast assigner la premiere.
Mais un homme icy parle à ma fille. Comment!
Elle lit un Billet? Ah, c'est de quelque Amant!
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton Maistre est-il sincère?
Le croiray-je?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que vostre Pere,

(*Apercevant Chicanneau.*)

Il se tourmente. Il vous... fera voir aujourd'huy
Que l'on ne gagne rien à plaider contre luy.

ISABELLE.

C'est mon Pere! Vrayment, vous leur pouvez apprendre
Que si l'on nous poursuit, nous sçaurons nous défendre,
Tenez, voilà le cas qu'on fait de vostre Exploit.

CHICANNEAU.

Comment! c'est un Exploit que ma fille lisoit!
Ah! tu seras un jour l'honneur de ta famille.
Tu défendras ton bien. Vien, mon sang, vien, ma fille.
Va, je t'acheteray le *Praticien François.*
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les Exploits[1].

ISABELLE.

Au moins dites-leur bien que je ne les crains guere,
Ils me feront plaisir, je les mets à pis faire.

CHICANNEAU.

Hé ! ne te fâche point.

ISABELLE.

Adieu, Monsieur.

SCENE IV.

CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Or çà
Verbalisons.

CHICANNEAU.

Monsieur, de grace, excusez-la.
Elle n'est pas instruite. Et puis, si bon vous semble,
En voicy les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANNEAU.

Je les liray bien.

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant,
J'en ay sur moy copie.

CHICANNEAU.

Ah ! le trait est touchant.
Mais, je ne sçay pourquoy, plus je vous envisage,

Et moins je me remets, Monsieur, vostre visage.
Je connoy force Huissiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moy,
Je m'acquitte assez bien de mon petit employ.

CHICANNEAU.

Soit. Pour qui venez-vous?

L'INTIMÉ.

Pour une brave Dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son ame
Voudroit que vous vinssiez à ma sommation,
Luy faire un petit mot de reparation.

CHICANNEAU.

De reparation? Je n'ay blessé personne.

L'INTIMÉ.

Je le croy : vous avez, Monsieur, l'ame trop bonne.

CHICANNEAU.

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, Monsieur,
Que devant des témoins vous luy fissiez l'honneur[1].
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

CHICANNEAU.

Parbleu, c'est ma Comtesse.

L'INTIMÉ.

Elle est vostre servante.

CHICANNEAU.

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ.

Vous estes obligeant,
Monsieur.

CHICANNEAU.

Ouy, vous pouvez l'assurer qu'un Sergent
Luy doit porter pour moy tout ce qu'elle demande.
Hé quoy donc! Les battus, ma foy, paîront l'amende!
Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixiéme Janvier.*
Pour avoir faussement dit, qu'il faloit lier,
Estant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante Dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cœtera,
Il soit dit, que sur l'heure il se transportera
Au logis de la Dame, et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistez d'un Notaire,
Zeste, *ledit Hierosme avoûra hautement*
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.
LE BON. C'est donc le nom de vostre Seigneurie?

L'INTIMÉ.

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANNEAU.

Le Bon? Jamais exploit ne fut signé LE BON.
Monsieur le Bon.

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANNEAU.

Vous estes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moy, je suis fort honneste homme.

CHICANNEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caën à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous desavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANNEAU.

Moy payer? En soufflets.

L'INTIMÉ.

Vous estes trop honneste.
Vous me le paîrez bien.

CHICANNEAU.

Oh! tu me romps la teste.
Tien, voilà ton paîment.

L'INTIMÉ.

Un soufflet! Ecrivons.
Lequel Hierosme, aprés plusieurs rebellions,
Auroit atteint, frapé moy Sergent à la jouë,
Et fait tomber d'un coup mon chapeau dans la bouë.

CHICANNEAU.

Ajoûte cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'est de l'argent contant,
J'en avois bien besoin. *Et de ce non content,*
Auroit avec le pied reïteré. Courage !
Outre plus. Le susdit seroit venu de rage,
Pour lacerer ledit present Procés verbal.
Allons, mon cher Monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANNEAU.

Coquin !

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaise.
Quelques coups de baston, et je suis à mon aise.

CHICANNEAU.

Ouy-dà ! Je verray bien s'il est Sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tost donc,
Frappez. J'ay quatre enfans à nourrir.

CHICANNEAU.

Ah, pardon !
Monsieur, pour un Sergent je ne pouvois vous prendre ;
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je sçauray reparer ce soupçon outrageant.
Ouy, vous estes Sergent, Monsieur, et tres-Sergent.
Touchez là. Vos pareils sont gens que je revere,
Et j'ay toûjours esté nourri par feu mon Pere
Dans la crainte de Dieu, Monsieur, et des Sergens.

L'INTIMÉ.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANNEAU.

Monsieur, point de procés !

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace,
Baston levé, soufflet, coup de pied. Ah !

CHICANNEAU.

De grace,
Rendez-les-moy plûtost.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient receus,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.

SCENE V.

LEANDRE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ,

L'INTIMÉ.

Voicy fort à propos Monsieur le Commissaire.
Monsieur, vostre presence est icy necessaire.
Tel que vous me voyez, Monsieur icy present
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit present.

LEANDRE.

A vous, Monsieur ?

L'INTIMÉ.

A moy, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied ; plus, les noms qu'il me donne.

LEANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tastez plûtost :
Le soufflet sur ma jouë est encore tout chaud.

LEANDRE.

Pris en flagrant délit. Affaire criminelle.

CHICANNEAU.

Foin de moy.

L'INTIMÉ.

Plus, sa fille, au moins soy disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on luy feroit plaisir, et que d'un œil content
Elle nous défioit.

LEANDRE.

Faites venir la Fille.
L'esprit de Contumace est dans cette famille.

CHICANNEAU.

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.
Si j'en connoy pas un, je veux estre étranglé.

LEANDRE.

Comment! battre un Huissier! Mais voicy la Rebelle.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnoissez.

LEANDRE.

Hé bien, Mademoiselle,
C'est donc vous qui tantost braviez nostre Officier,
Et qui si hautement osez nous défier?
Vostre nom?

ISABELLE.

Isabelle.

LEANDRE, *à l'Intimé.*

Ecrivez. Et vostre âge?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANNEAU.

Elle en a quelque peu davantage ;[1]
Mais n'importe.

LEANDRE.

Estes-vous en pouvoir de Mari?

ISABELLE.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Vous riez? Ecrivez qu'elle a ri.

CHICANNEAU.

Monsieur, ne parlons point de Maris à des Filles ;
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LEANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANNEAU.

Hé ! je n'y pensois pas.
Prens bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LEANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à vostre aise,
On ne veut pas rien faire icy qui vous déplaise[1].
N'avez-vous pas reçû de l'Huissier que voilà
Certain papier tantost?

ISABELLE.

Ouy, Monsieur.

CHICANNEAU.

Bon cela,

LEANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ay lû.

CHICANNEAU.

Bon.

LEANDRE.

Continuez d'écrire.
Et pourquoy l'avez-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon Pere ne prist l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffast le sang à sa lecture.

CHICANNEAU.

Et tu fuis les Procés? C'est méchanceté pure.

LEANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colere.

LEANDRE.

Ecrivez.

CHICANNEAU.

Je vous di qu'elle tient de son Pere,
Elle répond fort bien.

LEANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robbe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robbe toûjours m'avoit choqué la veuë ;
Mais cette aversion à present diminuë.

CHICANNEAU.

La pauvre Enfant ! Va, va, je te marîray bien
Dés que je le pourray, s'il ne m'en couste rien.

LEANDRE.

A la Justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je feray tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LEANDRE.

Dans les occasions
Soûtiendrez-vous au moins vos dépositions?

ISABELLE.

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LEANDRE.

Signez. Cela va bien, la Justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, Monsieur?

CHICANNEAU.

Oui-dà, gaïement,
A tout ce qu'elle a dit je signe aveuglement.

LEANDRE, *à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme,
Il signe un bon Contract écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANNEAU.

Que luy dit-il? Il est charmé de son esprit.

LEANDRE.

Adieu. Soyez toûjours aussi sage que belle,
Tout ira bien. Huissier, ramenez-la chez-elle.
Et vous, Monsieur, marchez.

CHICANNEAU.

Où, Monsieur?

LEANDRE.

Suivez-moy.

CHICANNEAU.

Où donc?

LEANDRE.

Vous le sçaurez. Marchez, de par le Roy.

CHICANNEAU.

Comment!

SCENE VII.

PETIT JEAN, LEANDRE, CHICANNEAU.

PETIT JEAN.

Holà, quelqu'un n'a-t-il point veu mon Maître?
Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenestre.

LEANDRE.

A l'autre.

PETIT JEAN.

Je ne sçay qu'est devenu son Fils ;
Et pour le Pere, il est où le Diable l'a mis.
Il me redemandoit sans cesse ses Epices,
Et j'ay tout bonnement couru dans les Offices
Chercher la boëte au poivre. Et luy, pendant cela
Est disparu.

SCENE VIII.

DANDIN, LEANDRE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN.

Paix, paix, que l'on se taise là.

LEANDRE.

Hé ! grand Dieu !

PETIT JEAN.

Le voilà, ma foy, dans les gouttieres.

DANDIN.

Quelles gens estes-vous ? Quelles sont vos affaires ?
Qui sont ces gens en robbe ? Etes vous Avocats ?
Çà, parlez.

PETIT JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les Chats.

DANDIN.

Avez-vous eû le soin de voir mon Secretaire ?
Allez luy demander si je sçay vostre affaire.

LEANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur vostre Prisonnier, Huissier, ayez les yeux.

PETIT JEAN.

Ho, ho, Monsieur.

LEANDRE.

Tai-toy sur les yeux de ta teste,
Et suy-moi.

SCENE IX.

DANDIN, CHICANNEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

DANDIN.

Depeschez. Donnez vostre Requeste.

CHICANNEAU.

Monsieur, sans vostre aveu l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé mon Dieu ! j'apperçoi Monsieur dans son grenier[1].
Que fait-il là?

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne Audiance,
Le champ vous est ouvert.

CHICANNEAU.

On me fait violence.

Monsieur, on m'injurie, et je venois icy
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANNEAU ET LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon averse Partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu, je me veux mettre aussi de la partie.

CHICANNEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

Monsieur, je viens icy pour un petit Exploit.

CHICANNEAU.

Hé Messieurs ! tour à tour exposons nostre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

CHICANNEAU, L'INTIMÉ, LA COMTESSE.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *continuant.*

Outre un soufflet, Monsieur, que j'ay reçû plus qu'eux.

CHICANNEAU.

Monsieur, je suis Cousin de l'un de vos Neveux.

LA COMTESSE.

Monsieur, Pere Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je suis bâtard de vostre Apotiquaire.

DANDIN.

Vos qualitez?

LA COMTESSE.

Je suis Comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANNEAU.

Bourgeois.

Messieurs...

DANDIN.

Parlez toûjours, je vous entens tous trois.

CHICANNEAU.

Monsieur...

L'INTIMÉ.

Bon, le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Helas!

CHICANNEAU.

Hé quoy! déjà l'Audiance est finie?
Je n'ay pas eu le temps de luy dire deux mots.

SCENE X.

CHICANNEAU, LEANDRE *sans Robbe,* ETC.

LEANDRE.

Messieurs voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANNEAU.

Monsieur, peut-on entrer?

LEANDRE.

Non, Monsieur, ou je meure.

CHICANNEAU.

Hé ! pourquoy? J'auray fait en une petite heure,
En deux heures au plus.

LEANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien-fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moy...

LEANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, Monsieur, j'entreray.

LEANDRE.

Peut-estre.

LA COMTESSE.

J'en suis seure.

LEANDRE.

Par la fenestre donc.

LA COMTESSE.

Par la porte.

LEANDRE.

Il faut voir.

CHICANNEAU.

Quand je devrois icy demeurer jusqu'au soir.

SCENE XI.

PETIT JEAN, LEANDRE, CHICANNEAU, ETC.

PETIT JEAN, *à Leandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu, je l'ay fourré dans nostre sale basse,
Tout auprés de la cave.

LEANDRE.

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon Pere.

CHICANNEAU.

Hé bien donc. Si pourtant
Sur toute cette affaire il faut que je le voië...

Dandin paroît par le soupirail.

Mais que vois-je? Ah! c'est luy que le Ciel nous renvoïe!

LEANDRE.

Quoi par le soupirail?

PETIT JEAN.

Il a le Diable au corps.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

L'impertinent. Sans luy j'étois dehors,

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Retirez-vous, vous estes une beste.

CHICANNEAU.

Monsieur, voulez-vous bien...

DANDIN.

Vous me rompez la teste.

CHICANNEAU.

Monsieur, j'ay commandé...

DANDIN.

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANNEAU.

Que l'on portast chez vous...

DANDIN.

Qu'on le meine en prison.

CHICANNEAU.

Certain cartaut de vin.

DANDIN.

Hé je n'en ay que faire.

CHICANNEAU.

C'est de tres-bon muscat.

DANDIN.

Redites vostre affaire.

LEANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer icy de tous costez.

LA COMTESSE.

Monsieur, il vous va dire autant de faussetez.

CHICANNEAU.

Monsieur, je vous di vray.

DANDIN.

Mon Dieu laissez-la dire.

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutez-moy.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moy.

DANDIN.

Elle m'étrangle. Ay, ay.

CHICANNEAU.

Vous m'entraisnez, ma foy.
Prenez garde, je tombe.

PETIT JEAN.

Ils sont sur ma parole,
L'un et l'autre encavez.

LEANDRE.

Viste, que l'on y vole,
Courez à leur secours. Mais au moins je prétens
Que Monsieur Chicanneau, puis qu'il est là-dedans,
N'en sorte d'aujourd'huy. L'Intimé, prens-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le soupirail.

LEANDRE.

Va viste, je le garde.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE,

LA COMTESSE.

Miserable ! il s'en va luy prevenir l'esprit.

(Par le soupirail.)

Monsieur, ne croïez rien de tout ce qu'il vous dit.
Il n'a point de témoins. C'est un menteur.

LEANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous là? Peut-estre ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il luy fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LEANDRE.

Oh non, personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le voy bien, Monsieur, le vin muscat opere
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du Pere.
Patience. Je vais protester comme il faut.
Contre Monsieur le Juge et contre le cartaut.

LEANDRE.

Allez donc, et cessez de nous rompre la teste.
Que de fous ! je ne fus jamais à telle feste.

SCENE XIII.

DANDIN, L'INTIMÉ, LEANDRE.

L'INTIMÉ.

Monsieur, où courez-vous? C'est vous mettre en danger,
Et vous boittez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Comment, mon pere! Allons, permettez qu'on vous panse,
Viste, un Chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'Audiance,

LEANDRE.

Hé! mon Pere! arrestez...

DANDIN.

Ho! je vois ce que c'est,
Tu pretens faire icy de moy ce qui te plaist;
Tu ne gardes pour moy respect ni complaisance,
Je ne puis prononcer une seule Sentence.
Acheve, prens ce sac, prens viste.

LEANDRE.

Hé, doucement,
Mon Pere. Il faut trouver quelque accommodement,

Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous estes pressé de rendre la Justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous.
Exercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point icy de la Magistrature.
Vois-tu, je ne veux point estre un Juge en peinture.

LEANDRE.

Vous serez au contraire un Juge sans appel,
Et Juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiances.
Tout vous sera chez vous matiere de Sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amande, ou s'il le casse, au foüet.

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paîra? Personne?

LEANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN.

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LEANDRE.

Contre un de vos voisins...

SCENE XIV.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

Arreste, arreste, attrape.

LEANDRE.

Ah ! c'est mon Prisonnier sans doute qui s'échappe.

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT JEAN,

Tout est perdu... Citron..
Vôtre Chien... vient là bas de manger un Chapon.
Rien n'est seur devant luy. Ce qu'il trouve, il l'emporte.

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon Pere une cause. Main forte.
Qu'on se mette aprés luy. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené[1], sans scandale suffit.

LEANDRE.

Çà, mon Pere, il faut faire un exemple authentique,
Jugez severement ce voleur domestique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.

Il faut de part et d'autre avoir un Avocat.
Nous n'en avons pas un.

LEANDRE.

Hé bien, il en faut faire.
Voilà vostre Portier, et vostre Secretaire,
Vous en ferez, je croi, d'excellens Avocats :
Ils sont fort ignorans.

L'INTIMÉ.

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormiray Monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT JEAN.

Pour moy, je ne sçay rien, n'attendez rien du nostre.

LEANDRE.

C'est ta premiere cause, et l'on te la fera.

PETIT JEAN.

Mais je ne sçay pas lire.

L'INTIMÉ.

Hé! l'on te soufflera.

DANDIN.

Allons nous préparer. Çà, Messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux presens, et l'oreille à la brigue
Vous, Maistre Petit Jean, serez le demandeur.
Vous, Maistre l'Intimé, soyez le défendeur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHICANNEAU, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANNEAU.

OUY, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'Huissier m'est inconnu, comme le Commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LEANDRE.

Ouy, je croy tout cela ;
Mais si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous pretendez les pousser l'un et l'autre,
Vous troublerez bien moins leur repos que le vostre
Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensez
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassez!
Et dans une poursuite à vous-mesme contraire...[1]

CHICANNEAU.

Vraiment, vous me donnez un conseil salutaire,
Et devant qu'il soit peu, je veux en profiter.
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
Puis que Monsieur Dandin va donner audiance,
Je vais faire venir ma Fille en diligence.

On peut l'interroger, elle est de bonne foy.
Et mesme elle sçaura mieux répondre que moy.

LEANDRE.

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme !

SCENE II.

LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

LEANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice ;
Mais mon Pere est un homme à se desesperer,
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs j'ay mon dessein et je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voicy tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN,
LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Çà, qu'estes-vous icy?

LEANDRE.

Ce sont les Avocats.

DANDIN.

Vous?

LE SOUFFLEUR.

Je viens secourir leur memoire troublée.

DANDIN.

Je vous entens. Et vous?

LEANDRE.

Moi? Je sui l'assemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs...

PETIT JEAN.

Ho, prenez-le plus bas,
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

O ! Mes...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT JEAN.

Oh, Monsieur, je sçay bien à quoy l'honneur m'oblige,

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN, *se couvrant.*

Messieurs... Vous doucement ;
Ce que je sçay le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude,
L'inconstance du monde, et sa vicissitude ;
Lors que je voy, parmy tant d'hommes differens,
Pas une Estoile fixe, et tant d'Astres errans ;
Quand je voy les Cesars, quand je voi leur fortune,
Quand je voi le Soleil, et quand je voy la Lune ;
Babyloniens.
Quand je voy les Estats des Babiboniens
Persans. *Macedoniens.*
Transférés des Serpans aux Nacedoniens ;
Romains. *despotique.*
Quand je vois les Lorrains de l'Estat Dépotique,
démocratique.
Passer au Democrite, et puis au Monarchique ;
Quand je voy[1] le Japon...

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vû?

PETIT JEAN.

Oh ! pourquoy celuy-là m'a-t-il interrompu?
Je ne diray plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne luy laissez-vous finir sa période?
Je suois sang et eau pour voir si du Japon

Il viendroit à bon port au fait de son Chapon,
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, Avocat.

PETIT JEAN.

J'ay perdu la parole.

LEANDRE.

Acheve, Petit Jean : c'est fort bien débutté.
Mais que font là tes bras pendans à ton costé?
Te voilà sur tes pieds droit comme une Statuë.
Dégourdi-toi. Courage ; Allons, qu'on s'evertuë.

PETIT JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je voy... Quand... je voy...

LEANDRE.

Di donc ce que tu vois.

PETIT JEAN.

Oh dame, on ne court pas deux Lievres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT JEAN.

On lit.

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Metamorphose.

PETIT JEAN.

Comment?

LE SOUFFLEUR.

Que la Metem...

PETIT JEAN.

Que la Metem...

LE SOUFFLEUR.

Psycose.

PETIT JEAN.

Psycose.

LE SOUFFLEUR.

Hé! le cheval!

PETIT JEAN.

Et le cheval.

LE SOUFFLEUR.

Encor!

PETIT JEAN.

Encor.

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

PETIT JEAN.

Le chien.

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT JEAN.

Le butor[1].

LE SOUFFLEUR.

Peste de l'Avocat !

PETIT JEAN.

Ah ! peste de toy-même !
Voïez cet autre avec sa face de Caresme.
Va-t-en au diable !

DANDIN.

Et vous venez au fait. Un mot
Du fait.

PETIT JEAN.

Eh ! faut-il tant tourner autour du pot ?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendroient d'icy jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sçay point tant faire de façon
Pour dire qu'un Mastin vient de prendre un Chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que vostre Chien ne prenne ;
Qu'il a mangé là-bas un bon Chapon du Maine ;
Que, la premiere fois que je l'y trouveray,
Son procés est tout fait, et je l'assommeray.

LEANDRE.

Belle conclusion, et digne de l'exorde !

PETIT JEAN.

On l'entend bien toûjours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les témoins.

LEANDRE.

C'est bien dit, s'il le peut.
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT JEAN.

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT JEAN.

Je les ay dans ma poche.
Tenez, voilà la teste, et les pieds du chapon.
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuse.

DANDIN.

Bon!

Pourquoy les récuser?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vray que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ.

Messieurs...

DANDIN.

Serez-vous long, Avocat, dites-moy?

L'INTIMÉ.

Je ne répons de rien.

DANDIN.

Il est de bonne foy.

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'estre assemblé contre nous par hazar :
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,
D'un côté le credit du deffunt m'épouvante ;
Et de l'autre côté l'éloquence éclatante
De Maistre Petit Jean m'éblouït[1].

DANDIN.

Avocat,
De vostre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ.

Oui-dà, j'en ay plusieurs.
(*Du beau ton*). Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit credit : Ce neanmoins, Messieurs,
L'ancre de vos bontez nous rassure d'ailleurs.
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie,
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

DANDIN.

Vraiment il plaide bien.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose,
Je prens donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primo, peri Politicon...*
Dit fort bien...

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un Chapon,
Et non point d'Aristote et de sa Politique.

L'INTIMÉ.

Oui, mais l'authorité du Peripatétique
Prouveroit que le bien et le mal...

DANDIN.

Je prétens.
Qu'Aristote n'a point d'autorité ceans.
Au fait.

L'INTIMÉ.

Pausanias en ses *Corinthiaques...*[1]

DANDIN.

Au fait.

L'INTIMÉ.

Rebuffe...[2]

DANDIN.

Au fait ; vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques...

DANDIN.

Au fait, au fait, au fait[3].

L'INTIMÉ.

Armeno Pul *in Prompt...*[1]

DANDIN.

Ho, je te vais juger.

L'INTIMÉ.

Ho vous estes si prompt.
Voicy le fait.
(*Viste.*) Un Chien vient dans une cuisine.
Il y trouve un Chapon, lequel a bonne mine.
Or celuy pour lequel je parle est affamé ;
Celuy contre lequel je parle *autem* plumé ;
Et celuy pour lequel je suis, prend en cachette
Celuy contre lequel je parle. L'on decrete.
On le prend. Avocat pour et contre appellé.
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ay parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire.
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid
A-t-on jamais plaidé d'une telle methode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LEANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton vehement.*

Qu'arrive-t-il, Messieurs? On vient. Comment vient-on?
On poursuit ma Partie. On force une maison.
Quelle maison? Maison de nostre propre Juge.
On brise le sellier qui nous sert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous declare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A Maistre Petit Jean, Messieurs. Je vous atteste :
Qui ne sçait que la loy *Si quis canis,* Digeste[1]
De vi, Paragrapho, Messieurs, *Caponibus,*
Est manifestement contraire à cet abus?
Et quand il seroit vray que Citron, ma Partie,
Auroit mangé, Messieurs, le tout ou bien partie
Dudit Chapon. Qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma Partie a-t-elle été reprimandée?
Par qui vostre maison a-t-elle esté gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboïer au larron.
Témoin trois Procureurs dont iceluy Citron
A déchiré la robbe. On en verra les pieces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres Pieces?

PETIT JEAN.

Maistre Adam...[2]

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

L'Intimé...

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

S'enrouë.

L'INTIMÉ.

Hé. Laissez-nous. Euh, euh.

DANDIN.

Reposez-vous,
Et concluez

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc, qu'on nous, permet, de prendre,
Haleine, et que l'on nous, défend, de nous, étendre,
Je vais, sans rien obmettre et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux, l'idée universelle
De ma cause, et des faits, renfermez, en icelle.

DANDIN.

Il auroit plûtost fait de dire tout vingt fois
Que de l'abreger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus, ou bien que le Ciel te confonde.

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah !

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *baaillant.*

Avocat, ah passons au Déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naissance du Monde, et sa création,

Le Monde, l'Univers, Tout, la Nature entiere
Estoit ensevelie au fond de la matiere.
Les élemens, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncez, entassez, ne faisoient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un desordre, un cahos, une cohuë énorme.
Unus erat toto Naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere cahos, rudis indigestaque moles...[1]

LEANDRE.

Quelle chute! Mon pere?

PETIT JEAN.

Ay, Monsieur! comme il dort.

LEANDRE.

Mon Pere, éveillez-vous.

PETIT JEAN.

Monsieur, estes-vous mort?

LEANDRE.

Mon Pere!

DANDIN.

Hé bien, hé bien, quoy? Qu'est-ce? Ah! ah! quel homme!
Certes, je n'ay jamais dormi d'un si bon somme.

LEANDRE.

Mon Pere, il faut juger.

DANDIN.

Aux Galleres.

LEANDRE.

Un Chien.

Aux Galleres?

DANDIN.

Ma foy, je n'y conçois plus rien.
De Monde, de cahos, j'ay la teste troublée.
Hé! concluez.

L'INTIMÉ, *luy presentant de petits chiens.*

Venez, famille desolée ;
Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins,
Venez, faire parler vos esprits enfantins.
Ouy, Messieurs, vous voyez icy nostre misere.
Nous sommes orphelins. Rendez-nous nostre Pere ;
Nostre Pere par qui nous fûmes engendrez,
Nostre Pere qui nous...

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.[1]

L'INTIMÉ.

Nostre Pere, Messieurs...

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes?
Ils ont pissé par tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes.[2]

DANDIN.

Ouf. Je me sens déjà pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!

Je suis bien empesché. La verité me presse.
Le crime est averé, luy-même il le confesse.
Mais s'il est comdamné : l'embarras est égal :
Voilà bien des enfans reduits à l'Hospital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCENE DERNIERE.

CHICANNEAU, ISABELLE, ETC.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Ouy, pour vous seuls l'Audiance se donne.
Adieu... Mais, s'il vous plaist, quel est cet enfant-là?

CHICANNEAU.

C'est ma Fille, Monsieur.

DANDIN.

Hé! tost, rappellez-la.

ISABELLE.

Vous estes occupé.

DANDIN.

Moy? je n'ay point d'affaire.
Que ne me disiez-vous que vous estiez son Pere?

CHICANNEAU

Monsieur...

DANDIN.

Elle sçait mieux vostre affaire que vous.
Dites... Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux !
Ce n'est pas tout, ma Fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjouy de voir cette jeunesse.
Sçavez-vous que j'estois un Compere autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, je vous crois.

DANDIN.

Di-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause ?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toy je feray toute chose.
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ay trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vû donner la Question ?

ISABELLE.

Non, et ne le verray, que je croy, de ma vie.

DANDIN

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé ! Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux ?

DANDIN.

Bon, cela fait toûjours passer une heure, ou deux.

CHICANNEAU.

Monsieur, je viens icy pour vous dire...

LEANDRE.

Mon Pere,
Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage, et vous sçaurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord.
La Fille le veut bien. Son Amant le respire ;
Ce que la Fille veut, le Pere le desire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez, au plûtost.
Dès demain, si l'on veut ; aujourd'hui, s'il le faut.

LEANDRE.

Mademoiselle, allons, voilà vostre Beaupere,
Saluez-le.

CHICANNEAU.

Comment?

DANDIN.

Quel est donc ce mystere ?

LEANDRE.

Ce que vous avez dit, se fait de point en point.

DANDIN.

Puis que je l'ay jugé, je n'en reviendray point.

CHICANNEAU.

Mais on ne donne pas une Fille sans elle.

LEANDRE.

Sans doute, et j'en croiray la charmante Isabelle.

CHICANNEAU.

Es-tu muette ? Allons. C'est à toy de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'ose pas, mon Pere, en appeller.

CHICANNEAU.

Mais, j'en appelle, moy.

LEANDRE.

Voyez cette écriture,
Vous n'appelerez pas de vostre signature.

CHICANNEAU.

Plaist-il?

DANDIN.

C'est un Contract en fort bonne façon.

CHICANNEAU.

Je voy qu'on m'a surpris, mais j'en auray raison.
De plus de vingt procés cecy sera la source,
On a la Fille, soit. On n'aura pas la bource.

LEANDRE.

Hé Monsieur, qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laissez-nous vostre Fille, et gardez vostre bien.

CHICANNEAU.

Ah!

LEANDRE.

Mon Pere, estes-vous content de l'Audiance ?

DANDIN.

Ouy-dà. Que les procés viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les Avocats soient desormais plus courts.
Et nostre criminel?

LEANDRE.

Ne parlons que de joye ;
Grace, grace, mon Pere.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoye.
C'est en vostre faveur, ma Bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procés[1].

FIN.

BRITANNICUS.

TRAGÉDIE.

PREFACE.

VOICY celle de mes Tragedies que je puis dire que j'ay le plus travaillée. Cependant j'avouë que le succez ne répondit pas d'abord à mes esperances. A peine elle parut sur le theatre, qu'il s'éleva quantité de Critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moy-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres Tragedies. Mais enfin il est arrivé de cette Piece ce qui arrivera toûjours des Ouvrages qui auront quelque bonté. Les Critiques se sont évanouïes. La Piece est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la Cour et le Public revoient le plus volontiers. Et, si j'ay fait quelque chose de solide et qui merite quelque louange, la pluspart des Connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité, j'avois travaillé sur des modeles qui m'avoient extrêmement soûtenu dans la peinture que je voulois faire de la Cour d'Agrippine et de Neron. J'avois copié mes Personnages d'aprés le plus grand Peintre de l'Antiquité, je veux dire d'aprés Tacite. Et j'estois alors si rempli de la lecture de cet excellent Historien qu'il n'y a presque pas un trait éclattant dans ma Tragedie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce Recueil un Extrait des plus beaux endroits que j'ay tâché d'imiter. Mais j'ay trouvé que cet Extrait tiendroit presque autant de place que la Tragedie. Ainsi le Lecteur trouvera bon

que je le renvoye à cet Auteur, qui aussi-bien est entre les mains de tout le monde. Et je me contenteray de rapporter icy quelques-uns de ses passages sur chacun des Personnages que j'introduis sur la Scene.

Pour commencer par Neron, il faut se souvenir qu'il est icy dans les premieres années de son regne, qui ont esté heureuses, comme l'on sçait. Ainsi il ne m'a pas esté permis de le representer aussi méchant qu'il a esté depuis. Je ne le represente pas non plus comme un homme vertueux ; car il ne l'a jamais esté. Il n'a pas encore tué sa Mere, sa Femme, ses Gouverneurs ; mais il a en luy les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secoüer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus natura velare odium fallacibus blanditiis*[1]. En un mot c'est icy un Monstre naissant, mais qui n'ose encore se declarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions, *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit*[2]. Il ne pouvoit souffrir Octavie, Princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire, *fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in stupra fœminarum illustrium prorumperet.*[3]

Je luy donne Narcisse pour Confident. J'ay suivi en cela Tacite qui dit que Neron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet Affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachez ; *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*[4]. Ce passage prouve deux choses. Il prouve et que Neron estoit déja vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices, et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ay choisi Burrhus pour opposer un honneste homme à cette peste de Cour. Et je l'ay choisi plûtost que Seneque : En voicy la raison. Ils estoient tous deux Gouverneurs de la jeunesse de Neron, l'un pour les armes, l'autre pour

les Lettres. Et ils estoient fameux. Burrhus pour son experience dans les armes et pour la severité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum* ; Seneque pour son éloquence et le tour agreable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta.* Burrhus après sa mort fut extrêmement regretté à cause de sa vertu, *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*[1].

Toute leur peine estoit de resister à l'orgueil et à la ferocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*[2]. Je ne dis que ce mot d'Aggripine ; car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur tout efforcé de bien exprimer, et ma tragedie n'est pas moins la disgrace d'Agrippine que la mort de Britannicus. « Cette mort fut un coup de foudre pour elle, et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle estoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en luy sa dernière esperance, et ce crime luy en faisoit craindre un plus grand. *Sibi supremum auxilium ereptum, et Parricidii exemplum intelligebat*[3].

L'âge de Britannicus estoit si connu, qu'il ne m'a pas esté permis de le représenter autrement que comme un jeune Prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, et beaucoup de franchise, qualitez ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vray, ou que ses malheurs ayent fait croire cela de luy, sans qu'il ait pû en donner des marques. *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprés de luy qu'un aussi méchant homme que Narcisse. Car il y avoit longtemps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eust auprés de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur.

Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet olim provisum erat[1].

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille Coquette qui s'appeloit Junia Silana, C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle Junia Calvina, de la famille d'Auguste, Sœur de Silanus à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie estoit jeune, belle, et, comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum*[2]. Son frere et elle s'aimoient tendrement, et « leurs Ennemis, dit Tacite, les accuserent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscretion[2]. » Elle vécut jusqu'au regne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulugelle, on n'y reçût jamais personne au dessous de six ans, ni au dessus de dix. Mais le Peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ay crû qu'en consideration de sa naissance, de sa vertu, et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat tant de grands Hommes qui avoient merité ce Privilege.

ACTEURS.

NERON, Empereur, Fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, Fils de l'Empereur Claudius.

AGRIPPINE, Veuve de Domitius Enobarbus, pere de Neron et en secondes noces Veuve de l'Empereur Claudius.

JUNIE, Amante de Britannicus.

BURRHUS, Gouverneur de Neron.

NARCISSE, Gouverneur de Britannicus.

ALBINE, Confidente d'Agrippine.

GARDES.

La Scene est à Rome, dans une chambre du palais de Neron.

BRITANNICUS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

QUOY ! tandis que Neron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le Palais sans suite et sans escorte
La Mere de Cesar veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans vôtre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre icy. Les chagrins qu'il me cause,
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ay predit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Neron s'est declaré.
L'impatient Neron cesse de se contraindre,
Las de se faire aimer il veut se faire craindre.
Britannicus le gesne, Albine, et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoy? vous à qui Neron doit le jour qu'il respire?
Qui l'avez appellé de si loin à l'Empire?
Vous qui desheritant le Fils de Claudius,
Avez nommé Cesar l'heureux Domitius?
Tout luy parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout s'il est genereux luy prescrit cette loy.
Mais tout, s'il est ingrat, luy parle contre moy.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame ; Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?
Rome, depuis deux ans[1] par ses soins gouvernée
Au temps de ses Consuls croit être retournée,
Il la gouverne en pere. Enfin Neron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non non, mon interest ne me rend point injuste ;
Il commence, il est vray, par où finit Auguste.
Mais crain, que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste, et sauvage.
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nerons, qu'il puisa dans mon flanc.
Toûjours la tyrannie a d'heureuses prémices.

De Rome pour un temps Caïus[1] fut les délices
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, aprés tout, que Neron plus fidele
D'une longue vertu laisse un jour le modele?
Ay-je mis dans sa main le timon de l'Estat
Pour le conduire au gré du Peuple et du Senat?
Ah! Que de la Patrie il soit, s'il veut, le Pere.
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa Mere.
De quel nom cependant pouvons-nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous reveler?
Il sçait, car leur amour ne peut estre ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée;
Et ce même Neron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plûtôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appuy que je leur ay prêté?

ALBINE.

Vous leur appuy, Madame?

AGRIPPINE.

Arreste, chere Albine.
Je sçay, que j'ay moy seule avancé leur ruïne,
Que du Trône, où le sang l'a dû[2] faire monter
Britannicus par moy s'est veu précipiter.
Par moy seule éloigné de l'Hymen d'Octavie[3]
Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui contoit Auguste au rang de ses ayeux.
Neron jouït de tout, et moy pour recompense
Il faut qu'entre eux et luy je tienne la balance,

Afin que quelque jour, par une même loy,
Britannicus la tienne entre mon Fils et moy.

ALBINE.

Quel dessein...

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempeste.
Neron m'échappera si ce frein ne l'arreste.

ALBINE.

Mais prendre contre un Fils tant de soins superflus!

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous allarme peut-être.
Mais si Neron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre Cesar et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défere,
Neron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa Mere,
Sa prodigue amitié ne se reserve rien.
Vôtre nom est dans Rome aussi saint que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste vôtre ayeul[1] honora moins Livie.
Neron devant sa Mere a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnez de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces presens, Albine, irritent mon dépit.

Je voy mes honneurs croistre, et tomber mon credit.
Non non, le temps n'est plus que Neron jeune encore,
Me renvoyait les vœux d'une Cour, qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposoit sur moy de tout l'Estat,
Que mon ordre au Palais assembloit le Senat,
Et que, derriere un voile, invisible et presente,
J'étois de ce grand Corps l'Ame toute-puissante.
Des volontez de Rome alors mal assuré,
Neron de sa grandeur n'etoit point enyvré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma memoire,
Où Neron fut luy-même ébloui de sa gloire,
Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoistre au nom de l'Univers.
Sur son Trône avec luy j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conseil prepara ma disgrace :
Quoy qu'il en soit, Neron d'aussi loin qu'il me vit
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçût un mal-heureux augure.
L'Ingrat d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et, courant m'embrasser,
Il m'écarta du Trône, où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine,
Vers sa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Seneque, et l'appuy de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon vôtre ame est prévenuë,[1]
Pourquoy nourrissez-vous le venin qui vous tuë?
Daignez avec Cesar vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Cesar ne me voit plus, Albine, sans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.

Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je voi deux surveillans, ses Maistres, et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivray d'autant plus qu'il m'évite.
De son desordre, Albine, il faut que je profite.
J'entens du bruit, on ouvre, allons subitement
Luy demander raison de cet enlevement.
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame.
Mais quoy ! déja Burrhus sort de chez luy?

SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre qui d'abord a pû vous allarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont Cesar a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puis qu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà, par une porte au public moins connuë,
L'un et l'autre Consul vous avoient prevenuë,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprés...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toûjours trop d'horreur..

AGRIPPINE.

Pretendez-vous long-temps me cacher l'Empereur?
Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune?
Ay-je donc élevé si haut vostre fortune,
Pour mettre[1] une barriere entre mon fils et moy?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy?
Entre Seneque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plûtôt de sa memoire?
Vous l'ay-je confié pour en faire un ingrat?
Pour estre sous son nom les Maistres de l'Estat?
Certes plus je medite, et moins je me figure
Que vous m'osiez conter pour vôtre Creature,
Vous dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque Legion,
Et moy qui sur le Trône ay suivi mes Ancêtres,
Moy Fille, Femme, Sœur et Mere de vos Maîtres.[2]
Que pretendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois?
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il regne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?
Ne sçauroit-il rien voir, qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux?
Qu'il choisisse s'il veut, d'Auguste, ou de Tibere,
Qu'il imite s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmi tant de Heros je n'ose me placer,
Mais il est des vertus que je luy puis tracer.
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence
Entre un sujet et luy doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion,
Que d'excuser Cesar d'une seule action,
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui sçait mal farder la verité.
Vous m'avez de Cesar confié la jeunesse,
Je l'avouë, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir?
D'en faire un Empereur qui ne sçût qu'obeïr?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus vostre Fils. C'est le Maistre du monde.
J'en doy compte, Madame, à l'Empire Romain,
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
N'avoit-on que Seneque, et moy pour le seduire?
Pourquoy de sa conduite éloigner les Flateurs?
Falloit-il dans l'exil chercher des Corrupteurs?
La Cour de Claudius en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit en eût presenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir.
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoy vous plaignez-vous, Madame? On vous revere.
Ainsi que par Cesar, on jure par sa Mere.
L'Empereur, il est vray, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire et grossir vostre Cour.
Mais le doit-il, Madame? et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toûjours humble, toûjours le timide Neron
N'ose-t-il estre Auguste, et Cesar que de nom?
Vous le diray-je enfin? Rome le justifie.
Rome à trois Affranchis[1] si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,

Du regne de Neron compte sa liberté.
Que dis-je? La Vertu semble même renaistre.
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maistre.
Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats ;[1]
Cesar nomme les Chefs sur la foy des Soldats.
Thraseas au Senat, Corbulon dans l'Armée,[2]
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Deserts, autrefois peuplez de Senateurs,
Ne sont plus habitez que par leurs Delateurs.
Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,
Pourvû que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire,
Pourvû que, dans le cours d'un regne florissant,
Rome soit toûjours libre, et Cesar tout-puissant
Mais, Madame, Neron, suffit pour se conduire.
J'obéïs, sans pretendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses Ayeux sans doute il n'a qu'à se regler.
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler :
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées,
Rameinent tous les ans ses premieres années!

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer
Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'icy content de vostre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous, pourquoy devenu ravisseur,
Neron de Silanus fait enlever la Sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes Ayeux, qui brille dans Junie?
De quoy l'accuse-t-il? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Estat,
Elle, qui sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vû Neron, s'il ne l'eust enlevée,

Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS.

Je sçay que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée,
Madame, aucun objet ne blesse icy ses yeux.
Elle est dans un Palais tout plein de ses Ayeux.
Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son Epoux faire un Prince rebelle,
Que le sang de Cesar ne se doit allier
Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier ;
Et vous-même avoûrez qu'il ne seroit pas juste
Qu'on disposast sans luy de la Nièce d'Auguste.[1]

AGRIPPINE.

Je vous entens. Neron m'apprend par vostre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misere,
J'ay flaté son amour d'un Hymen qu'il espere.
A ma confusion Neron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée,[2]
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'Univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore luy dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire,
Et qu'en me reduisant à la necessité
D'éprouver contre luy ma foible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-estre aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoy Madame ? Toujours soupçonner son respect ?

Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
Quoy ! de vos ennemis devenez-vous l'appuy
Pour trouver un pretexte à vous plaindre de luy ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours preste à partager l'Empire ?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens ?
Ah ! Quittez d'un Censeur la triste diligence.
D'une Mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appuy d'Agrippine,
Lors que Neron luy-même annonce ma ruine ?
Lors que de sa presence il semble me bannir ?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je voy bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voicy Britannicus. Je luy cede ma place,
Je vous laisse écouter, et plaindre sa disgrace,
Et peut-estre, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultez le moins.

SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS,
NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah Prince ! où courez-vous ? Quelle ardeur inquiete
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah! dieux!
Tout ce que j'ay perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux Soldats Junie environnée
S'est veuë en ce Palais indignement traînée.
Helas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris!
Enfin on me l'enleve. Une loy trop severe
Va separer deux cœurs qu'assembloit leur misere.
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.
Mes plaintes ont déjà precedé vos murmures,
Mais je ne pretens pas qu'un impuissant couroux
Dégage ma parole, et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moy chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croiray-je, Narcisse ? Et dois-je, sur sa foy,
La prendre pour arbitre entre son fils et moy ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine,
Que mon Pere épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, precipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins, liez vos interests.
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante,
Semer icy la plainte, et non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toûjours

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse ! tu sçais si de la servitude
Je pretens faire encore une longue habitude.
Tu sçais si pour jamais de ma chûte étonné
Je renonce à l'Empire, où j'estois destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon Pere
Sont autant d'inconnus que glace ma misere,
Et ma jeunesse même écarte loin de moy
Tous ceux qui dans le cœur me reservent leur foy.

Pour moy depuis un an, qu'un peu d'experience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moy, que des Amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui choisis par Neron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec luy des secrets de mon ame?
Quoy qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours.
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours ;
Comme toy, dans mon cœur il sçait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah? Quelle ame assez basse..
C'est à vous de choisir des Confidens discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vray. Mais cette défiance
Est toûjours d'un grand cœur la dernière science.
On le trompe long-temps. Mais enfin, je te croy,
Ou plûtost je fais vœu de ne croire que toy.
Mon Pere, il m'en souvient, m'assura de ton zele.
Seul de ses Affranchis tu m'es toûjours fidele.
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'icy de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos Amis excité le courage.
Examine leurs yeux. Observe leurs discours.
Voy si j'en puis attendre un fidele secours.
Sur tout dans ce Palais remarque avec adresse
Avec quel soin Neron fait garder la Princesse.
Sçache si du peril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.

Cependant de Neron je vais trouver la Mere
Chez Pallas, comme toy l'Affranchi de mon Pere.[1]
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE,
GARDES.

NERON.

N'EN doutez point, Burrhus : malgré ses injustices
C'est ma Mere, et je veux ignorer ses caprices ;
Mais je ne pretens plus ignorer ny souffrir
Le Ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma Mere,
Il seduit chaque jour Britannicus mon Frere :
Ils l'écoutent tout seul, et qui suivroit leurs pas
Les trouveroit peut-estre assemblez chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma Cour,
Allez, cet ordre importe au salut de l'Empire.
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

Graces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'huy du reste des Romains.
Vos Ennemis déchûs de leur vaine esperance,
Sont allez chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que presage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errans à l'avanture ?
Tout vous rit. La Fortune obeît à vos vœux.

NERON.

Narcisse, c'en est fait, Neron est amoureux.[1]

NARCISSE.

Vous?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, (que dis-je, aimer) ? j'idolâtre Junie.[2]

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NERON.

Excité d'un desir curieux
Cette nuit je l'ay veuë arriver en ces lieux,
Triste, levant au Ciel ses yeux mouillez de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes ;

Belle, sans ornemens, dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? Je ne sçay si cette negligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
Quoy qu'il en soit, ravi d'une si belle veuë,
J'ay voulu luy parler et ma voix s'est perduë ;
Immobile, saisi d'un long étonnement
Je l'ay laissé passer dans son appartement.
J'ay passé dans le mien. C'est là que, solitaire
De son image en vain j'ay voulu me distraire.
Trop presente à mes yeux, je croyois luy parler.
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je luy demandois grace,
J'employois les soûpirs, et même la menace.
Voila comme occupé de mon nouvel amour
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-estre une trop belle image.
Elle m'est apparuë avec trop d'avantage,
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoy, Seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pû si long-temps se cacher à Neron ?

NERON.

Tu le sçais bien, Narcisse. Et soit que sa colere
M'imputast le mal-heur qui luy ravit son Frere,
Soit que son cœur jaloux d'une austere fierté
Enviast à nos yeux sa naissante beauté
Fidele à sa douleur, et dans l'ombre enfermée
Elle se déroboit même à sa Renommée ;
Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour,

Dont la perseverance irrite mon amour.
Quoy Narcisse ! Tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui dés qu'à ses regards elle ose se fier
Sur le cœur de Cesar ne les vienne essayer,
Seule dans son Palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie ;
Fuit, et ne daigne pas peut-estre s'informer
Si Cesar est aimable, ou bien s'il sçait aimer ?
Di moy, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoy ! s'il l'aime,
Seigneur ?

NERON.

Si jeune encor se connoist-il luy-même ?
D'un regard enchanteur connoist-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toûjours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes ;
A ses moindres desirs il sçait s'accommoder,
Et peut-estre déjà sçait-il persuader.

NERON.

Que dis-tu ? Sur son cœur il auroit quelque empire ?

NARCISSE.

Je ne sçai. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ay vû quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un couroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,

Las de vostre grandeur, et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant ;
Il alloit voir Junie, et revenoit contant.

NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura sçû luy plaire,
Narcisse, il doit plûtost souhaitter sa colère :
Neron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoy, Seigneur, vous inquietez-vous?
Junie a pû le plaindre et partager ses peines ;
Elle n'a vû couler de larmes que les siennes,
Mais aujourd'huy, Seigneur, que ses yeux dessillez,
Regardant de plus prés l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois sans diadême
Inconnus dans la foule, et son Amant luy-même,
Attachez sur vos yeux s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hazard ;
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en soûpirant avouer sa victoire,
Maistre,[1] n'en doutez point, d'un cœur déja charmé
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'appreste!
Que d'importunitez!

NARCISSE.

Quoy donc ! qui vous arreste,
Seigneur?

NERON.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,

Seneque, Rome entiere, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen, et plaigne sa jeunesse.
Mes yeux depuis long-temps fatiguez de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent estre témoins.
Trop heureux si bien-tost la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force.
Le Ciel même en secret semble la condammer.
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner.
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche.
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche,
L'Empire vainement demande un heritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la repudier ?[1]
L'Empire, vostre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste vostre ayeul soupiroit pour Livie ;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,[2]
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux repudier sa Fille.
Vous seul jusques icy, contraire à vos desirs
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NERON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déja se l'imagine
Qui m'ameine Octavie, et d'un œil enflammé,
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long recit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'estes-vous pas, Seigneur, vostre Maistre et le sien?

Vous verrons-nous toûjours trembler sous sa Tutelle?
Vivez, regnez pour vous : c'est trop regner pour Elle.
Craignez-vous... Mais Seigneur, vous ne la craignez pas :
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas. dont vous sçavez qu'elle soutient l'audace,

NERON.

Esloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver.
Mais (je t'expose icy mon ame toute nuë),
Si-tost que mon malheur me rameine à sa veuë,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ay lû si long-temps mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle
Luy soumette en secret tout ce que je tiens d'elle :
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,
Mon Genie étonné tremble devant le sien,
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuï par tout, que même je l'offence,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arreste trop. Retire-toi, Narcisse.
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foy.
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voy,
Que je m'informe icy de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets estre instruit par ma bouche.
Impatient sur tout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidelle secours.

NERON.

J'y consens ; porte-luy cette douce nouvelle
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NERON.

J'ay mes raisons, Narcisse, et tu peux concevoir,
Que je luy vendray cher le plaisir de la voir,
Cependant vante-luy ton heureux stratagême.
Di-luy qu'en sa faveur on me trompe moy-même.
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voicy.
Va retrouver ton Maistre et l'amener icy.

SCENE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste presage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.
J'allois voir Octavie, et non pas l'Empereur.

NERON.

Je le sçay bien, Madame, et n'ay pû sans envie
Apprendre vos bontez pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous Seigneur?

NERON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connoistre Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur? voulez-vous que j'implore!
A qui demanderay-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grace, apprenez-moy, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoy Madame! est-ce donc une legere offence
De m'avoir si long-temps caché vostre presence?
Ces tresors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous receus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes
Croître loin de nos yeux son amour et vos charmes?
Pourquoy, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relegué dans ma Cour?
On dit plus : Vous souffrez, sans en estre offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croiray point que sans me consulter
La severe Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'estre aimée
Sans que j'en sois instruit que par la Renommée.

JUNIE.

Je ne vous nieray point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une Fille
Seul reste du débris d'une illustre Famille.

Peut-estre il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son Pere me nomma pour l'objet de ses Vœux.
Il m'aime. Il obeït à l'Empereur son Pere,
Et j'ose dire encore, à vous, à vostre Mere :
Vos desirs sont toûjours si conformes aux siens...

NERON.

Ma Mere a ses desseins, Madame, et j'ay les miens.
Ne parlons plus icy de Claude et d'Agrippine.
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moy seul, Madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un Epoux.

JUNIE.

Ah! Seigneur, songez-vous que toute autre alliance,
Fera honte aux Cesars auteurs de ma naissance?

NERON.

Non, Madame, l'Epoux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos ayeux et les siens ;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flâme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet Epoux?

NERON.

Moy, Madame.

JUNIE.

Vous?

NERON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en sçavois quelque autre au dessus de Neron.
Ouy, pour vous faire un choix, où vous puissiez souscrire.

J'ay parcouru des yeux la Cour, Rome et l'Empire.
Plus j'ay cherché, Madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce tresor ;
Plus je voy que Cesar digne seul de vous plaire
En doit estre luy seul l'heureux depositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'Empire des Humains.
Vous même consultez vos premieres années.
Claudius à son Fils les avoit destinées,
Mais c'estoit en un temps où de l'Empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'Heritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du costé de l'Empire.
En vain de ce present ils m'auroient honoré,
Si vostre cœur devoit en estre separé,
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
Si tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toûjours à plaindre, et toûjours enviez,
Je ne vais quelquefois respirer à vos piez.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.
Rome aussi bien que moy, vous donne son suffrage,
Repudie Octavie, et me fait dénoüer
Un Hymen que le Ciel ne veut point avoüer.
Songez-y donc, Madame, et pesez en vous même
Ce choix digne des soins d'un Prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivez,
Digne de l'Univers à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me voy, dans le cours d'une même journée
Comme une criminelle amenée en ces lieux :
Et lors qu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,

Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ay merité
Ny cet excez d'honneur, ny cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaitter qu'une Fille
Qui vit presqu'en naissant éteindre sa Famille,
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur
S'est fait une vertu conforme à son malheur ;
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde ;
Dont je n'ay pû de loin soûtenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la Majesté?

NERON.

Je vous ay déjà dit que je la repudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point icy mon choix d'aveuglement.
Je vous répons de vous, consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappellez la memoire,
Et ne preferez point à la solide gloire
Des honneurs dont Cesar pretend vous revestir,
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flate point d'une gloire insensée.
Je sçay de vos presens mesurer la grandeur ;
Mais plus ce rang sur moy répandroit de splendeur
Plus il me feroit honte et mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépouillé l'heritiere.

NERON.

C'est de ses interests prendre beaucoup de soin,
Madame, et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flatons point, et laissons le mystere.

La Sœur vous touche icy beaucoup moins que le Frere,
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a sçû me toucher,
Seigneur, et je n'ay point pretendu m'en cacher.
Cette sincerité sans doute est peu discrete ;
Mais toûjours de mon cœur ma bouche est l'interprete.
Absente de la Cour je n'ay pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je luy fus destinée
Quand l'Empire devoit suivre son hymenée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son Palais deserté,
La fuite d'une Cour que sa chûte a banie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,
Vos jours toûjours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source,
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'Univers, soigneux de les entretenir
S'empresse à l'effacer de vostre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moy qui s'interesse,
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui luy font quelquefois oublier ses malheurs.

NERON.

Et ce sont ces plaisirs, et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que luy me payroit de sa vie.
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bien-tôt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah ! Seigneur, vos vertus m'ont toûjours rassurée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux luy defendre l'entrée.
Mais, Madame, je veux prevenir le danger,
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que luy-même
Entende son Arrest de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son banissement prenez sur vous l'offence,
Et soit par vos discours, soit par vôtre silence,
Du moins par vos froideurs faites-luy concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moy ! Que je luy prononce un arrest si severe !
Ma bouche mille fois luy jura le contraire.
Quand même jusques-là je pourrois me trahir ;
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obeïr.

NERON.

Caché prés de ces lieux je vous verrai, Madame :
Renfermez vostre amour dans le fond de vôtre ame.
Vous n'aurez point pour moy de langages secrets.
J'entendray des regards que vous croirez muets
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste, ou d'un soupir échappé pour luy plaire.

JUNIE.

Helas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCENE IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la Princesse.
Il approche.

NERON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah ! Seigneur !

NERON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moy.
Madame, en le voyant, songez que je vous voy.

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah, cher Narcisse ! cours au devant de ton Maistre.
Di luy..... Je suis perduë, et je le voi paraistre.

SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bon-heur me rapproche de vous?
Quoy! je puis donc jouïr d'un entretien si doux?
Mais parmy ce plaisir quel chagrin me devore!
Helas! puis-je esperer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe avec mille détours
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! quel réveil! Vos pleurs, vôtre presence,
N'ont point de ces cruels desarmé l'insolence?
Que faisoit vôtre Amant? Quel demon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Helas! dans la frayeur dont vous estiez atteinte
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaitter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? Quel accueil! Quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez. Nous sommes seuls. Nôtre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.
Ménageons les moyens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous estes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, estes-vous si craintive?
Quoy déjà vôtre amour souffre qu'on le captive?

Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toûjours
De faire à Neron mesme envier nos amours?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foy dans tous les cœurs n'est pas encore esteinte.
Chacun semble des yeux approuver mon couroux :
La Mere de Neron se declare pour nous ;
Rome de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE.

Ah Seigneur! vous parlez contre vôtre pensée.
Vous-même vous m'avez avoüé mille fois
Que Rome le loüoit d'une commune voix.
Toûjours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avoüer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre loüer.
Quoy! pour vous confier la douleur qui m'accable
A peine je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé.
Qui vous rend à vous-même en un jour, si contraire?
Quoy! même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? vous craignez de rencontrer mes yeux?
Neron vous plairoit-il? vous serois-je odieux?
Ah ! si je le croiois... Au nom des Dieux, Madame,
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.
Parlez. Ne suis-je plus dans vôtre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Aprés ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre?

SCENE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

Madame...

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous estes obeï. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

NERON.

Hé bien? de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusques dans son silence.
Elle aime mon Rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettray ma joie à le desesperer.
Je me fais de sa peine une image charmante,
Et je l'ay vû douter du cœur de son Amante.
Je la suy. Mon Rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter,
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fay luy payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La Fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse ; voudrois-tu resister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables,
Et, pour nous rendre heureux, perdons les miserables.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE[1].

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

PALLAS obeïra, Seigneur.

NERON.

Et de quel œil
Ma Mere a-t-elle veu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bien-tôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dés long-temps commencent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrester!

NERON.

Quoi! De quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats reverent ses Ayeux,
Germanicus son Pere est present à leurs yeux.
Elle sçait son pouvoir. Vous sçavez son courage,
Et ce qui me la fait redouter davantage,

C'est que vous appuyez vous-même son couroux,
Et que vous luy donnez des armes contre vous.

NERON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possede...

NERON.

Je vous entens, Burrhus, le mal est sans remede.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur, et, satisfait de quelque resistance
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
Mais, si dans son devoir vostre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeller la memoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mepris
Surtout si de Junie évitant la presence
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence,
Croyez-moy, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NERON.

Je vous croiray, Burrhus, lorsque dans les allarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le Senat
Il faudra decider du destin de l'Estat:

Je m'en reposerai sur vôtre experience.
Mais, croyez-moy, l'amour est une autre science,
Burrhus, et je ferois quelque difficulté
D'abaisser jusques là vostre severité.
Adieu, je souffre trop, éloigné de Junie.

SCENE II.

BURRHUS, *seul.*

Enfin, Burrhus, Neron decouvre son genie.
Cette ferocité que tu croyois fléchir
De tes foibles liens est preste à s'affranchir.
En quels excez peut-estre elle va se répandre!
O dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Seneque, dont les soins me devroient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger,
Mais quoy? Si d'Agrippine excitant la tendresse
Je pouvois... La voicy, mon bon-heur me l'adresse.

SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPINE.

Hé bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons.
On exile Pallas, dont le crime peut-estre
Est d'avoir à l'Empire élevé vostre Maistre.
Vous le sçavez trop bien. Jamais sans ses avis,

Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon Fils.
Que dis-je? A son Epouse on donne une Rivale,
On affranchit Neron de la foy conjugale.
Digne emploi d'un Ministre, ennemi des Flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter luy-même et nourrir dans son ame
Le mepris de sa Mere et l'oubli de sa Femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'icy c'est trop tôt m'accuser.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil necessaire :
Son orgueil dés long-temps exigeoit ce salaire,
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la Cour demandoit en secret,
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plûtôt ramener son Espoux.
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je voy que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine,
Le Ciel m'en laisse assez pour vanger ma ruïne.
Le Fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ay que le seul repentir.
J'iray, n'en doutez point, le monstrer à l'Armée,
Plaindre aux yeux des Soldats son enfance opprimée.
Leur faire à mon exemple expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un Empereur,

Redemandant la foy jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille ;
De l'autre l'on verra le Fils d'Enobarbus,
Appuyé de Seneque et du Tribun Burrhus,
Qui, tous deux[1] de l'exil rappelez par moy-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit,
On sçaura les chemins par où je l'ay conduit.
Pour rendre sa Puissance et la vostre odieuses,
J'avoûray les rumeurs les plus injurieuses,
Je confesseray tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sçauront recuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse luy-même.
Pour moy qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'Armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zele sincere.
Madame, c'est un Fils qui succede à son Pere.
En adoptant Neron, Claudius par son choix,
De son Fils et du vostre a confondu les droits.
Rome l'a pû choisir. Ainsi sans estre injuste,
Elle choisit Tibere adopté par Auguste,
Et le jeune Agrippa[2] de son sang descendu
Se vit exclus du rang vainement pretendu.
Sur tant de fondemens sa puissance établie
Par vous-même aujourd'huy ne peut estre affoiblie,
Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ay commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCENE IV.

AGGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! luy-même à mes yeux puisse-t-il se monstrer !

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez vôtre colere.
Quoy, pour les interests de la Sœur ou du Frere,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous Cesar jusques dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoy ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moy qu'on donne une Rivale.
Bien-tôt si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne puis plus rien.
Jusqu'icy d'un vain titre Octavie honorée
Inutile à la Cour, en estoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moy seule versez,
M'attiroient des mortels les vœux interessez.
Une autre de Cesar a surpris la tendresse ;
Elle aura le pouvoir d'Epouse et de Maîtresse.
Le fruit de tant de soins, la pompe des Cesars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je ? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah, je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.

Quand je devrois du Ciel hâter l'Arrest fatal[1],
Neron, l'ingrat Neron... Mais voicy son Rival.

SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE,
NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame. Nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis et les miens jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animez du couroux qu'allume l'injustice
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Neron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'Ingrate qu'il aime au mépris de ma Sœur.
Si vous estes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le Parjure.
La moitié du Senat s'interesse pour nous.
Sylla, Pison, Plautus...[2]

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus! les chefs de la Noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je voy bien que ce discours vous blesse,
Et que vostre couroux tremblant, irresolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace,
D'aucun Ami pour moy ne redoutez l'audace :

Il ne m'en reste plus, et vos soins trop prudens
Les ont tous écartez ou seduits dés long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de creance ;
Nôtre salut depend de nôtre intelligence.
J'ay promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne revoque rien de ce que j'ay promis.
Le coupable Neron fuit en vain ma colere :
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa Mere
J'essairay tour à tour la force et la douceur,
Ou moy-même, avec moi conduisant vôtre Sœur,
J'iray semer par tout ma crainte et ses allarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiegeray Neron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse esperance?
Puis-je sur ton recit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE

Ouy. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narcisse?
Helas!

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice
Je pouvois revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Aprés tous mes discours, vous la croyez fidelle?

BRITANNICUS.

Non, je la croy, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon couroux. Mais je sens malgré moy
Que je ne le croy pas autant que je le doi.
Dans ses égaremens mon cœur opiniastre
Luy preste des raisons, l'excuse, l'idolâtre,
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,
Je la voudrois haïr avec tranquilité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidelle Cour ennemi dés l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et dés le premier jour
Trame une perfidie, inouïe à la Cour?

NARCISSE.

Et qui sçait si l'Ingrate en sa longue retraite
N'a point de l'Empereur medité la defaite?
Trop seure que ses yeux ne pouvoient se cacher,
Peut-estre elle fuyoit pour se faire chercher,
Pour exciter Neron par la gloire penible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE.

Ah! Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.

SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un couroux
Que ma perseverance allume contre vous.
Neron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrester sa Mere est occupée.
Adieu, reservez-vous, sans blesser mon amour,

Au plaisir de me voir justifier un jour.
Vostre image sans cesse est presente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame,
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs.
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soûpirs.
Sans doute en me voyant, une pudeur secrete
Ne vous laisse gouster qu'une joye inquiete.
Hé bien, il faut partir!

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps disputer!
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous éblouïr,
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez jouïr.
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée,
Non, je l'avoüe encor, mon cœur desesperé
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ay veu sur ma ruine élever l'injustice.
De mes persecuteurs j'ay veu le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son couroux,
Madame. Il me restoit d'estre oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous feroit repentir de vostre defiance.
Mais Neron vous menasse. En ce pressant danger,

Seigneur, j'ay d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre,
Neron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoy ! le cruel...

JUNIE.

Témoin de tout nostre entretien
D'un visage severe examinoit le mien,
Prest à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de nostre intelligence.

BRITANNICUS.

Neron nous écoutoit, Madame ! Mais, helas !
Vos yeux auroient pû feindre et ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvoit me preserver ?
Il falloit...

JUNIE.

Il falloit me taire et vous sauver.
Combien de fois, helas ! puis qu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son desordre alloit-il vous instruire ?
De combien de soûpirs interrompant le cours
Ay-je évité vos yeux que je cherchois toûjours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gemir, de l'affliger soy-même,
Lors que par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler ?
Ah ! dans ce souvenir inquiete, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignois la pasleur ;

Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur,
Sans cesse il me sembloit que Neron en colere
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire,
Je craignois mon amour vainement renfermé ;
Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Helas ! pour son bon-heur, Seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux.
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurois conte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah ! n'en voila que trop. C'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontez,
Et sçavez-vous pour moy tout ce que vous quittez ?
Quand pourray-je à vos piez expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Helas ! vostre Rival s'approche.

SCENE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON.

Prince, continuez des transports si charmans.
Je conçoi vos bontez par ses remercîmens,
Madame, à vos genoux, je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre,
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour luy faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur, ou ma joye,
Par tout où sa bonté consent que je la voye.
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent estre estonnez.

NERON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte, et que l'on m'obeïsse?

BRITANNICUS

Ils ne nous ont pas vû l'un et l'autre élever,
Moy pour vous obeïr, et vous pour me braver,
Et ne s'attendoient pas lorsqu'ils nous virent naistre,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maistre.

NERON.

Ainsi, par le destin nos vœux sont traversez,
J'obeïssois alors et vous obeïssez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous estes jeune encore et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira?

NERON.

Tout l'Empire à la fois
Rome.

BRITANNICUS.,

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnemens, le rapt et le divorce?

NERON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NERON.

Elle se taist du moins, imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Neron commence à ne se plus forcer.

NERON.

Neron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit benir le bonheur de son regne.

NERON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens
Ne meriteront pas ses applaudissemens.

NERON.

Du moins, si je ne sçay le secret de luy plaire,
Je sçay l'art de punir un Rival temeraire.

BRITANNICUS.

Pour moy, quelque peril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaittez-la. C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de luy plaire est le seul où j'aspire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous luy plairez toûjours.

BRITANNICUS.

Je ne sçay pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour luy fermer la bouche.

NERON.

Je vous entens. Hé bien, Gardes!

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est vostre Frere. Helas! c'est un Amant jaloux!
Seigneur, mille malheurs persecutent sa vie.
Ah! son bon-heur peut-il exciter vostre envie?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrestera vos discordes fatales,
Seigneur, j'iray remplir le nombre des Vestales.
Ne luy disputez plus mes vœux infortunez;
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunez.

NERON.

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine.
Dans son Apartement, Gardes, qu'on la rameine.
Gardez Britannicus dans celuy de sa Sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Neron sçait disputer un cœur.

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cedons à cet orage.

NERON.

Gardes, obeïssez, sans tarder davantage.

SCENE IX.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je? O Ciel!

NERON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublez.
Je reconnoy la main qui les a rassemblez.
Agrippine ne s'est presentée à ma veuë,
Ne s'est dans ses discours si long-temps étenduë,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Qu'on sçache si ma Mere est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa Garde on luy donne la mienne.

BURRHUS.

Quoy, Seigneur! sans l'ouïr? Une Mere?

NERON.

Arrestez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous meditez.

Mais depuis quelques jours tout ce que je desire
Trouve en vous un Censeur, prest à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je, ou sur vostre refus
D'autres me répondront et d'Elle et de Burrhus.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

OUY Madame, à loisir vous pourrez vous défendre
Cesar luy-même icy consent de vous entendre.
Si son ordre au Palais vous a fait retenir,
C'est peut-estre à dessein de vous entretenir.
Quoy qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.
Preparez-vous plûtost à luy tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est luy seul que la Cour envisage.
Quoiqu'il soit vostre Fils, et même vostre ouvrage,
Il est vostre Empereur. Vous estes comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a receu de vous.
Selon qu'il vous menasse, ou bien qu'il vous caresse,
La Cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse ;
C'est son appuy qu'on cherche, en cherchant vostre appuy.
Mais voicy l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec luy.

SCENE II[1]

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Neron, et prenez vostre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pû me noircir.
De tous ceux que j'ay faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous sçavez combien vostre naissance
Entre l'Empire et vous avoit mis de distance.
Les droits de mes Ayeux que Rome a consacrez
Estoient même sans moy d'inutiles degrez.
Quand de Britannicus la Mere condamnée
Laissa de Claudius disputer l'Hymenée,
Parmi tant de Beautez qui briguerent son choix,
Qui de ses Affranchis mandierent les voix,
Je souhaittay son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au Trône, où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allay prier Pallas.
Son Maistre chaque jour caressé dans mes bras
Prit insensiblement dans les yeux de sa Niéce
L'amour, où je voulois amener sa tendresse ;
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,
Escartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la Fille de son Frere.
Le Senat fut seduit. Une loy moins severe
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'estoit beaucoup pour moy, ce n'estoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa Famille ;
Je vous nommay son Gendre et vous donnay sa Fille.
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,

Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'estoit rien encor. Eussiez-vous pû pretendre
Qu'un jour Claude à son Fils dût preferer son Gendre?
De ce même Pallas j'imploray le secours,
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Neron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part luy-même.
C'est alors que chacun, rappellant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son Pere excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouïrent les yeux,
L'exil me delivra des plus seditieux.
Claude même lassé de ma plainte éternelle,
Esloigna de son Fils tous ceux, de qui le zele
Engagé dés long-temps à suivre son destin,
Pouvoit du Trône encor luy rouvrir le chemin.
Je fis plus : Je choisis moy-même dans ma suite
Ceux à qui je voulois qu'on livrast sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la Renommée.
J'appellay de l'exil, je tiray de l'Armée,
Et ce même Seneque et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous vostre nom répandoit ses largesses.
Les Spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du Peuple, et des Soldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse premiere,
Favorisoient en vous Germanicus mon Pere.
Cependant Claudius panchoit vers son declin.
Ses yeux, long-temps fermez s'ouvrirent à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,

Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses Amis.
Ses Gardes, son Palais, son Lit, m'estoient soûmis,
Je luy laissay sans fruit consumer sa tendresse,
De ses derniers soupirs je me rendis maistresse,
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son Fils, en mourant, luy cacherent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrestay de sa mort la nouvelle trop pronte :
Et, tandis que Burrhus alloit secrettement
De l'Armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au Camp conduit sous mes auspices,
Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices,
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité
Du Prince déja mort demandoit la santé.
Enfin, des Legions l'entiere obeïssance
Ayant de vostre Empire affermi la puissance,
On vit Claude, et le Peuple étonné de son sort
Apprit en même temps vostre regne, et sa mort.
C'est le sincere aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voicy le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouïssant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que lassé d'un respect, qui vous gênoit peut-estre,
Vous avez affecté de ne me plus connoistre.
J'ay vû Burrhus, Seneque, aigrissant vos soupçons
De l'infidelité vous tracer des leçons,
Ravis d'estre vaincus dans leur propre science.
J'ay vû favoriser de vostre confiance
Othon[1], Senecion[1], jeunes voluptueux
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lorsque vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ay demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)

Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'huy je promets Junie à vostre Frere,
Ils se flattent tous deux du choix de vostre Mere,
Que faites-vous? Junie enlevée à la Cour
Devient en une nuit l'objet de vostre amour.
Je voy de vostre cœur Octavie effacée,
Preste à sortir du lit, où je l'avois placée,
Je voy Pallas banni, vostre Frere arresté,
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté :
Burrhus ose sur moy porter ses mains hardies.
Et lors que convaincu de tant de perfidies
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous, qui m'ordonnez de me justifier!

NERON.

Je me souviens toûjours que je vous doy l'Empire,
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Vostre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidelité.
Aussi-bien ces soupçons, ces plaintes assiduës,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entenduës
Que jadis (j'ose icy vous le dire entre nous)
Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs, disoient-ils, *et tant de déferences*
Sont-ce de ses bien-faits de foibles recompenses?
Quel crime a donc commis ce Fils tant condamné?
Est-ce pour obeïr qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le Dépositaire?
Non, que si jusques-là j'avois pû vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous ceder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander ;
Mais Rome veut un Maistre, et non une Maistresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.
Le Senat chaque jour, et le Peuple irritez

De s'oüir par ma voix dicter vos volontez,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple obeïssance.
Vous avez veu cent fois nos Soldats en couroux
Porter en murmurant leurs Aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les Heros, dont encore elles portent l'image.
Tout autre se seroit renduë à leurs discours,
Mais si vous ne regnez, vous vous plaignez toûjours.
Avec Britannicus contre moy reünie,
Vous le fortifiez du parti de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lors que malgré moy, j'assure mon repos,
On vous voit de colere, et de haine animée.
Vous voulez presenter mon Rival à l'Armée.
Déjà jusques au Camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moy le faire Empereur? Ingrat? l'avez-vous crû?
Quel seroit mon dessein? Qu'aurois-je pû pretendre?
Quels honneurs dans sa Cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah ! si sous vostre Empire on ne m'épargne pas,
Si mes Accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur Empereur ils poursuivent la Mere,
Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangere?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,
Des desseins étouffez aussi-tost que naissans,
Mais des crimes pour vous commis à vostre veuë,
Et dont je ne serois que trop tost convaincuë..
Vous ne me trompez point, je voy tous vos détours,
Vous estes un Ingrat, vous le fustes toûjours.
Dés vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses ;
Rien ne vous a pû vaincre, et vostre dureté

Auroit dû dans son cours arrester ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ay qu'un Fils. O Ciel, qui m'entens aujourd'huy,
T'ay-je fait quelques vœux qui ne fussent pour luy ?
Remords, crainte, perils, rien ne m'a retenuë.
J'ay vaincu ses mépris, j'ay détourné ma veuë
Des malheurs qui dés-lors me furent annoncez.
J'ay fait ce que j'ay pû, vous regnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaittez prenez encor ma vie ;
Pourveu que par ma mort tout le Peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NERON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le couroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un Epoux,
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure,
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A vostre porte enfin n'ose plus m'arrester

NERON.

Ouy, Madame, je veux que ma reconnoissance
Desormais dans les cœurs grave vostre puissance,
Et je benis déja cette heureuse froideur
Qui de nostre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoy que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie,
Avec Britannicus je me reconcilie,
Et quant à cet amour qui nous a separez,

Je vous fais nostre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon Frere,
Gardes, qu'on obéïsse aux ordres de ma Mere.

SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmans!
Vous sçavez si jamais ma voix luy fut contraire,
Si de son amitié j'ay voulu vous distraire
Et si j'ay merité cet injuste couroux.

NERON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus, je vous ay crus tous deux d'intelligence,
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se haste trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon Rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoy Seigneur!

NERON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine
Me delivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vy qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi,
Et je ne pretens pas que sa coupable audace
Une seconde fois luy promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bien-tost pleurer Britannicus?

NERON.

Avant la fin du jour je ne le craindray plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NERON.

Ma gloire, mon amour, ma seureté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoy que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conceu dans vostre sein.

NERON.

Burrhus!

BURRHUS.

De vostre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?
Vous même sans fremir avez-vous pû l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Neron dans tous les cœurs est-il las de regner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est vostre pensée?

NERON.

Quoy! toûjours enchaîné de ma gloire passée,
J'auray devant les yeux je ne sçay quel amour
Que le hazard nous donne et nous oste en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS[1].

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bon-heur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous estes encor maistre,
Vertueux jusqu'icy vous pouvez toûjours l'estre.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos Flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs, par d'autres cruautez,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantez.
Britannicus mourant excitera le zele
De ses Amis tout prests à prendre sa querelle.
Ces Vangeurs trouveront de nouveaux Defenseurs,
Qui même aprés leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'Univers, il vous faudra tout craindre,
Toûjours punir, toûjours trembler dans vos projets,
Et pour vos Ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse experience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr vostre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalez?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulez!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même,
Par tout, en ce moment, on me benit, on m'aime.
On ne voit point le Peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne suit point mon visage,
Je voy voler par tout les cœurs à mon passage.
Tels estoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous estoit precieux.
Un jour, il m'en souvient, le Senat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un Coupable.

Vous resistiez, Seigneur, à leur severité ;
Vostre cœur s'accusoit de trop de cruauté,
Et, plaignant les malheurs attachez à l'Empire,
Je voudrois, disiez-vous, *ne sçavoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la veuë et la douleur.
On ne me verra point survivre à vostre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

(*Il se jette à genoux.*)

Me voila prest, Seigneur, avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je voy que mes pleurs touchent mon Empereur,
Je voy que sa vertu fremit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moy les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appellez vostre Frere, oubliez dans ses bras.....

NERON.

Ah ! Que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur, on le trahit, je sçay son innocence,
Je vous répons pour luy de son obeïssance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NERON.

Dans mon Appartement qu'il m'attende avec vous.

SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ay tout préveu pour une mort si juste.
Le poison est tout prest. La fameuse Locuste[1]
A redoublé pour moy ses soins officieux.
Elle a fait expirer un Esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON.

Narcisse, c'est assez, je reconnoy ce soin,
Et ne souhaitte pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoy ! pour Britannicus vostre haine affoiblie
Me défend...

NERON.

Ouy, Narcisse, on nous reconcilie.

NARCISSE.

Je me garderay bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vû tantost emprisonner.
Cette offence en son cœur sera long-temps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne revele :
Il sçaura que ma main luy devoit présenter
Un poison que vostre ordre avoit fait apprester.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-estre il fera ce que vous n'osez faire.

NERON.

On répond de son cœur, et je vaincray le mien.

NARCISSE.

Et l'Hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, luy faites-vous encor ce sacrifice?

NERON.

C'est prendre trop de soin. Quoy qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes Ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'estoit bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain Empire.

NERON.

Quoy donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NERON.

De quoy ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment :
Qu'à tout ce grand éclat, à ce couroux funeste
On verroit succeder un silence modeste,
Que vous-même à la Paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignast tout oublier.

NERON.

Mais, Narcisse, di-moy, que veux-tu que je fasse?
Je n'ay que trop de pente à punir son audace;

Et, si je m'en croyois ce triomphe indiscret
Seroit bien-tost suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'Univers quel sera le langage?
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur
Me laisse pour tous noms celuy d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairoient toûjours?
Est-ce à vous de prester l'oreille à leurs discours?
De vos propres desirs perdrez-vous la memoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de precaution affoiblit vostre regne :
Ils croiront en effet meriter qu'on les craigne.
Au joug depuis long-temps ils se sont façonnez.
Ils adorent la main qui les tient enchaînez.
Vous les verrez toûjours ardens à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibere.
Moy-même revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçeus de Claude avec la liberté,
J'ay cent fois dans le cours de ma gloire passée
Tenté leur patience, et ne l'ay point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites perir le Frere, abandonnez la Sœur,
Rome sur ses Autels prodiguant les victimes
Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunez
Ceux où jadis la Sœur et le Frere sont nez.

NERON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.

J'ay promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encor en luy manquant de foy
Donner à sa vertu des armes contre moy.
J'oppose à ces raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquile.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit.
Son adroite vertu ménage son credit,
Ou plûtost ils n'ont tous qu'une même pensée.
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée ;
Vous seriez libre alors, Seigneur, et devant vous
Ces Maistres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoy donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
Neron, s'ils en sont crus, *n'est point né pour l'Empire.*
Il ne dit, il ne fait que ce que qu'on luy prescrit.
Burrhus conduit son cœur, Seneque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner luy-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un theatre,
A reciter des chants qu'il veut qu'on idolatre,
Tandis que des Soldats de momens en momens
Vont arracher pour luy les applaudissemens.
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NERON.

Vien, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

OUY Madame, Neron (qui l'auroit pû penser?)
Dans son Appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un Festin la pompe et l'allegresse
Confirment à leurs yeux la foy de nos sermens
Et rechauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cet amour source de tant de haine,
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moy ; quoique banni du rang de mes ayeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'estre contraire,
Il semble me ceder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûray, luy pardonne en secret,
Et luy laisse le reste avec moins de regret.
Quoy! je ne seray plus separé de vos charmes?
Quoy! même en ce moment je puis voir sans allarmes
Ces yeux, que n'ont émus ni soûpirs, ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur!
Ah! Madame!... Mais quoy! Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports vostre joye en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux

Avec de longs regards se tournent vers les Cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moy-même,
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Helas, si je vous aime?

BRITANNICUS.

Neron ne trouble plus nostre felicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincerité?

BRITANNICUS.

Quoy! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Neron m'aimoit tantost, il juroit vostre perte.
Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
Peut-il estre, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine.
Elle a crû que ma perte entraînoit sa ruine.
Grace aux preventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraistre.
Je m'en fie à Burrhus. J'en croy même son Maistre.

Je croy, qu'à mon exemple impuissant à trahir
Il hait à cœur ouvert ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vostre.
Sur des pas differens vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connoy Neron et la Cour que d'un jour.
Mais (si je l'ose dire) helas ! dans cette Cour,
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joye on y trahit sa foy !
Quel sejour étranger et pour vous et pour moy !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit veritable ou feinte,
Si vous craignez Neron, luy-même est-il sans crainte?
Non non, il n'ira point par un lâche attentat
Soulever contre luy le Peuple et le Senat.
Que dis-je? il reconnoist sa derniere injustice.
Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avoit dit, ma Princesse, à quel point...

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point?[1]

BRITANNICUS.

Et pourquoy voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sçay-je? Il y va, Seigneur, de vostre vie.
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.
Je crains Neron. Je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moy prévenuë,
Je vous laisse à regret éloigner de ma veuë.

Helas ! si cette paix, dont vous vous repaissez
Couvroit contre vos jours quelques pieges dressez !
Si Neron, irrité de nostre intelligence
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il preparoit ses coups tandis que je vous vois,
Et si je vous parlois pour la derniere fois!
Ah ! Prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah ma chere Princesse !
Et pour moy jusques-là vostre cœur s'interesse?
Quoy Madame ! en un jour, où plein de sa grandeur
Neron croit éblouïr vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le revere,
Aux pompes de sa Cour preferer ma misere !
Quoy ! dans ce même jour, et dans ces mêmes lieux
Refuser un Empire et pleurer à mes yeux !
Mais, Madame, arrestez ces precieuses larmes ;
Mon retour va bien-tost dissiper vos allarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long sejour.
Adieu, je vais le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Neron impatient se plaint de vostre absence.
La joye et le plaisir de tous les Conviez
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie.
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, et d'un esprit content
Hâtez-vous d'embrasser ma Sœur qui vous attend.
Dés que je le pourray je reviens sur vos traces,
Madame, et de vos soins j'iray vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos Adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je sçavoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une Paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Aprés tous les ennuis que ce jour m'a coûtez,

Ay-je pû rassurer mes esprits agitez?
Helas ! à peine encor je conçoy ce miracle.
Quand même à vos bontez je craindrois quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la Cour,
Et toûjours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ay parlé, tout a changé de face.
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je répons d'une Paix jurée entre mes mains,
Neron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vû par combien de caresses
Il m'a renouvellé la foy de ses promesses !
Par quels embrassemens il vient de m'arrester !
Ses bras dans nos Adieux ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté sur son front répanduë
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descenduë.
Il s'épanchoit en Fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa Mere oublier sa fierté.
Mais bien-tost reprenant un visage severe,
Tel que d'un Empereur qui consulte sa Mere,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut icy confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire,
Et nos seuls ennemis alterant sa bonté
Abusoient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance decline.
Rome encore une fois va connoistre Agrippine
Déjà, de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,
Passons chez Octavie, et donnons-luy le reste
D'un jour autant heureux que je l'ay crû funeste.

Mais qu'est-ce que j'entens? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel ! sauvez Britannicus !

SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah mon Prince !

AGRIPPINE.

Il expire?

BURRHUS.

Ou plûtost il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourray survivre,
Madame. Il faut quitter la Cour et l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoy ! du sang de son Frere il n'a point eu d'horreur !

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.
A peine l'Empereur a veu venir son Frère,
Il se leve, il l'embrasse, on se taist, et soudain
Cesar prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les premices,
Dit-il. *Dieux, que j'appelle à cette effusion,*
Venez favoriser nostre reunion.
Par les mêmes sermens Britannicus se lie
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie,
Mais ses levres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissans efforts.
Madame, la lumiere à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits
La moitié s'épouvante et sort avec des cris,

Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage
Sur les yeux de Cesar composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure panché,
D'aucun estonnement il ne paroist touché.
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence*
A souvent sans peril attaqué son enfance.
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joye éclate malgré luy.
Pour moy dust l'Empereur punir ma hardiesse
D'une odieuse Cour j'ay traversé la presse,
Et j'allois accablé de cet Assassinat
Pleurer Britannicus, Cesar et tout l'Estat.

AGRIPPINE.

Le voicy. Vous verrez si c'est moy qui l'inspire[1].

SCENE VI.[1]

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

NERON, *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE.

Arrestez, Neron. J'ay deux mots à vous dire.
Britannicus est mort. Je reconnoi les coups.
Je connois l'Assassin.

NERON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NERON.

Moy ! Voilà les soupçons dont vous estes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son Fils vous estoit cher, sa mort peut vous confondre.
Mais des coups du destin je ne puis par répondre.

AGRIPPINE.

Non non, Britannicus est mort empoisonné.
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NERON.

Madame... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé Seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient cousté de plus justes regrets.
Il aspiroit plus loin qu'à l'Hymen de Junie.
De vos propres bontez il vous auroit punie.
Il vous trompoit vous-mesme et son cœur offensé,
Pretendoit tost ou tard rappeller le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie ;
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur ma fidelité Cesar s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.
Qu'il mettent ce malheur au rang des plus sinistres.
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursui, Neron, avec de tels Ministres.
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursui. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton Frere,
Je prevoi que tes coups viendront jusqu'à ta Mère.
Dans le fond de ton cœur, je sçay que tu me hais,
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits,
Mais je veux que ma mort te soit mesme inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce Ciel, ce jour que tu receus de moi,
Par tout, à tout moment, m'offriront devant toy.
Tes remords te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur s'irritant soy-mesme dans son cours,
D'un sang toûjours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espere qu'enfin le Ciel las de tes crimes
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'aprés t'estre couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paroistra, dans la race future
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.
Voila ce que mon cœur se presage de toy.
Adieu, tu peus sortir.

NERON.

Narcisse, suivez-moy.

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah Ciel ! de mes soupçons quelle estoit l'injustice
Je condamnois Burrhus, pour écouter Narcisse !
Burrhus, avez-vous veu quels regards furieux
Neron en me quittant m'a laissez pour Adieux
C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arreste :
Le coup qu'on m'a predit va tomber sur ma teste.
Il vous accablera vous mesme à vostre tour.

BURRHUS.

Ah Madame ! pour moy j'ay vécu trop d'un jour.
Plût au Ciel, que sa main heureusement cruelle
Eût fait sur moy l'essai de sa fureur nouvelle,
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat :
Un gage trop certain des malheurs de l'Estat !
Son crime seul n'est pas ce qui me desespere :
Sa jalousie a pû l'armer contre son Frere,
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Neron l'a veu mourir, sans changer de couleur.
Ses yeux indifferens ont déja la constance
D'un Tyran dans le crime endurci dés l'enfance.
Qu'il achève, Madame ; et qu'il fasse perir
Un Ministre importun qui ne le peut souffrir.
Helas ! Loin de vouloir éviter sa colere,
La plus soudaine mort me sera la plus chere.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah Madame ! ah Seigneur, Courez vers l'Empereur,
Venez sauver Cesar de sa propre fureur.
Il se voit pour jamais separé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoy. Junie elle-mesme a terminé sa vie ?

ALBINE.

Pour accabler Cesar d'un eternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour luy.
Vous sçavez de ces lieux comme elle s'est ravie.
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bien-tost elle a pris des chemins écartez
Où mes yeux ont suivi ses pas precipitez.
Des portes du Palais elle sort éperduë.
D'abord elle a d'Auguste apperceu la statuë ;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses piez,
Que de ses bras pressans elle tenoit liez,
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embrasse ;*
Protege en ce moment le reste de ta Race.
Rome dans ton Palais vient de voir immoler
Le seul de tes Neveux, qui te pust ressembler :
On veut aprés sa mort que je luy sois parjure.

Mais pour luy conserver une foy toûjours pure.
Prince, je me devouë à ces Dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les Autels[1].
Le Peuple cependant, que ce spectacle estonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne
S'attendrit à ses pleurs, et plaignant son ennuy
D'une commune voix la prend sous son appuy.
Ils la menent au Temple où depuis tant d'années
Au culte des Autels nos Vierges destinées
Gardent fidellement le dépost precieux
Du feu toûjours ardent qui brûle pour nos Dieux.[1]
Cesar les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse plus hardi s'empresse pour luy plaire.
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrester.
De mille coups mortels son audace est punie,
Son infidelle sang rejaillit sur Junie.
Cesar de tant d'objets en mesme temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé,
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein, ses yeux mal assurez
N'osent lever au Ciel leurs regards égarez.
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son desespoir aigrir l'inquietude,
Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours,
Que sa douleur bien-tost n'attente sur ses jours.
Le temps presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice.
Il se perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.
Mais Burrhus allons voir jusqu'où vont ses transports.

Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra desormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fust le dernier de ses crimes !

FIN.

BÉRÉNICE.

TRAGÉDIE.

PREFACE.

TITUS *Reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe dimisit invitus invitam.*

C'est à dire que, Titus qui aimoit passionément Berenice, et qui même, à ce qu'on croyoit,luy avoit promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré luy, et malgré elle, dés les premiers jours de son Empire.[1] Cette action est tres-fameuse dans l'Histoire, et je l'ay trouvée tres-propre pour le Theatre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poëtes, que la separation d'Enée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute, que ce qui a pû fournir assez de matiere pour tout un Chant d'un Poëme heroïque, où l'Action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une Tragedie, dont la durée ne doit estre que de quelques heures ? Il est vray que je n'ay point poussé Berenice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Berenice n'ayant pas icy avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela prés le dernier Adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en separer n'est pas le moins tragique de la Piece, et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des Spectateurs l'émotion que le reste y avoit pû exciter. Ce n'est point une necessité qu'il y ait du sang et des morts dans une Tragedie;

il suffit que l'Action en soit grande, que les Acteurs en soient heroïques, que les Passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la Tragedie.

Je crûs que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plût davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit longtemps que je voulois essayer si je pourrois faire une Tragedie avec cette simplicité d'Action qui a esté si fort du goust des Anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissez. Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toûjours simple, et ne soit qu'un.[1] Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tuë de regret, à cause de la fureur où il estoit tombé aprés le refus qu'on luy avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctete*, dont tout le sujet est Ulysse, qui vient surprendre les fléches d'Hercule. L'*Œdipe* mesme, quoi-que tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matiere, que la plus simple Tragedie de nos jours. Nous voyons enfin que les Partisans de Terence, qui l'élevent avec raison au dessus de tous les Poëtes Comiques pour l'élegance de sa diction, et pour la vray-semblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur luy, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est, sans doute, cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les loüanges que les Anciens luy ont données. Combien Menandre estoit-il encore plus simple, puisque Terence est obligé de prendre deux Comedies de ce Poëte pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette Regle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la Tragedie. Et quelle vray-semblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multi-

tude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'Incidens a toûjours esté le refuge des Poëtes qui ne sentoient pas dans leur Genie ni assez d'abondance, ni assez de force, pour attacher durant cinq Actes leurs Spectateurs, par une action simple soûtenuë de la violence des passions, de la beauté des sentimens, et de l'élegance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon Ouvrage. Mais aussi je ne puis croire que le Public me sçache mauvais gré de luy avoir donné une Tragedie qui a esté honorée de tant de larmes, et dont la trentiéme représentation a esté aussi suivie que la premiére.

Ce n'est pas que quelques Personnes ne m'ayent reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont crû qu'une Tragedie qui étoit si peu chargée d'Intrigues ne pouvoit être selon les Regles du Theatre. Je m'informay s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyez. On me dit qu'ils avoüoient tous qu'elle n'ennuïoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêsmes pour ne pas croire qu'une Piece qui les touche, et qui leur donne du plaisir, puisse estre absolument contre les Regles. La principale Regle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette premiere. Mais toutes ces Regles sont d'un long detail, dont je ne leur conseille pas de s'embarasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultez de la Poëtique d'Aristote. Qu'ils se reservent le

plaisir de pleurer et d'estre attendris. Et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un Musicien disoit à Philippe, Roi de Macedoine, qui pretendoit qu'une Chanson n'estoit pas selon les Regles : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de sçavoir ces choses-là mieux que moi. »

Voila tout ce que j'ay à dire à ces Personnes, à qui je feray toûjours gloire de plaire. Car pour le Libelle que l'on a fait contre moy, je croy que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y repondre. Et que répondrois-je à un Homme qui ne pense rien, et qui ne sçait pas mesme construire ce qu'il pense ? Il parle de Protase[1] comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette premiere des quatre parties de la Tragedie soit toûjours la plus proche de la derniere, qui est la Catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des Regles l'empesche de se divertir à la Comedie. Certainement si l'on en juge par sa Dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroist bien qu'il n'a jamais lû Sophocle qu'il loüe tres-injustement *d'une grande multiplicité d'incidens* ; et qu'il n'a mesme jamais rien lû de la Poëtique que dans quelques Prefaces de Tragedies. Mais je luy pardonne de ne pas sçavoir les Regles du Theatre, puis qu'heureusement pour le Public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne luy pardonne pas, c'est de sçavoir si peu les Regles de la bonne plaisanterie, luy qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjoüir beaucoup les honnestes Gens par ces *Helas de poche*, ces *Mesdemoiselles mes Regles*, et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons Auteurs, s'il se mesle jamais de lire ?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunez, qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curiosité du Public. Ils attendent toû-

jours l'occasion de quelque ouvrage qui réüssisse pour l'attaquer. Non point par jalousie. Car sur quel fondement seroient-ils jaloux? Mais dans l'esperance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres Ouvrages les auroient laissez toute leur vie.[1]

ACTEURS.[1]

TITUS, Empereur de Rome.

BERENICE, Reine de Palestine.

ANTIOCHUS, Roy de Comagene.

PAULIN, Confident de Titus.

ARSACE, Confident d'Antiochus.

PHENICE, Confidente de Berenice.

RUTILE, Romain.

Suite de TITUS.

La Scene est à Rome, dans un Cabinet qui est entre l'Appartement de Titus et celuy de Berenice.

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRESTONS un moment. La pompe de ces Lieux,
Je le voi bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce Cabinet superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa Cour,
Lors qu'il vient à la Reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celuy de la Reine.
Va chez elle. Di-luy qu'importun à regret,
J'ose luy demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? Vous cet Ami fidelle,
Qu'un soin si genereux interesse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son Amant autrefois!
Vous que l'Orient conte entre ses plus grands Rois :

Quoy ! déjà de Titus Epouse en esperance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, et sans vouloir te chargér d'autres soins,
Voi si je puis bien-tost luy parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toûjours le même?
Pourray-je sans trembler luy dire, Je vous aime?
Mais quoy ! Déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ay souhaitté.
Berenice autrefois m'osta toute esperance.
Elle m'imposa mesme un eternel silence.
Je me suis tû cinq ans. Et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ay couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang, où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
Il l'épouse. Ay-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor declarer son Amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu témeraire?
Ah ! puis qu'il faut partir, partons sans luy déplaire.
Retirons-nous, sortons, et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoy ! souffrir toûjours un tourment qu'elle ignore?
Toûjours verser des pleurs qu'il faut que je devore?
Quoy mesme en la perdant redouter son couroux?
Belle Reine ; et pourquoy vous offenseriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire?

Que vous m'aimiez? Helas ; je ne viens que vous dire
Qu'après m'estre long-temps flatté que mon Rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'huy qu'il peut tout, que vostre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Aprés cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidele encor quand je n'espere plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoy qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, helas ! un Amant sans espoir
Qui peut bien se resoudre à ne la jamais voir?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ay vû la Reine.
Mais pour me faire voir, je n'ay percé qu'à peine
Les flôts toûjours nouveaux d'un Peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus aprés huit jours d'une retraite austere,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son Pere.
Cet Amant se redonne aux soins de son amour.
Et, si j'en croi, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-estre avant la nuit l'heureuse Berenice
Change le nom de Reine au nom d'Imperatrice.

ANTIOCHUS.

Helas !

ARSACE.

Quoy ! ce discours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne luy puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur. Berenice est instruite
Que vous voulez icy la voir seule et sans suite.
La Reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à vostre empressement elle alloit consentir,
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparoistre aux yeux d'une Cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien negligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obeïssance.
Des Vaisseaux dans Ostie armez en diligence,
Prests à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans vostre Comagene[1]?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'auray veû la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moy.

ARSACE.

Vous?

ANTHIOCUS.

En sortant du Palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long-temps la Reine Berenice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Estats,
Depuis trois ans dans Rome elle arreste vos pas,
Et lors que cette Reine assurant sa conqueste
Vous attend pour témoin de cette illustre Feste,
Quand l'amoureux Titus, devenant son Epoux,
Luy prepare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouïr de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entens, Seigneur. Ces mesmes dignitez
Ont rendu Berenice ingrate à vos bontez.
L'inimitié succede à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ay moins haïe.

ARSACE.

Quoy donc ! De sa grandeur dejà trop prévenu,

Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque pressentiment de son indifference
Vous fait-il loin de Rome éviter sa presence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moy paru se démentir,
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoy donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le Ciel met sur le Trône un Prince qui vous aime,
Un Prince qui jadis témoin de vos combats
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur par vos soins secondée
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée[1].
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siege douteux :
Sur leur triple rempart les Ennemis tranquilles
Contemploient sans peril nos assauts inutiles ;
Le Belier impuissant les menaçoit en vain.
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portastes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funerailles,
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura vostre trépas.
Voicy le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont veû répandre.
Si pressé du desir de revoir vos Estats
Vous vous lassez de vivre, où vous ne regnez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoïe?
Attendez pour partir que Cesar vous renvoïe
Triomphant, et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains.

Rien ne peut-il, Seigneur, changer vostre entreprise?
Vous ne répondez point?

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attens de Berenice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attens qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vray qu'on l'élève au trône des Cesars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te diray le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon esprit.

ANTIOCHUS.

La Reine vient. Adieu, fay tout ce que j'ay dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BERENICE.

Enfin je me dérobe à la joye importune
De tant d'Amis nouveaux, que me fait la Fortune.
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un Ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusoit déjà de quelque negligence.
Quoy ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eû tout l'Orient et Rome pour témoins,
Luy que j'ay veû toûjours, constant dans mes traverses
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses,
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur, qu'avec vous je prétens partager,
Ce même Antiochus se cachant à ma veuë,
Me laisse à la merci d'une foule inconnuë?

ANTIOCHUS.

Il est donc vray, Madame. Et selon ce discours,
L'hymen va succeder à vos longues amours?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vû mes yeux baignez de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus imposoit à sa Cour,
Avoit même en secret suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moy cette ardeur assiduë
Lorsqu'il passoit les jours, attaché sur ma veuë.

Muet, chargé de soins, et des larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes Adieux.
Jugez de ma douleur, moy dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ay dit cent fois, n'aime en luy que luy-même
Moy, qui loin des grandeurs, dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse premiere?

BERENICE.

Vous fustes spectateur de cette nuit derniere,
Lors que, pour seconder ses soins religieux,
Le Senat a placé son Pere entre les Dieux[1].
De ce juste devoir sa pieté contente
A fait place, Seigneur, au soin de son Amante.
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le Senat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie et la Syrie entiere,
Et, si de ses Amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublez mille fois,
Il va sur tant d'Estats couronner Berenice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'Imperatrice.
Il m'en viendra luy-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un eternel adieu.

BERENICE.

Que dites-vous? Ah! Ciel[1]! quel adieu? quel langage?
Prince, vous vous troublez, et changez de visage?

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoy ! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS.

Il falloit partir sans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez, c'est trop long-temps se taire
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystere?

ANTIOCHUS.

Au moins, souvenez-vous que je cede à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la derniere fois.
Si dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous pristes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Receut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimay. J'obtins l'aveu d'Agrippa vostre Frere.
Il vous parla pour moy. Peut-estre sans colere
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut,
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plût.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un Homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se conta le premier au nombre des vaincus.
Bientost, de mon malheur interprete severe,
Vostre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputay long-temps, je fis parler mes yeux.
Mes pleurs et mes soûpirs vous suivoient en tous lieux.

Enfin vostre rigueur emporta la balance,
Vous sceustes m'imposer l'exil, ou le silence.
Il falut le promettre, et même le jurer.
Mais, puis qu'en ce moment j'ose me declarer,
Lors que vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux Rival j'accompagnay les armes.
J'esperay de verser mon sang aprés mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurastes ma mort, helas ! trop peu certaine.
Inutiles perils ! Quelle estoit mon erreur !
La valeur de Titus surpassoit ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'Empire du Monde,
Cheri de l'Univers, enfin aimé de vous ;
Il sembloit à luy seul appeller tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux Rival ne sembloit que le suivre.
Je voy que vostre cœur m'applaudit en secret,
Je voy que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que trop attentive à ce recit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin après un siege aussi cruel que lent,
Il domta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flâmes, de la faim, des fureurs intestines,

Et laissa leurs remparts cachez sous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec luy.
Dans l'Orient desert quel devint mon ennui !
Je demeuray long-temps errant dans Cesarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos tristes Estats,
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon desespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le Sort m'y reservoit le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre ;
Et mon amour devint le confident du vostre.
Mais toûjours quelque espoir flattoit mes déplaisirs :
Rome, Vespasien, traversoient vos soûpirs.
Aprés tant de combats, Titus cedoit peut-estre.
Vespasien est mort, et Titus est le Maistre.
Que ne fuyois-je alors ! J'ay voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Vostre gloire s'appreste,
Assez d'autres sans moy, témoins de ceste Feste,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moy, qui ne pourrois y mesler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pû sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BERENICE.

Seigneur, je n'ay pas crû que dans une journée
Qui doit avec Cesar unir ma destinée,
Il fust quelque Mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux declarer mon Amant.
Mais de mon Amitié mon silence est un gage,

J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ay point troublé le cours injurieux,
Je fay plus. A regret je reçoy vos adieux.
Le Ciel sçait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoye,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joye.
Avec tout l'Univers j'honorois vos vertus.
Titus vous chérisssoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre luy-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ay point de part.
Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiete,
Ce nom qu'à tous momens vostre bouche repete.
Que vous diray-je enfin ? je fuis des yeux distraits
Qui me voyant toûjours ne me voyoient jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de vostre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Sur tout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'Univers du bruit de mon malheur,
Madame ; le seul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

Que je le plains ! Tant de fidelité,
Madame, meritoit plus de prosperité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avouë, une douleur secrette.

PHENICE.

Je l'aurois retenu.

BERENICE.

Qui ? moy ? le retenir ?
J'en dois perdre plûtost jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHENICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux,
La rigueur de ses Loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les Rois, et Berenice est Reine.

BERENICE.

Le temps n'est plus, Phenice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le Senat m'apporter ses hommages,
Et le Peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phenice, as-tu vû la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce Bucher, cette nuit enflammée,
Ces Aigles, ces Faisceaux, ce Peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Senat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
Et ces Lauriers encor témoins de sa victoire,
Tous ces yeux, qu'on voyoit venir de toutes parts

Confondre sur luy seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux, cette douce presence,
Ciel ! avec quel respect, et quelle complaisance,
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foy !
Parle. Peut-on le voir sans penser, comme moy,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le Monde en le voyant eût reconnu son Maistre ?
Mais, Phenice, où m'emporte un souvenir charmant ?
Cependant Rome entiere en ce même moment
Fait des vœux pour Titus, et par des sacrifices
De son regne naissant celebre les premices.
Que tardons-nous ? Allons pour son empire heureux
Au Ciel qui le protege offrir aussi nos vœux.
Aussi-tost sans attendre et sans estre attenduë,
Je reviens le chercher et dans cette entrevuë
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens
Inspirent des transports retenus si long-temps.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

A-T-ON vû de ma part le Roy de Comagene ?
Sçait-il que je l'attens ?

PAULIN.

J'ay couru chez la Reine.
Dans son apartement ce Prince avoit paru,
Il en estoit sorti lors que j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ay dit qu'on l'avertisse[1].

TITUS.

Il suffit. Et que fait la Reine Berenice ?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontez,
Charge le Ciel de vœux pour vos prosperitez.
Elle sortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princesse !
Helas !

PAULIN.

En sa faveur d'où naist cette tristesse ?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loy :
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moy.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la Reine,
Paulin, et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'Univers devenus l'entretien.
Voicy le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine et de moy que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entens de tous costez
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautez.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succez attend-on d'un amour si fidelle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'estre amoureux,
La Cour sera toûjours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ay veuë aussi cette Cour peu sincere,
A ses Maistres toûjours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Neron approuver les horreurs ;
Je l'ay veuë à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prens point pour juge une Cour idolâtre,
Paulin. Je me propose un plus noble Theatre ;
Et sans prester l'oreille à la voix des Flatteurs,
Je veux par vostre bouche entendre tous les Cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moy le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ay demandé des oreilles, des yeux.
J'ay mis même à ce prix mon amitié secrette,
J'ay voulu que des Cœurs vous fussiez l'interprete,
Qu'au travers des Flatteurs vostre sincerité
Fist toûjours jusqu'à moy passer la Verité.
Parlez donc. Que faut-il que Berenice espere ?
Rome luy sera-t-elle indulgente ou severe ?
Dois-je croire qu'assise au Trône des Cesars,
Une si belle Reine offensast ses regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son Imperatrice.
On sçait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'Empire des Humains ;
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle est Reine.
Rome, par une Loy qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoist point les fruits illegitimes,
Qui naissent d'un Hymen contraire à ses maximes.

D'ailleurs, vous le sçavez en bannissant ses Rois,
Rome à ce nom si noble, et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et, quoiqu'à ses Cesars fidelle, obeïssante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs aprés la liberté.
Jules, qui le premier la soûmit à ses armes,
Qui fit taire les Loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cleopatre et, sans se declarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aima jusqu'a l'idolatrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa Patrie,
Sans oser toutefois se nommer son Epoux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne desarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eust accablé l'Amant et la Maistresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Neron,
Monstres, dont à regret je cite icy le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'Homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les Loix de Rome,
Ont craint cette Loy seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le Flambeau d'un Hymen odieux.
Vous m'avez commande sur tout d'estre sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vû le Frere,
Des fers de Claudius Felix encor flétri,
De deux Reines[1], Seigneur, devenir le Mari ;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obeïsse,
Ces deux Reines estoient du sang de Berenice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards ;
Faire entrer une Reine au lit de nos Cesars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines
Voit passer un Esclave au sortir de nos chaînes ?
C'est ce que les Romains pensent de vostre amour.
Et je ne repons pas avant la fin du jour

Que le Senat chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise icy ce que je viens de dire :
Et que Rome avec luy tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez preparer, Seigneur, vostre réponse.

TITUS.

Helas ! A quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir necessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de luy plaire.
J'ay fait plus. Je n'ay rien de secret à tes yeux,
J'ay pour elle cent fois rendu graces aux Dieux,
D'avoir choisi mon Pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous luy l'Orient et l'Armée,
Et soulevant encor le reste des Humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ay même souhaitté la place de mon Pere,
Moy, Paulin, qui cent fois, si le sort moins severe
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens.
Tout cela (qu'un Amant sçait mal ce qu'il desire !)
Dans l'espoir d'élever Berenice à l'Empire,
De reconnoistre un jour son amour et sa foy,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moy.
Malgré tout mon amour Paulin, et tous ses charmes,
Aprés mille serments appuyez de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,

Lors qu'un heureux hymen, joignant nos destinées
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O Ciel ! puis-je le declarer ?

PAULIN.

Quoy, Seigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en separer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre,
Si je t'ay fait parler, si j'ay voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevast en secret
De confondre un amour qui se taist à regret.
Berenice a long-temns balancé la victoire.
Et si je panche enfin du costé de ma Gloire,
Croy qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde,
Un autre estoit chargé de l'Empire du Monde ;
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moy compte de mes desirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon Pere,
Dés que ma triste main eut fermé sa paupiere,
De mon aimable erreur je fus desabusé,
Je sentis le fardeau qui m'estoit imposé.
Je connus que bien-tost, loin d'estre à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moy-même,
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'Univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'huy ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moy ? Quel presage pour elle,
Si, dés le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des Lois ?
Resolu d'accomplir ce cruel sacrifice,

J'y voulus preparer la triste Berenice.
Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours,
J'ay voulu devant elle en ouvrir le discours,
Et dés le premier mot ma langue embarassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'esperois que du moins mon trouble et ma douleur
Luy feroit pressentir nostre commun malheur.
Mais sans me soupçonner, sensible à mes allarmes,
Elle m'offre sa main pour essuïer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité
Que la fin d'un amour, qu'elle a trop merité.
Enfin j'ay ce matin rappellé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attens Antiochus, pour luy recommander
Ce dépost precieux que je ne puis garder.
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remeine.
Demain Rome avec luy verra partir la Reine.
Elle en sera bien-tost instruite par ma voix,
Et je vais luy parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire
Qui par tout aprés vous attacha la Victoire.
La Judée asservie, et ses rempars fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que vostre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage,
Et qu'un Heros vainqueur de tant de Nations
Sçauroit bien, tost ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah ! que sous de beaux noms cette Gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas !

Que dis-je ? Cette ardeur que j'ay pour ses appas ;
Berenice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toûjours la Renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom,
Ma jeunesse nourrie à la Cour de Neron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Berenice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur ?
Je prodiguay mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour meriter ses vœux.
J'entrepris le bon-heur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontez se répandre ;
Heureux ! et plus heureux que tu ne peux comprendre
Quand je pouvois paroistre à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
Je luy doy tout, Paulin. Recompense cruelle !
Tout ce que je luy dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je luy diray : Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoy, Seigneur ! hé quoy ! Cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs, dont l'excez a surpris le Senat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent Peuples nouveaux Berenice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande !
Je connois Berenice, et ne sçay que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimay, je lui plûs. Depuis cette journée,

(Dois-je dire funeste, helas ! ou fortunée ?),
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Estrangere dans Rome, inconnüe à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien pretendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revoy bien-tost de pleurs toute trempée.
Ma main à les secher est long-temps occupée.
Enfin tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toûjours nouvelle,
Beauté, Gloire, Vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croy toûjours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô Ciel ! je luy vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est a moy de le suivre.
Je n'examine point si j'y pourray survivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Berenice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah ! Paulin !

PAULIN.

Quoy ! déja vous semblez reculer !
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne,
Voicy le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCENE IV

BERENICE, TITUS, PAULIN,
PHENICE.

BERENICE.

Ne vous offensez pas, si mon zele indiscret
De vostre solitude interromp le secret.
Tandis qu'autour de moy vostre Cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment ?
Mais, Seigneur (car je sçay que cet Ami sincere
Du secret de nos cœurs connoist tout le mystere),
Vostre deuil est fini, rien n'arreste vos pas,
Vous estes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entens que vous m'offrez un nouveau Diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Helas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
Vostre amour ne peut-il paroistre qu'au Senat ?
Ah, Titus ! Car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que suit le respect et la crainte,
De quel soin vostre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Estats qu'il me puisse donner ?

Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de vostre bouche,
Voila l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moy plus souvent et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils devouez à l'Empire ?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moy, quand je vous ay surpris ?
Dans vos secrets discours estois-je interessée,
Seigneur ? Estois-je au moins presente à la pensée ?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, et j'atteste les Dieux
Que toûjours Berenice est presente à mes yeux.
L'absence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoy ! vous me jurez une eternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur ?
Pourquoy même du Ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma defiance ?
Mon cœur ne pretend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croiray sur un simple soûpir.

TITUS.

Madame...

BERENICE.

Hé bien, Seigneur ? Mais quoy, sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre !
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toûjours la mort d'un Pere occupe vostre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous devore ?

TITUS.

Plût au Ciel que mon Pere, helas, vécust encore !
Que je vivois heureux !

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets
De vostre pieté sont de justes effets :
Mais vos pleurs ont assez honoré sa memoire,
Vous devez d'autres soins à Rome, à vostre Gloire :
De mon propre interest je n'ose vous parler.
Berenice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persecutée
Vous ay-je pour un mot sacrifié mes pleurs ?
Vous regrettez un Pere. Helas, foibles douleurs !
Et moy (ce souvenir me fait fremir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore,
Moy, dont vous connaissez le trouble et le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment,
Moy, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous..

TITUS.

Madame, helas ! que me venez-vous dire ?
Quel temps choisissez-vous ? Ah ! de grace ! arrestez.
C'est trop pour un Ingrat prodiguer vos bontez.

BERENICE.

Pour un Ingrat, Seigneur ! Et le pouvez-vous estre ?
Ainsi donc mes bontez vous fatiguent peut-estre ?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puis qu'il faut vous parler,

Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Helas !

BERENICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'Empire...

BERENICE.

Hé bien ?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne luy puis rien dire.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Quoy ! me quitter si-tost, et ne me dire rien ?
Chere Phenice, helas ! Quel funeste entretien !
Qu'ay-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce silence ?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à vostre souvenir

Qui contre vous, Madame, ait pû le prévenir ?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Helas ! tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeller la memoire,
Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je voy qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ay-je rien dit qui luy puisse déplaire ?
Que sçay-je ? J'ay peut-estre avec trop de chaleur
Rabaissé ses presens, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?
Il craint peut-estre, il craint d'épouser une Reine.
Helas ! s'il estoit vray... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures Lois.
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moy, je vivrois, Phenice, et je pourrois penser
Qu'il me neglige, ou bien que j'ay pû l'offenser ?
Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
Je croy de ce desordre entrevoir l'origine,
Phenice, il aura sceu tout ce qui s'est passé.
L'amour d'Antochius l'a peut-estre offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le Roy de Comagene.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'allarmer,
N'est qu'un leger soupçon facile à desarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah ! plût au Ciel, que sans blesser ta gloire,
Un Rival plus puissant voulût tenter ma foy,
Et pust mettre à mes piés plus d'Empires que toy,
Que de Sceptres sans nombre il pût payer ma flâme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame,

C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phenice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor luy plaire.
Je me contois trop tost au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUOY Prince ! vous partiez ? Quelle raison subite
Presse vostre depart ou plûtost vostre fuite ?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?
Est-ce comme Ennemi que vous quittez ces Lieux ?
Que diront avec moy la Cour, Rome, l'Empire ?
Mais, comme vostre Ami, que ne puis-je point dire ?
De quoy m'accusez-vous ? Vous avois-je sans choix
Confondu jusqu'icy dans la foule des Rois ?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon Pere :
C'estoit le seul present que je pouvois vous faire.
Et lors qu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prests à vous chercher ?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arreste ma pensée ?
Et que tous mes Amis s'y presentent de loin
Comme autant d'Inconnus dont je n'ay plus besoin ?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'estes necessaire.

ANTIOCHUS.

Moy, Seigneur ?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Helas ! d'un Prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux ?

TITUS.

Je n'ay pas oublié, Prince, que ma Victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa Gloire ;
Que Rome vit passer au nombre des Vaincus
Plus d'un Captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attens pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter vostre voix.
Je sçay que Berenice, à vos soins redevable,
Croit posseder en vous un Ami veritable.
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante, et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moy, paroistre à ses yeux ?
La Reine pour jamais a receu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moy vous luy parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez luy, Seigneur, la Reine vous adore.
Pourquoy vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de luy faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je répons en partant de son obeïssance,
Et mesme elle m'a dit que, prest à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah ! Qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire !
Que je serois heureux, si j'avois à le faire !
Mes transports aujourd'huy s'attendoient d'éclatter.
Cependant aujourd'huy, Prince il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, Seigneur ?

TITUS.

Telle est ma destinée,
Pour elle, et pour Titus, il n'est plus d'hymenée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain..
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je ? ô Ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maistre de l'Univers, je regle sa Fortune ;
Je puis faire les Rois, je puis les déposer.
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome contre les Rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une Beauté dans la pourpre élevée,

L'éclat du Diadême et cent Rois pour Ayeux
Des-honorent ma flâme et blessent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flâmes obscures,
Et Rome avec plaisir recevroit de ma main
La moins digne Beauté, qu'elle cache en son sein,
Jules ceda luy-mesme au torrent qui m'entraîne.
Si le Peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce Peuple furieux
Me venir demander son depart à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, et sa memoire,
Et puis qu'il faut ceder, cedons à nostre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pû preparer à ce triste discours.
Et mesme en ce moment, inquiete, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un Amant interdit soulagez le tourment.
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-luy mon trouble et mon silence.
Sur tout qu'elle me laisse éviter sa presence.
Soyez le seul temoin de ses pleurs et des miens,
Portez-luy mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de nostre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de regner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah Prince ! Jurez-luy que toûjours trop fidelle,
Gemissant dans ma Cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son Amant,
Mon regne ne sera qu'un long bannissement,
Si le Ciel non content de me l'avoir ravie
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.

Que l'Orient vous voïe arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite ;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toûjours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Estats plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son Empire et le vostre.
Je sçay que le Senat tout plein de vostre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à vostre Comagene.
Adieu ne quittez point ma Princesse, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimeray jusqu'au dernier soupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le Ciel s'appreste à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Berenice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moy le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême !
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
Et quand je le croiray, dois-je m'en réjouïr ?

ARSACE.

Mais moi-mesme, Seigneur, que faut-il que je croye ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à vostre joye ?

Me trompiez-vous tantost au sortir de ces lieux,
Lors qu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Vostre cœur me contoit son audace nouvelle ?
Vous fuyez un hymen qui vous faisoit trembler.
Cet hymen est rompu. Quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me voi chargé de sa conduite.
Je jouïray long-temps de ses chers entretiens,
Ses yeux mesme pourront s'accoutumer aux miens.
Et peut-estre son cœur fera la difference
Des froideurs de Titus à ma perseverance.
Titus m'accable icy du poids de sa grandeur.
Tout disparoît dans Rome auprés de sa splendeur.
Mais, quoique l'Orient soit plein de sa memoire,
Berenice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout succede à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoy nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoy ! je luy pourrois plaire ?
Berenice à mes vœux ne seroit plus contraire ?
Berenice d'un mot flatteroit mes douleurs ?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'Univers entier negligeroit ses charmes,

L'Ingrate me permît de luy donner des larmes.
Ou qu'elle s'abaissast jusques à recevoir
Des soins, qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrace ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Helas ! De ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verray gémir, je la plaindray moy-même.
Pour fruit de tant d'amour j'auray le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moy.

ARSACE.

Quoy ! Ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse ?
Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Berenice est à vous.
Puis qu'aujourd'huy Titus ne pretend plus luy plaire,
Songez que vostre hymen luy devient necessaire.

ANTIOCHUS.

Necessaire !

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours.
De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, vostre presence,
Trois Sceptres, que son bras ne peut seul soutenir.

Vos deux Estats voisins, qui cherchent à s'unir.
L'interest, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ouy, je respire, Arsace, et tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un presage si doux.
Que tardons-nous ? Faisons ce qu'on attend de nous,
Entrons chez Berenice ; et puis qu'on nous l'ordonne,
Allons luy déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plûtost demeurons. Que faisois-je ? Est-ce à moy,
Arsace, à me charger de ce cruel employ ?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Berenice entendroit de ma bouche,
Qu'on l'abandonne ! Ah ! Reine ! et qui l'auroit pensé
Que ce mot dust jamais vous estre prononcé ?

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa priere.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voïons point. Respectons sa douleur.
Assez d'autres viendront luy conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mepris Titus l'a condamnée,
Sans luy donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre Rival ?
Encore un coup fuyons. Et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah ! la voicy, Seigneur. Prenez vostre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel !

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

Hé quoy, Seigneur, vous n'estes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous estes déceuë,
Et que c'estoit Cesar que cherchoit vostre veuë.
Mais n'accusez que luy, si malgré mes adieux,
De ma presence encor j'importune vos yeux.
Peut-estre en ce moment je serois dans Ostie,
S'il ne m'eust de sa Cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous evite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moy, Prince ?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pû vous dire ?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi pourront vous en instruire.

BERENICE.

Quoy, Seigneur...

ANTIOCHUS.

Suspendez vostre ressentiment.
D'autres loin de se taire en ce même moment,
Triompheroient peut-estre, et pleins de confiance
Cederoient avec joye à vostre impatience.
Mais moy, toûjours tremblant, moy, vous le sçavez bien,
A qui vostre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains vostre douleur plus que vostre colere.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, Madame.

BERENICE.

O Ciel ! Quel discours ! Demeurez
Prince, c'est trop cacher mon trouble à vostre veuë.
Vous voyez devant vous une Reine éperduë,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos,
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si precieux,
Si moy-même jamais je fus chere à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon ame,
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame.

BERENICE.

Quoy ! vous craignez si peu de me desobeïr ?

ANTIOCHUS.

Je n'ay qu'à vous parler, pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BERENICE.

Prince, dés ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, aprés cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-estre des malheurs où vous n'oser penser.
Je connoy vostre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BERENICE.

Quoy ?

ANTIOCHUS.

De vous declarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous separer.

BERENICE.

Nous separer ! Qui ? moy ? Titus de Berenice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je luy rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible et genereux
L'amour au desespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ay veu dans le sien. Il pleure ; il vous adore,
Mais enfin que luy sert de vous aimer encore ?
Une Reine est suspecte à l'Empire Romain :
Il faut vous separer, et vous partez demain.

BERENICE.

Nous separer ! Helas ! Phenice !

PHENICE.

Hé bien, Madame,
Il faut icy montrer la grandeur de vostre ame.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Aprés tant de sermens, Titus m'abandonner !
Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire,
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piege n'est tendu que pour nous desunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux luy parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoy ? vous pourriez icy me regarder...

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne nous croy point. Mais, quoy qu'il en puisse estre.
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraistre.

(*A Phenice*).

Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Helas ! pour me tromper je fay ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompay-je point ? L'ay-je bien entenduë ?
Que je me garde, moy, de paroistre à sa veuë ?
Je m'en garderay bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus malgré moy n'eust arresté mes pas ?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantost inquiet, égaré.
Je partois amoureux, jaloux, desesperé.
Et maintenant, Arsace, aprés cette défence,
Je partiray peut-estre avec indifference.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moy, je demeureray pour me voir dedaigner ?
Des froideurs de Titus je seray responsable ?
Je me verray puni parce qu'il est coupable ?
Avec quelle injustice, et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincerité ?
Titus l'aime, dit-elle, et moy je l'ay trahie.
L'Ingrate ! M'accuser de cette perfidie !

Et dans quel temps encor ? Dans le moment fatal
Que j'etale à ses yeux les pleurs de mon Rival,
Que pour la consoler je le faisois paraistre
Amoureux et constant plus qu'il ne l'est peut-estre.

ARSACE.

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe,
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compâtir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons. Et de si loin évitons la Cruelle,
Que de long-temps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon Palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie,
Cours. Et partons du moins assurez de sa vie.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, *seule.*

PHENICE ne vient point ! Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue,
La force m'abandonne, et le repos me tuë.
Phenice ne vient point ! Ah ! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phenice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus, n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Chere Phenice, hé bien ! as-tu veu l'Empereur ?
Qu'a-t'il dit ? Viendra-t-il ?

PHEHICE.

Ouy, je l'ay veu, Madame,

Et j'ay peint à ses yeux le trouble de vostre ame.
J'ay vû couler les pleurs qu'il vouloit retenir.

BERENICE.

Vient-il ?

PHENICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroistre en ce desordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moy relever ces voiles détachez,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachez.
Souffrez que de vos pleurs je repare l'outrage.

BERENICE.

Laisse, laisse, Phenice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, helas ! de ces vains ornemens ?
Si ma foy, si mes pleurs, si mes gemissemens,
Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute preste enfin ne le rameine,
Di-moy, que produiront tes secours superflus
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus ?

PHENICE.

Pourquoy lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entens du bruit, Madame, et l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez[1] la foule, et rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans vostre Apartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

De la Reine, Paulin, flattez l'inquietude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN.

O Ciel ! que je crains ce combat !
Grands Dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'Estat.
Voyons la Reine.

SCENE IV.

TITUS, *seul.*

Hé bien Titus, que viens-tu faire ?
Berenice t'attend. Où viens-tu, temeraire ?
Tes adieux sont-ils prests ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat, qui pour toi se prepare,
C'est peu d'estre constant, il faut estre barbare.
Soutiendray-je ces yeux dont la douce langueur,
Sçait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verray ces yeux armez de tous leurs charmes,
Attachez sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendray-je alors de mon triste devoir ?
Pourray-je dire enfin, je ne veux plus vous voir ?

Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoy le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle-expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce Palais ?
Voi-je l'Estat panchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se taist, et moi seul trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sçait si, sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses Lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perseverance,
Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois avec le lait succée,
Par crainte, ou par amour, ne peut etre effacée ?
Rome jugea ta Reine en condamnant ses Rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la Renommée
T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée ?
Et lors que Berenice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah ! lâche ! fai l'amour, et renonce à l'Empire.
Au bout de l'Univers va, cours te confiner,
Et fai place à des cœurs plus dignes de regner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma memoire ?
Depuis huit jours je regne. Et jusques à ce jour
Qu'ay-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si precieux quel conte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre ?

Quels pleurs ai-je sechez ? Dans quels yeux satisfaits
Ay-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'Univers a-t-il veu changer ses destinées ?
Sçay-je combien le Ciel m'a conté de journées ?
Et de ce peu de jours si long-temps attendus,
Ah malheureux ! combien j'en ay déja perdus !
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien...

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE, *en sortant.*

Non, laissez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy :
Il faut que je le voye. Ah ! Seigneur ! vous voicy.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne ?
Il faut nous separer. Et c'est luy qui l'ordonne.

TITUS[1].

N'accablez point, Madame, un Prince mal-heureux,
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me devore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappellez bien plûtost ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est temps. Forcez vostre amour à se taire,
Et, d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moy, s'il se peut, à vaincre sa foiblesse,

A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse.
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'Univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un Empereur et les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous separer.

BERENICE.

Ah cruel ! Est-il temps de me le declarer ?
Qu'avez-vous fait ? Helas ! Je me suis cruë aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoûtumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos Lois
Quand je vous l'avoüai pour la premiere fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me disiez-vous, Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous receu, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre ?
Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il estoit temps encor. Que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consoloient ma misere.
Je pouvois de ma mort accuser vostre Pere,
Le Peuple, le Senat, tout l'Empire Romain,
Tout l'Univers, plûtot qu'une si chere main.
Leur haine dés long-temps contre moy déclarée,
M'avoit à mon malheur dés long-temps preparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, receu ce coup cruel
Dans le temps que j'espere un bonheur immortel,
Quand vôtre heureux amour peut tout ce qu'il desire
Lors que Rome se taist, quand vostre Pere expire,
Lors que tout l'Univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ay plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors et me laisser seduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous desunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fust invincible,
Je n'examinois rien, j'esperois l'impossible.
Que sçay-je ? J'esperois de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles sembloient renouveller ma flâme.
Tout l'Empire parloit. Mais la gloire, Madame,
Ne s'estoit point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je sçay tous les tourmens où ce dessein me livre.
Je sens bien que sans vous je ne sçaurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prest à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

BERENICE.

Hé bien regnez, cruel, contentez vostre gloire.
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, aprés mille sermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux s'avoüant infidelle,
M'ordonnast elle-même une absence éternelle.
Moy-même j'ay voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais Adieu.
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de Mers me separent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Berenice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?

Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'Ingrat de mon depart consolé par avance,
Daignera-t-il conter les jours de mon absence ?
Ces jours, si longs pour moy luy sembleront trop courts.

TITUS,

Je n'auray pas Madame, à conter tant de jours.
J'espere que bien-tost la triste Renommée
Vous fera confesser que vous estiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BERENICE.

Ah ! Seigneur s'il est vrai, pourquoi nous separer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hymenée :
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoy m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Helas ! vous pouvez tout, Madame. Demeurez.
Je n'y resiste point. Mais je sens ma foiblesse.
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraisnent vos appas.
Que dis-je ? En ce moment mon cœur hors de luy-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prests à se soulever ?

TITUS.

Et qui sçait de quel œil ils prendront cette injure !
S'ils parlent, si les cris succedent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?

S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs Lois,
A quoy m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander !
Maintiendray-je des Lois que je ne puis garder ?

BERENICE.

Vous ne contez pour rien les pleurs de Berenice.

TITUS.

Je les conte pour rien ! Ah Ciel ! quelle injustice !

BERENICE.

Quoy, pour d'injustes Lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous même vous plonger ?
Rome a ses droits, Seigneur. N'avez-vous pas les vôtres ?
Ses interests sont-ils plus sacrez que les nostres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Helas ! Que vous me déchirez !

BERENICE.

Vous estes Empereur, Seigneur, et vous pleurez ![1]

TITUS.

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je fremis : Mais enfin, quand j'acceptay l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
Il les faut maintenir. Dejà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toûjours à ses ordres soumis :
L'un, jaloux de sa foy, va chez les Ennemis

Chercher avec la mort la peine toute preste.[1]
D'un Fils victorieux l'autre proscrit la teste.[2]
L'autre avec des yeux secs, et presque indifferens,[3]
Voit mourir ses deux Fils par son ordre expirans.
Malheureux ! Mais toûjours la Patrie et la Gloire
Ont parmi les Romains remporté la Victoire.
Je sçay qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austerité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la Posterité,
Qui sans de grands efforts ne puisse estre imité ?

BERENICE.

Non, je croi tout facile à vostre barbarie.
Je vous croi digne, Ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui moy? J'aurois voulu honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ay voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientost vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas icy que j'éclate en injures,
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre vostre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Berenice
Vous veut de son trepas laisser quelque Vengeur,
Je ne le cherche, Ingrat, qu'au fond de vostre cœur.
Je sçai que tant d'amour n'en peut estre effacée,
Que ma douleur presente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce Palais je veux même verser,
Sont autant d'Ennemis que je vais vous laisser.

Et sans me repentir de ma perseverance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir ?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourray survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoy ! N'avez-vous pas
Ordonné dés tantôt qu'on observe ses pas ?
Ses Femmes, à toute heure autour d'elle empressées
Sçauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur, continuez, la victoire est à vous.
Je sçay que sans pitié vous n'avez pû l'entendre ;
Moy-même en la voyant je n'ay pû m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissemens l'Univers vous prepare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Neron tant detesté
N'a point à cet excés poussé sa cruauté.
Je ne souffriray point que Berenice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi ! Seigneur ?

TITUS.

Je ne sçay, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de vôtre Renommée.
Déja de vos Adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gemissoit, triomphe avec raison.
Tous les Temples ouverts fument en vostre nom,
Et le Peuple élevant vos vertus jusqu'aux nuës,
Va par tout de lauriers couronner vos Statuës.

TITUS.

Ah Rome ! Ah Berenice ! Ah Prince malheureux !
Pourquoi suis-je Empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, Seïgneur ? L'aimable Berenice
Va peut-estre expirer dans les bras de Phenice.

Elle n'entend ny pleurs, ny conseil, ny raison.
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous luy pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toûjours tournez vers vostre Appartement,
Semblent vous demander de moment en moment,
Je n'y puis résister, ce spectacle me tuë.
Que tardez-vous ? Allez vous montrer à sa veuë.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Helas ! Quel mot puis-je luy dire ?
Moi-même en ce moment sçay-je si je respire ?

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN,
ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les Tribuns, les Consuls, le Senat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Estat.
Un grand Peuple les suit, qui plein d'impatience
Dans vostre Apartement attend vostre présence.

TITUS.

Je vous entens, grands Dieux. Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prest à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, passons dans la Chambre prochaine,
Allons voir le Senat.

ANTIOCHUS.

Ah ! courez chez la Reine.

PAULIN.

Quoy ! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espere, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour[1].

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, *seul.*

OU pourray-je trouver ce Prince trop fidèle?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zele.
Faites qu'en ce moment je luy puisse annoncer
Un bonheur où peut-estre il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE,

Ah quel heureux destin en ces lieux vous renvoye,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joye,
Arsace, rends-en grace à mon seul desespoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnez. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-temps laissée.
Un genereux dépit succede à sa fureur.
Berenice renonce à Rome, à l'Empereur,
Et même veut partir, avant que Rome instruite
Puisse voir son desordre, et jouir de sa fuite.
Elle écrit à Cesar.

ANTIOCHUS.

O Ciel ! Qui l'auroit crû ?
Et Titus ?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le Peuple avec transport l'arreste et l'environne,
Applaudissant aux noms que le Senat luy donne.
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soûpirs, et les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait. Et peut-estre il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoüe !
Mais d'un soin si cruel la Fortune me jouë,
J'ay vû tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis ;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en esperant, irriter la Fortune,
Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il ?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *en entrant.*

Demeurez. Qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Berenice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens le cœur percé de vos pleurs, et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez. Je veux bien que vous-même
Pour la derniere fois vous voyez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avois rendu,
Et tu vois le triomphe où j'estois attendu.
Berenice partoit justement irritée !
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée !
Qu'ay-je donc fait, grands Dieux ? Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné ?
Tous mes momens ne sont qu'un eternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor ? Berenice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Non, je n'écoute rien. Me voila resoluë.
Je veux partir. Pourquoy vous montrer à ma veuë ?
Pourquoy venir encore aigrir mon desespoir ?
N'estes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'est plus temps.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame !
Ma Princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BERENICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain.
Et moy, j'ay resolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure !
Et pourquoy ? Pour entendre un Peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joye,
Tandis que dans les pleurs moy seule je me noye ?
Quel crime, quelle offense a pû les animer ?
Helas ! Et qu'ay-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS.

Ecoutez-vous, Madame, une foule insensée ?

BERENICE.

Je ne voy rien icy dont je ne sois blessée.
Tout cet Apartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si long-temps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vostre,
Ces festons, où nos noms enlassez l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phenice.

TITUS.

O Ciel ! Que vous estes injuste !

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce Senat auguste
Qui vient vous applaudir de vostre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Estes-vous pleinement content de vostre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma memoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toûjours ?

TITUS.

Non, je n'ay rien promis. Moy, que je vous haïsse
Que je puisse jamais oublier Berenice !
Ah Dieux ! Dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !
Connoissez-moy, Madame, et depuis cinq années
Contez tous les momens, et toutes les journées
Où par plus de transports, et par plus de soupirs
Je vous ay de mon cœur exprimé les désirs :
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fustes aimée avec tant de tendresse.
Et jamais...

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le soûtenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez ?
Quoy ! dans mon desespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?[1]
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez-moy moins d'amour.
Ne me rappellez point une trop chere idée,
Et laissez-moy du moins partir persuadée
Que, déja de vostre ame exilée en secret,
J'abandonne un Ingrat qui me perd sans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de vostre amour tout ce que je desire.
Lisez, Ingrat, lisez, et me laissez sortir.

(Il lit une lettre.)[2]

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoy ? ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?
Vous cherchez à mourir ? Et de tout ce que j'aime

Il ne restera plus qu'un triste souvenir ?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

(*Berenice se laisse tomber sur un siege.*)

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lors que j'envisageay le moment redoutable
Où pressé par les loix d'un austere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste Adieu, je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je preparay mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévû que la moindre partie.
Je croyais ma vertu moins preste à succomber,
Et j'ay honte du trouble où je la voy tomber.
J'ay vu devant mes yeux Rome entiere assemblée,
Le Senat m'a parlé. Mais mon ame accablée
Ecoutoit sans entendre, et ne leur a laissé
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de vostre sort est encore incertaine.
Moy-même à tous momens je me souviens à peine
Si je suis Empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entraînoit, et je venois peut-estre
Pour me chercher moy-même, et pour me reconnoistre.

Qu'ay-je trouvé ? Je voy la mort peinte en vos yeux.
Je voy pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur à cette triste veuë
A son dernier excès est enfin parvenuë.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir,
Mais je voy le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extremité que vous m'ayez reduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle presente à mon ame étonnée
L'Empire incompatible avec vostre hymenée ;
Me dit, qu'aprés l'éclat et les pas que j'ay faits,
Je doy vous épouser encor moins que jamais.
Ouy, Madame. Et je doy moins encore vous dire
Que je suis prest pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous suivre, et d'aller trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à vostre suite
Un indigne Empereur sans Empire, sans Cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens, dont mon ame est la proye,
Il est, vous le savez, une plus noble voye ;
Je me suis vû, Madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un Heros et par plus d'un Romain,
Lors que trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette perseverance
Dont le sort s'attachoit à les persecuter
Comme un ordre secret de n'y plus resister.
Si vos pleurs plus long-temps viennent frapper ma veuë,
Si toûjours à mourir je vous voy resoluë,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,

Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'estat où je suis je puis tout entreprendre,
Et je ne repons pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes Adieux.

BERENICE.

Helas !

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y-bien, Madame. Et si je vous suis cher...

SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, Prince, venez, je vous ay fait chercher.
Soyez icy témoin de toute ma foiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je croy tout. Je vous connoy tous deux.
Mais connoissez vous-même un Prince malheureux.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de vostre estime,
Et moy, je puis icy vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ay disputé ce rang.
Je l'ay disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moy, confié l'un et l'autre,

La Reine son amour, et vous, Seigneur, le vostre.
La Reine, qui m'entend, peut me désavouer,
Elle m'a vû toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à vostre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance.
Mais le pourriez-vous croire en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidelle estoit vostre Rival?

TITUS.

Mon Rival !

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaircisse.
Ouy, Seigneur, j'ay toûjours adoré Berenice.
Pour ne la plus aimer, j'ay cent fois combattu.
Je n'ay pû l'oublier, au moins je me suis tû.
De vostre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantost quelque foible esperance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux baignez de pleurs demandoient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moy-même.
Vous estes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
Vous vous estes rendu, je n'en ay point douté.
Pour la derniere fois je me suis consulté.
J'ay fait de mon courage une épreuve derniere,
Je viens de rappeller ma raison toute entiere.
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds.
Ce n'est qu'en expirant que je puis les detruire.
J'y cours. Voila dequoy j'ay voulu vous instruire.
Ouy, Madame, vers vous j'ay rappellé ses pas.
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années
Mille prosperitez l'une à l'autre enchaînées.

Ou, s'il vous garde encore un reste de couroux,
Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups.
Qui pourroient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BERENICE, *se levant.*

Arrestez, Arrestez ! Princes trop genereux,
En quelle extremité me jettez-vous tous deux.
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par tout du desespoir je rencontre l'image.
Je ne voy que des pleurs. Et je n'entens parler
Que de troubles, d'horreurs, de sang prest à couler.

(*A Titus.*)

Mon cœur vous est connu Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais veû soupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Cesars,
N'a point, vous le sçavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois estre aimée.
Ce jour, je l'avoûray, je me suis allarmée.
J'ay crû que vostre amour alloit finir son cours.
Je connois mon erreur, et vous m'aimez toûjours.
Vostre cœur s'est troublé, j'ay veu couler vos larmes.
Berenice, Seigneur, ne vaut point tant d'allarmes,
Ni que par vostre amour l'Univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les premices,
Se voye en un moment enlever ses delices.
Je croy depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour
Vous avoir assuré d'un veritable amour.
Ce n'est pas tout, je veux en ce moment funeste
Par un dernier effort couronner tout le reste .
Je vivray, je suivray vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, regnez, je ne vous verray plus.

(*A Antiochus.*)

Prince, aprés cet adieu, vous jugez bien vous même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort genereux.
Sur Titus, et sur moy, reglez vostre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'Univers
De l'amour la plus tendre, et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prest. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

(*A Titus.*)

Pour la derniere fois, Adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Helas ![1]

FIN.

NOTICES, NOTES

ET VARIANTES

DU

TOME II.

LES PLAIDEURS.

NOTICE.

ON *ne sait point au juste dans quelles conditions fut composé ce divertissement,* Les Plaideurs. *Il n'est pas vraisemblable que Racine ait voulu exercer contre la magistrature des représailles personnelles. Il avait bien eu ce procès que, dit-il, ni ses juges ni lui n'avaient jamais bien entendu et il se peut que ce fût celui qu'il soutint à propos du prieuré de l'Epinay, quoiqu'il ait dû garder ce bénéfice. Il ne dut guère en retenir que la terminologie. Le plus simple est de le croire et de voir l'origine de la pièce dans le désir d'imiter Aristophane et de pousser peut-être quelque plaisanterie née de la conversation*[1]. « *Moitié en m'encourageant* », *dit la préface,* « *moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée...* » *Ceci exagère. La part des amis a dû se borner à la documentation et à quelques saillies.*

L'intention première de l'auteur était de donner sa pièce à la Comédie Italienne. Le départ du Scaramouche, Tiberio

1. *Voir à la fin des Notes de la pièce les emprunts à Aristophane.*

Fiurilli, en 1667 *ou en* 1668[1] *changea son dessein et le fit sans doute passer de l'idée d'une charge ou d'une farce à celle d'une œuvre plus étoffée. Aristophane ne fut plus guère qu'un prétexte et Racine alla plus loin que ses déclarations ne le laissent imaginer.*

La pièce, dût être rapidement écrite. Elle fut jouée fin octobre ou au commencement de novembre. Le privilège d'impression est du 5 *décembre* 1668, *si l'édition originale porte la date* 1669. *La distribution reste aussi incertaine que la date, bien qu'Aimé Martin la donne avec assurance. Poisson a pu jouer Dandin, Hauteroche, Petit Jean ou Chicanneau, ce dernier rôle attribué aussi à Brécourt ; de Villiers, Leandre. Isabelle aurait été Mlle d'Ennebaut, la Comtesse, Mlle Beauchâteau, l'Intimé, la Thorillière. Le succès balança et il fallut le rire du Roi pour en décider. Mais, la Cour s'étant prononcée, la Ville suivit*[2].

Cette hésitation du public donne un sens très net à la pièce. On ne la prit pas en plaisanterie. Les hôtes

---

1. *Cf.* Mesnard, *II, pp.* 130-131. *La discussion instituée par Mesnard sur cette date peut faire douter de la « rapidité » de la composition.*

2. *Voici l'anecdote telle que la conte Valincour* (Histoire de l'Académie française, *II, pp.* 332-333) *: « ...Un mois après, les Comédiens étant à la Cour, et ne sachant quelle petite pièce donner à la suite d'une tragédie, risquèrent les* Plaideurs. *Le feu Roi qui était très sérieux en fut frappé, y fit même de grands éclats de rire ; et toute la Cour, qui juge ordinairement mieux que la ville, n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les Comédiens, partis de Saint-Germain dans trois carrosses à onze heures du soir, allèrent porter cette bonne nouvelle à Racine qui logeoit à l'hotel des Ursins. Trois carrosses après minuit, et dans un lieu où jamais il ne s'en étoit tant vu ensemble, réveillèrent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres ; et comme on vit que les carrosses étaient à la porte de Racine et qu'il s'agissoit des* Plaideurs, *les bourgeois se persuadèrent qu'on venoit l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris le crut à la Conciergerie le lendemain. Et ce qui donna lieu à une vision ridicule, c'est qu'effectivement un vieux conseiller des requêtes, dont je vous dirai le nom à l'oreille, avoit fait grand bruit au Palais contre cette comédie. »*

du Mouton Blanc[1], *Chapelle, Furetière, La Fontaine, Despréaux, avaient beau passer pour y avoir collaboré. Les gens avertis connurent la portée des traits et ceux qui étaient joués surent s'en apercevoir. Encore ici, Racine taillait dans le vif. Les anecdotes de Furetière dépassèrent le cercle de l'intimité. Racine utilisa son* Roman Bourgeois *et la dispute de Chicanneau et de la comtesse illustra une scène réelle qui eut lieu au greffe du frère aîné de Boileau. La comtesse de Crissé, avec son habit couleur de rose sèche et son masque sur l'oreille, put se reconnaître dans la Pimbesche ; la femme de Tardieu, si bien déchirée plus tard par Despréaux, vit déjà célébrer ses exploits, avec « la pauvre Babonnette » ; un ami même, l'avocat Montauban, fournit l'étoffe des plaidoiries et peut-être est-ce Antoine le Maître que vise le fameux : « Avocat, ah, passons au déluge... » Des victimes particulières pouvaient se plaindre, la corporation elle-même, cette chicane à la fois maudite et redoutée put désirer un échec qui la devait servir ou venger.*

Il faut insister quelque peu sur l'attitude d'un public intéressé, peut-être, et du pouvoir. M. Lucien Dubech fait remarquer la singulière opportunité de l'attaque. « Il ne faut pas oublier » dit-il[2] *« que la comédie de Racine venait juste au moment où l'on réformait la justice, mal en point depuis que la Fronde avait agité le monde des gens de robe ; après l'empoisonnement du lieutenant civil d'Aubray, une commission extraordinaire du Conseil d'État avait été réunie en* 1666 *chez le chancelier Séguier pour préparer une réforme ; l'année suivante, la police de la capitale avait été concentrée dans une seule main, celle du lieutenant de police La Reynie... »*

---

1. *Ce cabaret était situé place du cimetière Saint-Jean, derrière l'Hôtel-de-Ville. Cf. sur cette question qui appelle la prudence les articles de* Jean Demeure (Revue d'Histoire Littéraire 1929).

2. *Dans son édition de* Racine, *T. II, p.* 6.

A ces mots le critique ajoute le curieux passage des Mémoires *de Louis XIV où sont évoqués : « la chicane établie par une possession de plusieurs siècles, fertile en inventions contre les meilleures lois ; et enfin ce qui la produit principalement... ce peuple excessif, aimant les procès et les cultivant comme son propre héritage sans autre application que d'en augmenter et la durée et le nombre... »*

Le Roi était avec le poète. Moins libéral ou plus confiant dans sa législation, ou par goût personnel, Napoléon ne voulait pas comprendre les Plaideurs dans sa bibliothèque. Il reste significatif que Racine n'eût point triomphé ici des adversaires qu'il se faisait sans l'autorité dernière qui prit parti pour lui.

Si la comédie peut être considérée comme un heureux accident de la carrière de Racine, il n'en faut point réduire la portée ou n'y voir qu'un simple badinage. Il y a là non seulement un art qui s'affirme et se développe[1] *mais un contenu fort sérieux et des esquisses de caractère où se laisse deviner la main d'un maître peintre des âmes. Divertissement soit, mais divertissement d'un génie qui n'abdique aucun de ses droits.*

On croit savoir d'ailleurs comment Molière, brouillé avec Racine, lui accorda son suffrage. Alors que le succès n'était pas encore déclaré, il aurait dit que « ceux qui se moquaient de cette pièce mériteraient qu'on se moquât d'eux. » La

---

1. *Cf. l'opinion de* Jules Lemaitre *rapportée dans notre* Jean Racine. *pp.* 146-147. *Il est curieux de joindre à ce suffrage celui de* Riccoboni *cité par Louis Racine, Éd. citée, T. V, p.* 421). « M. *Racine,* » *écrit l'auteur de la* Réformation du Théâtre, « *avec tout l'art dont il étoit capable, a tourné ces deux passions (des juges et des plaideurs) en ridicule ; en sorte que, depuis Molière, j'ai peine à croire que le vrai style de la comedie se soit conservé nulle part aussi bien que dans la comedie des Plaideurs* ».

A ce propos de Molière, on a pu croire que c'est lui que visait Racine parlant à la fin de sa préface des poètes comiques aux « sales équivoques... ». Nous ne pensons pas qu'il faille donner à cette allusion un sens aussi précis.

postérité a ratifié ce jugement. La comédie est restée au répertoire. Parmi les acteurs qui s'y sont illustrés, on cite, au XVIII^e *siècle, Dangeville, Chicanneau et, au commencement du* XIX^e *siècle, Baptiste cadet, qui sut camper un Dandin digne du personnage.*

Parmi les éditions scolaires des Plaideurs *les plus luxueusement annotées, nous citerons celle de M. Lanson (Hachette) et surtout celle, toute récente* (1927), *de M. et Mme Paul Crouzet, chez Didier, présentée avec d'ingénieuses illustrations. Les lecteurs désireux de confronter le monde judiciaire dépeint à celui d'aujourd'hui se rapporteront avec profit aux spirituels petits livres de* M. BOUCHARDON Le Magistrat, *et de maître* HENRI ROBERT, L'Avocat, *dans les collections Hachette. Le D^r W. R. Dunstan a donné des* Plaideurs, *aux presses de l'Université d'Oxford, en* 1928, *une traduction en vers anglais sous ce titre :* The Litigants being a translation of LES PLAIDEURS de Jean Racine and an experiment in rhymed anapoests.

Nous restituons à leur ordre chronologique les Plaideurs. *La pièce, dans l'édition de* 1697, *est imprimée à la fin du Tome premier, après* Bérénice.

NOTES ET VARIANTES.

Page 3 .

1. « Quelque échantillon » (1669).

2. « et que la régularité de Ménandre et de Térence me sembloit bien plus glorieuse et même plus agréable à imiter que la liberté de Plaute et d'Aristophane. » (1669).

Page 4.

1. On a vu que c'est à Saint-Germain que la faveur du roi s'était déclarée. Racine sans doute a pensé seulement à la Cour et n'a pas marqué ce détail.

2. « que je puis avoir retenus dans le cours d'un procès, que ni mes juges ni moi n'ont jamais bien entendu. » (1669).

Page 5.

1. « un seul de ces sales équivoques » (1669).

Page 6.

1. Les noms de Perrin Dandin et de Chicanneau sont empruntés à Rabelais (*Pantagruel* III. 42, et III. 12) L' « intimé » est le défendeur en appel.

Page 7.

1. Le portier de la comédie exerçait à l'entrée la fonction de nos contrôleurs. Il lui était défendu de recevoir des pourboires. On devine comment il devait observer la consigne.

Page 8.

1. Louis Racine parle d'un président « si amoureux de son métier qu'il l'exerçoit dans son domestique. Quand son fils lui représentoit qu'il avoit besoin d'un habit neuf, il lui repondoit gravement : *présente ta requête...* et quand son fils lui avoit présenté sa requête il y repondoit par un *soit communiqué à sa mère* ». (*Remarques* éd. citée t. V, p. 418).

Page 11.

1. Ces *sacs* sont nos *dossiers*. (Cf. Pantaguel III-42).

Page 12.

1. L'éd. de 1768 porte ici cette curieuse note : « On portait encore des rubans au temps de Racine. C'était un reste de l'ancien habillement déchiqueté. Aujourd'hui les comédiens substituent au mot de *rubans* celui de *boutons*. » On est heureusement revenu au texte.

Page 15.

1. Par « procureur » il faut entendre notre « avoué ».

Page 16.

1. On sait que Corneille se fâcha fort de cette innocente parodie. « Quoi », disait-il, d'après le *Menagiana* « ne tient-il qu'à un jeune homme de venir tourner en ridicule les plus beaux vers des gens? »

Page 18.

1. Ce mot « Pimbesche » se trouve dès 1611 dans le *Dictionnaire* anglais et français de Cotgrave, mais dans un sens très péjoratif et tout autre que le sens actuel. Nous avons dit qui fut sans doute le modèle.

Page 20.

1. Cf. Pantagruel (III-39), d'où cette énumération pourrait venir.

Page 35.

1. « Vaugelas nous apprend que les gens du Palais prononçaient encore de son temps, à pleine bouche, la diphtongue *oi* ; et cette coutume sans doute s'était conservée jusqu'au temps de Racine, du moins parmi les vieux procureurs ; ainsi c'est à dessein et avec grâce qu'il fait parler de cette sorte Chicanneau, plaideur de profession. » (D'Olivet. *Remarques de grammaire sur* Les Plaideurs.)

Page 37.

1. Ces rimes de *Monsieur* avec *honneur*, avec *flatteur* dans La Fontaine, sont dites *normandes*, les Normands tendant à ne pas prononcer l'*r* à la fin des mots. (Cf. éd. Crouzet, p. 151, n. 2.)

Page 43.

1. On ne voit pas la raison de cette observation de Chicanneau. Isabelle a-t-elle voulu se rajeunir, ou l'actrice marquait-elle plus que l'âge dit et s'agirait-il d'une plaisanterie de circonstance ?

Page 44.

1. « On ne veut pas rien faire... », négligence courante dans le langage familier et qui fut d'ailleurs condamnée par Vaugelas.

Page 49.

1. Cf. l'historiette de Tallemant sur M. de Portail, qui recevait aussi les gens de la lucarne de son grenier dont il avait fait son cabinet, mais agréait moins volontiers que Dandin les présents. (*Historiettes*, T. I et T. II, p. 82 de l'éd. in-12).

Page 60.

1. « Un amené », un ordre d'amener.

Page 61.

1. *Après « Hé l'on te soufflera », l'éd.* 1669 *a* :

PETIT-JEAN. — *Je vous entens, oui, mais d'une première cause, Monsieur, à l'Avocat revient-il quelque chose?*

LÉANDRE. — *Ah fy, garde-toy bien d'en vouloir rien toucher. C'est la cause d'honneur, on l'achète bien cher, On sème des billets par toute la famille ; Et le petit Garçon et la petite Fille, Oncle, Tante, Cousins, tout vient, jusques au chat Dormir au Plaidoyé de Monsieur l'Avocat.*

Page 62.

1. *Et, dans une poursuite à vous même funeste,*
Vous en voudrez encore absorber tout le reste.
Ne vaudroit-il pas mieux, sans soucis, sans chagrins,
Et de vos revenus regalant vos voisins,
Vivre en Père jaloux du bien de sa famille,
Pour en laisser un jour le fonds à votre Fille ;
Que de nourrir un tas d'Officiers affamez,
Qui moissonnent les champs que vous avez semez,
Dont la main toujours pleine, et toujours indigente,
S'engraisse impunément de vos chapons de rente?
Le beau plaisir d'aller tout mourant de sommeil,
A la porte d'un juge, attendre son réveil,
Et d'essuyer le vent qui vous souffle aux oreilles,
Tandis que Monsieur dort, et cuve vos bouteilles ;
Ou bien si vous entrez, de passer tout un jour
A conter, en grondant, les carreaux de sa cour !
Hé, Monsieur, croyez-moi, quittez cette misère. (1669).

Page 64.

1. Petit Jean, qui ne sait pas que les avocats plaident leur bonnet sur la tête, a ôté le sien.

Page 65.

1. Parodie empruntée soit aux plaidoyers du temps, soit à la quarantaine de vers de l'*Alaric* de Scudéry (livre X), commençant par : *Je vois, Je vois.* Cf. Mesnard II, p. 203, n. 2.

Page 68.

1. La scène a pu être suggérée par un passage du *Pedant joué* de CYRANO (V. 2).

Page 70.

1. Début de l'*Oratio pro P. Quinctio* de Cicéron. « *Quæ res in civitate, duæ plurimum possunt : hæ contra nos ambæ faciunt in hoc tempore summa gratia et eloquentia...* » : Les deux forces les plus puissantes de la cité s'exercent en ce moment contre nous : un très grand crédit, une très grande éloquence. « Par l'Intimé qui emploie dans une cause de *bibus* », dit le *Menagiana* (III, 25) « le magnifique exorde de l'oraison *pro Quinctio*... on a voulu tourner en ridicule M. P... qui, dans un procès qu'un pâtissier avoit pour une vétille contre un boulanger, s'étoit servi du même exorde. J'ai entendu dire que l'avocat de la partie adverse lui dit « Maître P... ne se tiendra pas pour interrompu, si je lui dis que, pour l'éloquence, je n'en ai jamais été autrement soupçonné ; quant au crédit de ma partie, c'est un maître boulanger de petit pain... » On dit que P. est Patru. Mais TALLEMANT (VII-273) rapporte d'un « jeune avocat » et d'un « praticien », Desfitas, plaidant pour un savetier, la même histoire.

2. *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni,* vers 128 du livre I de la *Pharsale* de LUCAIN. Littéralement, « La cause des vainqueurs a plu aux dieux, celle des vaincus à Caton. »
La citation était déjà dans le plaidoyer utilisé, (le quatorzième) de Gaultier.

Page 71.

1. Chacun des dix livres du *Voyage en Grèce* de PAUSANIAS porte le nom de la contrée décrite.

2. Pierre Rebouffi, jurisconsulte (1487-1557). Le « grand Jacques » est sans doute Cujas (1520-1590).

Page 72.

1. TALLEMANT conte (VII. 275) qu' « à Thoulouse un jeune advocat commença son plaidoyer par : « Le Roy Pyrrhus ». Il y avait alors un président fort rébarbatif qui lui dit : *au fait, au fait...* Quelqu'un eut pitié du pauvre garçon et représenta que c'estoit une première cause. « Eh bien! dit le président, parlez donc, l'advocat du Roi Pyrrhus... »

2. *Armeno Pul* dans l'éd. de 1669. Il s'agit de Constantin Harmenopoulos, jurisconsulte grec du XIV^e^ siècle, auteur d'un *Manuel des Lois* traduit en latin sous ce titre : *Promptuarium juris civile.* Ce qui explique la phrase interrompue de l'Intimé.

Page 73.

1. Le *Digeste* est le recueil des décisions de jurisconsultes colligées sous Justinien. On voit la fantaisie des sous-titres : « Si quelque chien... », « ... des chapons... »

2. On ne sait d'où peut venir ce nom de « Maistre Adam... » donné par Petit Jean à l'Intimé. « Nous hasarderons » dit MESNARD (II, 212, n. 1) « cette explication : « Petit Jean qui veut appeler l'Intimé *maître*, de même que celui-ci l'a appelé *maître Petit Jean*, et qui ne connaît d'autre maître que *Maitre Adam*, le poète populaire, ajoute à la qualification de maître le nom d'*Adam*, comme s'il en était inséparable. » Cette explication nous paraît, en effet, bien hasardeuse.

Page 75.

1. Uniforme était dans l'Univers l'aspect de la Nature, ce que les Grecs ont nommé le Chaos, masse brute et informe (OVIDE, *Metamorphoses*, l. I, vers 6-7).

Page 76.

1. *Tirez*, « Terme dont on se servait autrefois pour chasser un chien. » (Dict. de l'Académie).

2. Var. *Monsieur, ce sont leurs larmes* (1669).

Page 81.

1. Voici un détail des emprunts à Aristophane permettant de voir dans quelle mesure et dans quel esprit Racine a utilisé l'auteur grec.

Acte I sc. I v. 34. La manie de juger, *Guêpes* 89-92.
— *v.* 36. Le meurtre du coq à qui on a graissé la patte 100-102.
— *v.* 41. Le père gardé à vue 69-70.
— *sc. III.* La tentative d'évasion de Dandin 152-157.
— *sc. IV.* Misère des gentilshommes, bonheur des juges 563-566.
Acte II, sc. VIII. Dandin se sauve par les gouttières 126-127.
— *sc. XIII.* La magistrature domestique.
Tout le dialogue entre le père et le fils depuis : « Hé Doucement ! mon père... » à la fin est calqué d'Aristophane : 783-785, 786, 787-88, 802-803.
Acte II, sc. XIV. Le Chien voleur 854-859.
Acte III. sc. XII. Les services rendus par le Chien : circonstances atténuantes, 971-76.
— Des témoins récusés, v. 720, 955-957
— Le pathétique des Orphelins et le « tirez tirez », 995-997 et 98.
— Dandin troublé de pitié, 992-993.

BRITANNICUS.

NOTICE.

NOUS *avons, de la première de Britannicus, un compte rendu détaillé, assez amusant, plein de malice et fort tendancieux. C'est celui publié par Boursault en tête d'une nouvelle ayant pour titre* Artémise et Poliante *et parue chez René Guignard. Corneille était présent à la représentation qui finit exactement à sept heures du soir, ce vendredi* 13 *décembre* 1669, *le jour même de l'exécution du marquis de Courboyer, événement qui aurait fait le vide à l'hôtel de Bourgogne. Après s'être amusé, avec des grâces un peu lourdes, du spectacle de la salle, et des efforts des acteurs, Boursault conclut de la pièce « qu'elle n'eut pas le succès qu'on s'en était promis. » Il ne put donc, à son regret, constater un échec éclatant. Robinet, présent au théâtre le dimanche suivant, apporte des réserves à sa manière, c'est-à-dire assez ridicules*[1]. *Il est probable, et le ton de la première préface de Racine suffirait à le laisser supposer, que le public demeura sinon froid, du moins languissant.*

1. Il était lui-même l'auteur d'un *Britannicus* qu'il se donna cet autre ridicule de trouver supérieur. (C. MESNARD II. 228).

On se serait accordé sur la beauté des vers et l'action même aurait déçu. Saint-Evremond, lui, désapprouvait le sujet à cause de la noirceur des personnages[1]. *Trop d'histoire, peut-être, un arrangement trop libre et trop minutieux de Tacite, pour des gens qui connaissaient beaucoup Tacite ; pour le gros des spectateurs, des soucis de politique bien inactuels.*

On verra, on sait avec quelle vivacité Racine réagit dans sa première préface. Corneille, le centre et surtout le prétexte de l'opposition y est cinglé sans ménagement. Il semble bien par ce qu'il laissa subsister de ses critiques en 1676, *que les contemporains, à l'exemple de Saint-Evremond, se soient offusqués de voir mettre à la scène une part aussi déplorable de l'histoire romaine. Trop attachés à l'événement lui-même, la valeur de pure psychologie d'un chef-d'œuvre ne les a pas retenus.*

Si Racine, en effet, déclare dans sa seconde préface que Britannicus *est celle de ses tragédies qu'il a « le plus travaillée » il ne faut pas entendre cet aveu de la seule application à la forme et à la perfection ou à l'agrément du vers. C'est la structure aussi de sa pièce que l'auteur a ménagée de toute sa science et ce sont des personnages vivants et perpétuels qu'il a ressuscités de l'histoire. Qu'est Néron, dans Tacite? un médiocre vaniteux jusqu'à la folie, et on imagine à quels excès peut se porter, dans la toute puissance, un homme de cet ordre. Racine ajoute à cette réalité tragique, mais*

1. « *J'ai lu* » *dit-il* (*à M. de Lionne,* Œuvres, II, 325-326 *et* Mesnard II, 230), « Britannicus *avec assez d'attention pour y remarquer de belles choses. Il passe, à mon sens, l'*Alexandre *et l'*Andromaque ; *les vers en sont plus magnifiques ; et je ne serois pas étonné qu'on y trouvât du sublime. Cependant je déplore le malheur de cet auteur d'avoir si dignement travaillé sur un sujet qui ne peut souffrir une représentation agréable. En effet, l'idée de Narcisse, d'Agrippine et de Néron, l'idée, dis-je, si noire et si horrible qu'on se fait de leurs crimes, ne sauroit s'effacer de la mémoire du spectateur, et quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque manière la pièce.* »

un peu commune encore. Il prête son esprit à l'empereur dont il affine la méchanceté. Il l'entoure de comparses, scélérats, gens de bien de caractère aussi nuancé. Il dresse une Agrippine étonnante. « C'est elle », dit-il, « que je me suis efforcé de bien exprimer et ma tragedie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. » Indication précieuse. Encore là, il a vu la femme. Il l'a peinte non plus amoureuse mais ambitieuse, mère aussi et femme toujours, combattant avec ses armes, menée par la logique étroite et folle de son cœur... Tout cela montre bien qu'on s'aveugle sur Britannicus, *comme semblent s'être aveuglés les contemporains, quand on n'y voit pas une prodigieuse étude des âmes.*

M. Dubech rapporte ingénieusement Britannicus *à l'actualité politique. Il en dit que c'est « la tragédie de la politique de cabinet, la tragédie d'un siècle qui avait vu deux régences traversées de révoltes et de crimes, du siècle de Marie de Médicis et de Richelieu, d'Anne d'Autriche et de Mazarin... » « Corneille, » ajoute-t-il, « écrivait des tragédies à discours... Il montrait les vastes projets et les grands sentiments. Racine venait qui semblait dire : c'est grossier et ce n'est pas cela. Et il montrait les ressorts cachés. Ni Richelieu, ni Louis XIV ne faisaient de discours.* Britannicus *répondait à Corneille : la politique du XVII^e siècle, la voici...*[1] *» M. Dubech force ou systématise un peu les termes. Il reste vrai que Racine politique use encore de la passion tandis que Corneille montre surtout la raison occupée au gouvernement des empires.*

Nous avons plus d'une trace du travail opéré sur la pièce. Racine supprima au cinquième acte la scène 5 où l'on voyait Junie reparaître devant les spectateurs. Il retrancha de son manuscrit, sur le conseil de Boileau[2], *le début de*

---

1. *T. II, pp.* 93-94.

1. *Du moins le croit-on. Cf. sur ce sujet des rapports de Racine et de Boileau, les articles de* Jean Demeure (*Mercure de France,* 1929).

l'acte III où l'on voyait Burrhus tâcher de faire honte à Narcisse. La scène nous a été conservée par les Mémoires *de Louis Racine. Nous la donnons en note. Ces suppressions de texte montrent avec quelle sûreté l'auteur se surveillait.*

Si la fresque historique et la poésie ont un peu trompé les contemporains et retardé leur suffrage, la postérité a mis Britannicus *en sa place. Voltaire, reprenant le mot de Racine lui-même, a insisté sur ce point : que c'était la pièce des connaisseurs. En* 1676, *d'après la seconde préface, elle était aussi, des tragédies, celle « que la cour et le public revoyaient le plus volontiers. » La cour surtout semble l'avoir goûtée. On la joue à Versailles, à Saint-Germain, à Saint-Cloud, à Fontainebleau. C'est par elle sans doute que le duc de Bourgogne entra dans cette sorte de divertissement. On sait que, d'après Boileau, l'exemple de Néron se donnant en spectacle aurait décidé le Roi à ne plus danser en public. Il est peu sûr qu'une pièce de théâtre ait fait sur Louis XIV plus d'impression qu'un sermon. Nul doute pourtant qu'il n'ait fort goûté celle-ci.*

Mlle des Œillets, d'après Boursault, fut parfaite dans le personnage d'Agrippine. Il arriva au comédien Floridor, si l'on en croit le Bolaena[1], *une aventure assez comique. Cet acteur, dit le recueil, un des meilleurs de son siècle, jouait le rôle de l'empereur. Mais comme il était aimé du public « tout le monde souffrait de lui voir représenter Néron, et d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cause qu'on donna le rôle à un acteur moins chéri, et la pièce s'en trouva mieux... » Brécourt joua Britannicus, Hauteroche Narcisse, Lafleur Burrhus, et Mlle d'Ennebaut, Junie.*

*Baron, au cours de sa carrière, joua Britannicus, Néron et même Burrhus ; Mlle Dumesnil, au XVIII*e *siècle, illustra Agrippine. Le Kain, prétend Grimm, aurait donné tout son*

1. *Cf.* Mesnard, *II, p.* 236.

sens au rôle de Néron considéré jusqu'à lui comme secondaire. Nous avons sur ce point un exemple de la manière dont les œuvres, au cours des âges, découvrent leur sens et leurs beautés. Le titre de la pièce et les événements qu'elle rapporte ou arrange semblent mettre en avant Britannicus et, en effet, pour un esprit sensible et prompt, c'est l'infortune de ce jeune prince qui d'abord attache ou retient. C'est pourtant Néron que Racine surtout a voulu « peindre » et ce personnage, complexe en sa méchanceté, plus riche encore en nuances à une heure où il hésitait à verser dans le mal, était un sujet de choix pour le génie le plus habile à saisir et marquer la déchéance des cœurs. Il se peut que Britannicus fût la pièce des « connaisseurs » en attendant que Racine eût écrit Bajazet, Mithridate, *ou* Phèdre. *Après* Andromaque *où le crime se mêlait si naturellement à l'amour, nous avons ici le vice saisi dès l'origine dans son ampleur future et prompt à porter ses premiers fruits.*

La pièce parut imprimée chez Claude Barbin en 1670, *le privilège est daté du* 7 *janvier de cette année. La seconde préface remplaça la première, trop vengeresse, dès l'édition de* 1676.

ÉPITRE

de l'Édition de 1670.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHEVREUSE.[1]

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-estre estonné de voir vostre nom à la teste de cet ouvrage. Et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenue. Mais ce seroit estre en quelque sorte ingrat que de cacher plus long-temps au monde les bontez dont vous m'avez toûjours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vostre? Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sçache que mes Amis mêmes ne vous sont pas indifférens, que vous prenez part à tous mes Ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celuy-cy devant un Homme[2] dont toutes les heures sont

1. Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes (1643-1712). Racine, dés sa jeunesse, avait été mis en rapport avec les Chevreuse par son cousin Nicolas Vitart. (Cf. l'Introduction).

2. Colbert, dont le duc de Chevreuse était gendre.

précieuses. Vous fûstes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'Economie de la Pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente Tragedie, est au de-là de tout ce que j'en ai pû concevoir. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant, et que n'osant le loüer en face, je m'adresse à vous pour le loüer avec plus de liberté. Je sçay qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses loüanges ; et j'ose dire que cette mesme Modestie qui vous est commune avec luy n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre. La Modération n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualitez ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualitez et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui ce semble ne devroit estre le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sçauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenuë que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ay pu y résister dans une lettre où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres humble et tres obeïssant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

de l'Édition de 1670.

De tous les ouvrages que j'ay donnez au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens ny plus de censeurs que celuy-cy. Quelque soin que j'aye pris pour travailler cette Tragedie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcez de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'ayent faite, point de critique dont ils ne se soient avisez. Il y en a qui ont pris mesme le parti de NERON contre moy. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moy je croyois que le nom seul de Neron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut estre qu'ils raffinent sur son Histoire, et veulent dire qu'il estoit honneste homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lû Tacite pour savoir que s'il a été quelque temps un bon Empereur, il a toujours esté un tres-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma Tragedie des affaires du dehors. Neron est icy dans son particulier et dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages, qui pourroient bien aisément leur prouver que je n'ay point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit au contraire que je l'avois fait trop bon. J'avouë que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon

homme en la personne de Neron. Je l'ay toûjours regardé comme un monstre. Mais c'est icy un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa Mère, sa Femme, ses Gouverneurs. A cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautez pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques-uns ont pris l'interest de NARCISSE, et se sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme et le confident de Neron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. Neron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet Affranchy avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachez : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.* [1]

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le Heros d'une Tragedie. Je leur ay déclaré, dans la Préface d'*Andromaque*, les sentimens d'Aristote sur le Heros de la Tragedie, et que bien loin d'estre parfait, il faut toûjours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur diray encore icy qu'un jeune Prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualitez ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce Prince n'entroit que dans sa quinzième année lors qu'il mourut. On le fait vivre luy et Narcisse deux ans de plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit esté faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un Empereur[2] qui n'en a régné que

1. *Annales* XIII, 1.

2. Narcisse, en effet, se tua au début du règne de Néron. «L'homme» est Corneille et l'empereur est le Phocas d'*Héraclius*

huit : quoyque ce changement soit bien plus considerable dans la Chronologie, où l'on suppute les temps par les années des Empereurs.

Junie ne manque pas non plus de Censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ay fait une jeune Fille très sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'Histoire, ils y auroient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, Sœur de Silanus à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie estoit jeune, belle et comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum*[1]. Elle aimoit tendrement son Frère ; et *leurs ennemis*, dit Tacite, *les accusèrent tous deux d'inceste, quoy qu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion*[2]. Si je la représente plus retenuë qu'elle n'étoit, je n'ai pas ouy dire qu'il nous fust défendu de rectifier les mœurs d'un Personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve estrange qu'elle paroisse sur le Theatre, après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchans qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pû raconter pour elle. Ils ne sçavent pas qu'une des règles du Theatre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action ; et que tous les Anciens font venir souvent sur la Scene des Acteurs

1. « La plus charmante des jeunes femmes. » (Sénèque, *Apokolokintose*, VIII.) Racine s'explique avec une plus sobre précision dans sa seconde préface sur le cas de Junie dont il a « inventé » au moins le caractère.

2. *Fratrum, non incestum, sed incustoditum, amorem ad infamiam traxit.* (Annales XII, 4).

qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'il s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes Censeurs. La Piece est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devroit point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de Tragedie. Pour moy j'ay toujours compris que la Tragedie estant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sçache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par tout. C'est ainsi que dans l'Antigone il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon apres la mort de la princesse, que j'en ay employéz aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Neron après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des Juges si difficiles? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soûtenue que par les intérests, les sentimens et les passions des Personnages, il faudroit remplir cette mesme action de quantité d'incidens qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de theatre, d'autant plus surprenans qu'ils seroient moins vraysemblables, d'une infinité de declamations où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit par exemple, représenter quelque Héros yvre[1], qui se voudroit faire haïr,

1. Le «Héros yvre» est Attila; le Lacédémonien, Agésilas; le conquérant et la femme, César et Cornélie de *Pompée*, tous héros de Corneille.

de sa Maistresse de gayeté de cœur, un Lacedemonien grand parleur, un Conquerant qui ne débiteroit que des maximes d'amour, une Femme qui donneroit des leçons de fierté à des Conquerants. Voilà sans doute de quoy faire récrier tous ces Messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands Hommes de l'Antiquité que j'ay choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un Ancien[1], voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer ; et nous devons sans cesse nous demander : Que diroient Homère et Virgile s'ils lisoient ces vers? que diroit Sophocle s'il voyoit représenter cette scène ? Quoy qu'il en soit, je n'ay point prétendu empêcher qu'on ne parlast contre mes ouvrages. Je l'aurois prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant,* dit Ciceron ; *sed loquentur tamen*[2].

Je prie seulement le Lecteur de me pardonner cette petite Preface que j'ay faite pour luy rendre raison de ma Tragedie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Terence même semble n'avoir fait des Prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris Poetæ*[3], et qui venoit briguer des voix contre luy jusqu'aux heures où l'on représentoit ses Comédies.

Occepta est agi ;
Exclamat, etc...[4]

1. Longin. Traité du sublime. XII, 8.

2. Que les autres voient comment ils parleront de toi ; mais assurément ils en parleront. (*République* VI-16).

3. Prologue de l'*Andrienne,* vers 6 et 7.

4. « La pièce commence, il s'écrie aussitôt... » (*Eunuque.* Prologue. vers 22-23). Allusions évidentes et malveillantes à Corneille, présent, comme on l'a vu, à la première.

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux Spectateurs pourra être remarqué par les Lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où selon Aulu-Gelle[1], on ne recevoit personne au-dessous de six ans, ny au-dessus de dix. Mais le Peuple prend icy Junie sous sa protection et j'ay crû qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son mal-heur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat tant de grands Hommes qui avoient merité ce privilège.

Enfin je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre party à prendre que celuy d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le mal-heur d'un homme qui travaille pour le Public. Ceux qui voyent le mieux nos defauts, sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplû, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne sçavent rien. Il condamne toute une Piece pour une Scene qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatans, pour faire croire qu'il a de l'esprit. Et pour peu que nous résistions à ses sentimens, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito numnquam quidquam injustius[2].

---

1. *Nuits Attiques*, I, 12.

2. « Jamais rien de plus injuste que l'ignorant. » (Terence, *Adelphes*, vers 99.)

NOTES ET VARIANTES.

Page 86.

1. « Façonné par la nature à voiler sa haine sous de feintes caresses » (TACITE, *Annales*, XIV. 56).

2. « Jusque-là Néron cherchait à cacher ses vices et ses crimes » (ID. *ib.* XIII. 47).

3. « Soit fatalité, soit attrait du fruit défendu... On craignait que dans ses excès il ne s'emportât à violer les femmes de la plus illustre origine » (ID. *ib.* XIII, 12).

4. ID. *ib.* XIII, 1.

Page 87.

1. ID. *ib.* XIV, 51.

2. « Qui dévorée de l'ambition de dominer avait mis dans son parti Pallas » (ID. *ib.* XIII, 2).

3. « Elle comprenait que son dernier secours venait de lui échapper et qu'il y avait là l'exemple du parricide. » (ID. *ib.* XIII, 16.)

Page 88.

1. (ID. *ib.* XII, 26).

2. (ID. *ib.* XIII, 15).

Page 92.

1. Racine ici a distendu le temps. Néron n'était empereur que depuis un an. L'éd. de 1687 corrige en « deux ans ». Mais Racine, sans doute par négligence, laisse « trois » deux vers plus haut. Il était fort bien informé de la chronologie. Il a dû passer outre pour donner plus de raison à la protestation d'Albine.

Page 93.

1. Caligula.

2. *A dû* pour *eût dû*... Cette confusion de l'indicatif et du conditionnel est d'usage chez Racine et ses contemporains.

3. Les fiançailles avaient été officielles.

Page 94.

1. Par son arrière grand'mère, Julia, fille d'Auguste et épouse d'Agrippa.

Page 95.

1. Réminiscence racinienne. Hermione (à Oreste) :

> Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue,
> Répand sur mes discours un venin qui la tue.
> (*Andromaque, II, sc, 2*)

Page 97.

1. « Pour mettre », pour que vous mettiez. Les grammairiens, en proscrivant ce libre tour, à vrai dire parfois amphibologique, ont travaillé dans le sens de la mécanisation et de l'affadissement de la langue.

2. Sœur de Caligula, femme de Claude, mère de Néron, fille de Germanicus, empereur seulement (*imperator*) au titre militaire, mais de famille impériale.

Page 98.

1. Ces trois affranchis — entre autres — sont Pallas, Narcisse, Calliste.

Page 99.

1. En réalité l'élection populaire était depuis longtemps supprimée et c'était le Sénat qui nommait les magistrats sur présentation de l'Empereur. (Cf. TACITE, *Annales*, I, 15).

2. Le stoïcien Thraséas dut mourir, s'ouvrant les veines, d'une mort socratique. Cn. Domitius Corbulo, général, était renommé pour sa discipline. Il dut se tuer aussi.

Page 100.

1. Nièce, dans un sens large : de la famille d'Auguste, simplement.

2. « Préoccupée », au sens usuel, chez Racine, de « persuadé avant et contre toute raison ».

Page 105.

1. « ...comme toi l'affranchi de mon père... » Narcisse le sait fort bien et il n'y a nulle raison de le lui redire. Les « chevilles » sont rares chez Racine : c'en est une ici, incontestable.

Page 107.

1. Riccoboni, au dire de Louis Racine (T. V, p. 452, éd. citée) eût voulu qu'on supprimât les passions de Junie, de Néron et de Britannicus pour « qu'il ne soit point question d'amour dans une pièce si estimable. » Quelle meilleure occasion que l'amour au contraire, et Racine l'a bien vu, pour faire éclater la sauvagerie d'un Néron !

Page 110.

1. « Maître... » L'excellente édition classique de M. Lanson à notre avis, se trompe ici, (p. 103, n. 2). « Racine » y lit-on, « a très heureusement repoussé le titre banal de seigneur pour faire donner par Narcisse à Néron ce nom de *maître*, par lequel tout le couplet prend un accent d'obséquieuse servilité... ». Comment accorder ce « Maître », au vocatif, avec « d'un cœur déjà charmé » qui se rapporterait à Néron lui-même? Nous lisons, sans doute, avec plus de vraisemblance : *étant* maître d'un cœur déjà sous le charme, commandez, etc. Les vers qui précèdent nous semblent rendre ce sens indubitable.

Page 111.

1. On sait qu'une horrible machination amena la relégation d'Octavie dans l'île de Pandataria, puis sa mort. Anicetus, le meurtrier d'Agrippine, s'était déclaré son amant. Poppée avait tout conduit.

2. Auguste se sépara de Scribonia, Livie, de Tiberius Claudius Neron.

Page 125.

1. Au commencement de l'Acte III était une scène entre Burrhus et Narcisse que Racine aurait supprimée sur les observations de Boileau, choqué de voir s'affronter un honnête homme avec un pareil scélérat. J.-B. Rousseau a élevé des doutes sur l'authenticité de cette scène qu'il attribua soit à Jean-Baptiste, soit à Louis Racine. Brossette lui confirma qu'elle était bien de Racine. (Cf. MESNARD T. I, p. 242, n. 1). Nous reproduisons cette scène telle qu'elle se trouve dans les *Mémoires* de Louis Racine de l'éd. MESNARD, texte établi sur un exemplaire de 1747, corrigé de la main de l'auteur.

BURRHUS.

Quoi? Narcisse au palais obsédant l'Empereur
Laisse Britannicus en proie à sa fureur,
Narcisse, qui devroit d'une amitié sincère
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père ;
Qui devroit, en plaignant avec lui son malheur,
Loin des yeux de César détourner sa douleur?
Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Pressé du désespoir qui suit la solitude,
Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
Et force l'Empereur à ne plus l'épargner?
Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse,
Qu'instruit du successeur que lui gardoient les Dieux,
Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux ;
Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,

Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,
Et qui sans s'ébranler verroit passer un jour
Du côté de Neron la fortune et la cour.
Cependant aujourd'hui, sur la moindre menace
Qui de Britannicus présage la disgrâce,
Narcisse, qui devoit le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier.
César vous voit partout attendre son passage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur : c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
C'est à Britannicus qu'il faut justifier
Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa misère :
Neron n'a point juré la perte de son frère.
Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
Neron même en son cœur touché de votre zèle
Vous en tiendroit peut-être un compte plus fidèle
Que de tous ces respects vainement assidus,
Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

NARCISSE.

Ce langage, Seigneur, est facile à comprendre ;
Avec quelque bonté César daigne m'entendre :
Mes soins trop bien reçus pourroient vous irriter....
A l'avenir, Seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS.

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres :
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.
Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,
Claude laissoit gémir l'empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience
Condamnoit devant lui Rome entière au silence.
Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs,
Le reste vous sembloit autant d'accusateurs
Qui prêts à s'élever contre votre conduite,
Alloient de nos malheurs développer la suite,
Et lui portant les cris du peuple et du Sénat,
Lui demander justice au nom de tout l'Etat.
Toutefois pour César je crains votre présence :

Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
Tous ceux qui comme vous flattant tous ses désirs,
Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
Jadis à nos conseils l'Empereur plus docile
Affectoit pour son frère une bonté facile,
Et de son rang pour lui modérant la splendeur,
De sa chute à ses yeux cachoit la profondeur.
Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance
Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence?
Junie est enlevée, Agrippine frémit ;
Jaloux et sans espoir Britannicus gémit :
Du cœur de l'Empereur son épouse bannie,
D'un divorce à toute heure attend l'ignominie.
Elle pleure ; et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence ;
Vous pouvez tout ; j'écoute et garde le silence.
Mes actions un jour pourront vous repartir :
Jusque-là...

BURRHUS.

Puissiez-vous bientôt me démentir !
Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche !
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Sénèque, dont les soins devroient me soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous et moi, cette absence funeste :
Du sang de nos Césars réunissons le reste.
Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour,
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

Page 129.

1. « Tous deux ». Seul, Sénèque avait été rappelé (TACITE, *Annales*, XIII, 14).

2. « Agrippa ». Sot et fort comme un taureau, il fut relégué dans l'île de Planasie et inaugura de sa mort le règne de Tibère.

Page 131.

1. « L'arrest fatal », ce n'est nullement là un poncif mais bien un souvenir des prédictions qui avaient averti Agrippine qu'elle serait assassinée par son fils. (TACITE, *Annales*, XIV, 9).

2. Cornélius Sylla, gendre de Claude, mis à mort sous Néron ; C. Calpurnius Piso, chef d'une conspiration vers la fin du règne ; Rubellius Plautus, tué avec Sylla, descendant d'Auguste d'aussi proche que Néron.

Page 144.

1. Toute la scène est composée, pour ainsi dire, de larges coups de ciseaux donnés à travers TACITE (*Annales*, XIII 19-20). On peut voir, en relisant aussitôt après l'historien latin, de quelle façon Racine sait utiliser les traits, souvent textuels, qu'il emprunte, dans l'économie psychologique de ces personnages et au gré de l'action dramatique.

Page 146.

1. Othon, futur empereur, mari de Poppée. Un Sénecion entra dans la conspiration de Pison (TACITE, *Annales*, XIII, 12).

Page 152.

1. Le discours qui suit est transcrit ou imité du *De Clementia* de Sénèque (I-13).

Page 154.

1. Locuste, empoisonneuse publique, échappa au châtiment plusieurs fois grâce à l'aide qu'elle apportait aux princes. Elle fut exécutée sous Galba.

Page 160.

1. Après ce vers de Junie, l'édition de 1670 intercale :

BRITANNICUS. — *Lui, me trahir? Hé quoi, vous voulez donc, Madame,*
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme?
Seul de tous mes amis Narcisse m'est resté.
L'a-t-on veu de mon Père oublier la bonté?
S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne?
Neron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne,
Je le sçay. Mais il peut, sans violer sa foy,
Tenir lieu d'Interprête entre Neron et moy.

Page 166.

1. Après la scène V, l'édition de 1670 intercale la scène suivante, où reparaît Neron :

NERON, à Junie. — *De vos pleurs j'approuve la justice.*
Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux,
Moy-mesme en fremissant j'en détourne les yeux.
Il est mort. Tost ou tard il faut qu'on vous l'avoue,
Ainsi de nos desseins la Fortune se joue;
Quand nous nous rapprochons, le Ciel nous désunit.

JUNIE. — *J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ay dit.*
Si de quelque pitié ma misère est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'estat où je suis.

NERON. — *Belle Junie, allez, moy-mesme je vous suis.*
Je vais par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous...

Scène VII.

AGRIPPINE. — *Arrestez, Neron, j'ai deux mots à vous dire...*

Page 171.

1. Selon Racine, on a fait à l'admission de Junie parmi les Vestales des difficultés historiques : on n'y aurait reçu personne au-dessus de dix ans. Disons simplement que ceci fait songer un peu trop au « couvent » où se réfugiaient volontiers alors les blessées de l'amour.

BÉRÉNICE.

NOTICE.

LA *tradition présente la genèse de* Bérénice *d'une façon trop romanesque pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y regarder d'un peu près. Madame, duchesse d'Orléans, la « Madame » de Bossuet, belle-sœur du roi, aurait proposé le sujet, séparément, à Corneille et à Racine pour qu'ils y affrontent leur génie... Madame ne se serait point contentée par là de mettre aux prises deux rivaux ; elle aurait désiré, en termes très voilés, une sorte d'apologie de sa conduite et de celle du Prince dans l'attachement qui les avait inclinés l'un vers l'autre et qui a trop bien servi Alexandre Dumas, le père, moins discret*[1]. *Racine, d'ailleurs, a dépassé ces données. Sa pièce illustrerait plutôt les amours de Louis XIV et de Marie de Mancini. A cette amante sacrifiée à la politique, il emprunta même un mot... « Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez », dit la touchante Bérénice à son Titus... « Vous m'aimez, vous êtes roi, et je pars... » Tel aurait été*

1. *Dans* Le Vicomte de Bragelonne.

l'adieu de la nièce de Mazarin. Disons mieux : le poète a pu prendre l'idée du personnage d'Antiochus dans un roman de Segrais et, par chance, s'être inspiré du Tite *de Magnon*[1]. *L'originalité de l'œuvre n'est pas là.*

Et la tradition, d'abord, n'est pas si sûre; M. G. Michaut, dans l'ouvrage capital sur la matière signalé plus bas, a mis au point bien des choses. Ce n'est qu'un demi-siècle après l'événement que naît cette anecdote d'un « tournoi » entre les deux dramaturges. On voit la donnée, d'abord hésitante et brève, se préciser, s'amplifier, à mesure qu'elle passe de l'abbé du Bos à Fontenelle, puis à Louis Racine et à Voltaire. D'après M. Michaut il s'agirait là d'un mélange d'éléments hétérogènes : le souvenir d'une rumeur assez incertaine et un propos de Boileau qui n'aurait pas approuvé le thème de la nouvelle tragédie. Quoi qu'il en soit, en 1676, *un professionnel du théâtre, Le Clerc, ignorait tout de l'histoire et pouvait écrire ceci, dans la préface de son* Iphigénie : « *J'avouerai de bonne foi que quand j'entrepris de traiter le sujet d'Iphigénie en Aulide, je crus que M. Racine avait choisi celui d'Iphigénie dans la Tauride, qui n'est pas moins beau que le premier. Ainsi le hasard seul a fait que nous nous sommes rencontrés,* comme il arriva à M. de Corneille et à lui, dans les deux Bérénices... » *C'est nous qui soulignons...*

Il faut toujours chercher à l'œuvre du génie des raisons plus profondes que les raisons historiques. Racine, consciemment ou non, a bien imité, voire dépassé Corneille dans Bérénice, *mais à sa manière. Pour une fois, et c'est en ce sens que nous avons pu écrire que cette* Bérénice *était sa seule pièce* cornélienne[2], *il produit sur la scène des héros qui triomphent de leur passion et soumettent le cœur au*

1. *Cf. notre* Jean Racine, *p.* 78 *et n.* 2.
2. Le Cas Racine, *p.* 147.

devoir... Ajoutons que le poète trouvait ici une occasion merveilleuse d'appliquer les principes qu'il esquissait dans la première préface de Britannicus *et de « faire quelque chose de rien... » Il se retrouve, cependant, à la fin, et, si ses personnages demeurent victorieux d'eux-mêmes, par la simple absence, cette catastrophe sèche, il les voue bien à un malheur éternel.*

La première de Bérénice *eut lieu le 21 novembre 1670 à l'hôtel de Bourgogne. Le 28, la troupe de Molière jouait le* Tite et Bérénice *de Corneille. L'épreuve ne fut pas douteuse. La pièce de Corneille atteignit à peine la vingt-et-unième représentation, celle de Racine était aussi suivie à la trentième qu'à la première. Les deux rivaux semblaient bien avoir exécuté un morceau de concours où ils définissaient leur talent. Pendant que Racine simplifiait, réduisait presque à rien l'intrigue pour replacer l'action dans les mouvements du cœur, Corneille, de plus en plus saisi par le besoin de la complexité, inventait une histoire bizarre de fiancées échangées où toute vraisemblance, toute psychologie raisonnable se perd.*

L'opposition, cette fois, se fit docte ou plaisante. L'abbé Montfaucon de Villars, moins bien inspiré que dans ses pages contre Descartes, écrivit une Critique de Bérénice, *surtout pointilleuse, et déçut une semaine après les amis de Corneille en tombant, d'une verve encore plus drue, sur le* Tite *de Corneille. Un anonyme, pris pour Subligny et qui fut peut-être l'abbé de Saint-Ussans*[1], *répondit par une apologie un peu pâle. Il y eut des plaisanteries de Chapelain, une comédie critique en 1673 :* Tite et Titus, *dix ans plus tard une parodie l'*Arlequin Protée. *Saint-Evremond donne son avis, ainsi que Bussy-Rabutin. Au XVIII^e^ siècle les abbés du Bos et*

1. *Cf. la notice de* Mesnard, II, 349.

Pellegrin parlaient dans le même sens et Voltaire résuma ces critiques en écrivant qu'il trouvait Bérénice *une tragédie « à l'eau de rose ».*

C'est là l'exemple d'une erreur commune. Ces bonnes gens estiment qu'il ne peut y avoir sujet à tragédie dans une rupture amoureuse non illustrée par du sang. Racine entendait mieux la passion dont il a retracé les ravages. Il savait qu'elle travaille les âmes sans rien laisser paraître au dehors, que l'expression « chagrins intimes » doit être prise dans son sens plein et profond, et que, s'il arrive à l'amour de ne pas tuer, ce mal accumule des cendres, des ruines et des désespoirs pires que la mort.

Jean-Jacques Rousseau, moraliste, condamna Bérénice[1], *parce qu'il y prit trop de plaisir et parce qu'il lui souvint trop de Plutarque. Il comprit, en connaisseur, que le devoir accompli avec un tel déchirement ne constitue pas une excellente propagande pour la vertu. Oui, cette pièce qu'on a voulu appeler « élégie » émeut autant que* Bajazet, *surtout s'il se trouve une actrice capable d'en incarner l'héroïne. Mme Bartet, de nos jours, a été incomparable dans ce rôle qui réclame de la distinction et de la discrétion, c'est-à-dire des vertus peu communes sur les planches. En* 1670 *la Champmeslé jouait Bérénice, son mari Antiochus, Floridor Titus. Au* XVIII^e *siècle, Mesdemoiselles Lecouvreur, Gaussin et des Garçins s'illustrèrent aussi dans* Bérénice *; au* XIX^e, *Rachel.*

Bérénice, *œuvre si peu faite pour le grand public à cause de l'extrême simplicité des moyens, est toujours restée inscrite au répertoire. On la jouait, aux jours mêmes de son apparition, le* 14 *décembre* 1670 *devant le Roi à l'occasion du mariage du duc de Nevers et de Mlle de Thianges. L'édition originale, parue chez Claude Barbin, porte un achevé d'imprimer à la*

1. *Dans sa* Lettre à d'Alembert.

date du 24 janvier 1671. Sauf une scène d'une quinzaine de vers à la fin du quatrième acte, elle n'a guère que des variantes de détail. Elle est dédiée, sans raison apparente, à Colbert. Les paroles de Racine au duc de Chevreuse dans l'épître liminaire de Britannicus *peuvent expliquer cette formalité*[1].

1. M. G. Michaut *dans son livre,* La Bérénice de Racine (*Paris 1907, Société d'Imprimerie et de Librairie*), *a écrit de cette tragédie une histoire amplement documentée, indispensable à connaître pour situer l'œuvre dans la vie et la « manière » de l'auteur. Il a joint à cette étude de très précieux appendices: entre autres les « critiques » de l'abbé de Villars, le* Tite et Titus, *ainsi que diverses « réponses » ou opinions des contemporains.* M. Léon Hermann, *dans un article du* Mercure de France: Vers une solution du problème des deux Bérénices (15 *avril 1928*), *oppose à une part de la thèse de* M. Michaut. *Racine imitateur de Corneille, une parfaite antithèse: c'est Corneille, au contraire, qui serait venu après Racine à tous égards et aurait suivi, le texte de son adversaire en main. Ni l'un ni l'autre de ces critiques ne nous a paru tenir compte des coïncidences qu'amenait forcément la similitude des sujets.*

ÉPITRE

de l'Edition de 1671

A MONSEIGNEUR COLBERT,

SECRÉTAIRE D'ESTAT,

Controleur Général des Finances,
Sur-Intendant des Bastimens,
Grand-Trésorier des Ordres du Roy,
Marquis de Seignelay, etc.

MONSEIGNEUR,

Quelque juste défiance que j'aye de moy-mesme, et de mes Ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prens de vous dédier cette Tragedie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de vostre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de Vous, c'est, MONSEIGNEUR, que vous avez esté témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.

L'on sçait que les moindres choses vous deviennent considérables pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire, ou à son plaisir. Et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de vostre Prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous pour nous demander conte de nostre loisir.

J'aurois icy une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous loüer. Et que ne

dirois-je point de tant de rares qualitez qui vous ont attiré l'admiration de toute la France, de cette pénétration, à laquelle rien n'échape, de cet Esprit vaste, qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses, de cette Ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue?

Mais, MONSEIGNEUR, il faut estre plus retenu à vous parler de Vous-mesme, et je craindrois de m'exposer par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honnoré. Il vaut mieux que je songe à la mériter par quelque nouvel Ouvrage. Aussi bien c'est le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire. Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre très humble et très obéissant Serviteur,

RACINE.

NOTES ET VARIANTES.

Page 175.

1. Racine rapproche deux phrases de SUÉTONE (*Titus*, VII) et omet ces mots qu'il traduit : « *propter insignem reginæ Berenices amorem.* ».

Page 176.

1. *Denique sit quodvis simplex duntaxàt et unum.* (HORACE, *Aux Pisons*, V-23).

Page 177.

1. Cf. l'*Andrienne*, Prologue, vers 9 et suiv.

Page 178.

1. La *protase* ou exposition. Les autres parties sont l'*épitase* ou nœud, la *péripétie* et le *dénouement*.

Page 179.

1. Il est assez curieux de remarquer ici que Racine soucieux dans l'édition définitive de supprimer ou d'atténuer les traces de son humeur, n'a rien effacé.

Page 180.

1. Cf. sur l'âge et la personnalité véritable de Bérénice, MESNARD, II, p. 373 n. 1. Racine, tout pris par l'actuel et ailleurs si soucieux de l'histoire semble ici presque indifférent à la vérité historique.

Page 184.

1. La Comagène, près de l'Euphrate, au N.-E. de la Syrie. devint province romaine sous Domitien.

Page 186.

1. Cf. JOSEPHE, *Guerre de Judée* (l. V, ch. 29), source ici de Racine.

Page 189.

1. Les Dieux, au lieu de « le Ciel » dans l'éd. originale (1671). MESNARD (id. p. 381, n. 1) fait cette ingénieuse et juste remarque, « Racine a corrigé dans cette pièce et le plus souvent dès sa seconde édition (1676) tous les vers où il semblait avoir oublié que Bérénice, étant juive, ne reconnaissait qu'un Dieu. » A moins que ce ne fût scrupule du chrétien, désireux à ne plus se commettre avec « les dieux ».

Page 196.

1. Grammaticalement il faudrait «avertit», mais l'action en cours peut justifier le présent.

Page 199.

1. Dont une, Drusille, fut sœur d'Agrippa et de Bérénice. Cf. Acte I. Scène IV. p. 190. Vers 11.

Page 226.

1. Le texte porte «fuyez» et les éd. antérieures «fuyiez». Cela peut être une simple faute d'impression.

Page 229.

1. MESNARD (id. 417, n. 1), rapporte ces mots de Voltaire : « Je me souviens d'avoir vu autrefois une tragédie de *Saint Jean-Baptiste*, supposée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inséré toute cette tirade pour faire croire que Racine l'avait volée. »

Page 233.

1. Allusion au mot de Marie de Mancini, d'après Voltaire, disant à Louis XIV : « Vous m'aimez, vous êtes roi, et je pars. » Cf. MESNARD II. p. 425, n. 1 où il est prouvé que le trait, recueilli déjà dans une pièce de vers, justifie d'une autorité antérieure à celle de Voltaire. L'abbé d'Aubignac ne trouvait pas bon ce vers qui, selon lui, fait rire.

Page 234.

1. Régulus.

2. Manlius Torquatus qui fit trancher la tête à son fils vainqueur, mais sans son ordre, dans un duel contre un ennemi.

3. Brutus, punissant ainsi ses fils d'être pour les Tarquins.

Page 238.

1. A la fin de l'acte IV, l'éd. de 1671 ajoute cette scène entre Antiochus et Arsace (sc. IX) :

ANTIOCHUS, *Arsace, que dis-tu, de toute ma conduite ?*
Rien ne pouvait tantôt, s'opposer à ma fuite.
Bérénice et Titus offensoient mes regards :
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la Reine.
J'oublie en même temps ma vengeance et sa haine ;
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler ;
Moi-même à son secours je le viens appeler :
Et si sa diligence eût secondé mon zèle
J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle
Malheureux que je suis! avec quelle chaleur

J'ai travaillé sans cesse à mon propre malheur!
C'en est trop. De Titus porte-lui les promesses,
Arsace, je rougis de toutes mes foiblesses
Désespéré, confus, à moi-même odieux,
Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux

Page 244.

1. Voici sur ce vers la note de Louis Racine :

« L'abbé Desfontaines, en avouant à M. l'abbé d'Olivet qu'il manque ici une négation, ajoute qu'il ne peut blâmer un poète qui se met au-dessus de ces petits soins, et que ces traces de la liberté poétique lui font plaisir. Malheureusement, dit-il, on ne remarque rien aujourd'hui de pareil dans plusieurs de nos poètes tragiques : la platitude des vers y est merveilleusement grammaticale. »

2. Ce billet était lu à la première représentation. Il fut supprimé sur les plaisanteries qu'on en fit. Nous ne savons au juste ce qu'il contenait, mais voici comme en parle l'abbé de Villars : (MICHAUT, *o. c.*, p. 247 et suiv.). « Cependant l'amoureux Titus estime sa vertu, (*de Bérénice*), et se laisse tellement aveugler par l'amour qu'il a pour cette belle Surannée, que, voyant dans le Madrigal testamentaire qu'elle lui baille à lire, le dessein qu'elle a fait de mourir, il se détermine aussi à se tuer », et plus loin (p. 251-2) : « Les comédiens ont été d'avis de supprimer ce billet funèbre à la seconde représentation ; je crois qu'ils ont eu tort. Du moins le spectateur voyait-il là quel était le texte de la froide et longue harangue que Titus fait à Bérénice, et le sujet de la chaude et prompte résolution qu'il prend de se tuer... »

Page 250.

1. On ne saurait finir plus héroïquement. Mais Louis Racine (éd. citée, p. 507 § 5) a sur la moralité de la pièce ces lignes qui ne font que reproduire, en termes affaiblis, un des principaux arguments de Bossuet contre le théâtre en général, dans ses *Maximes et Réflexions sur la comédie*. « La morale », dit-il, « d'une pièce qui représente le triomphe de la raison et du devoir sur la passion n'est point douteuse ; mais quand la passion est peinte avec des couleurs si vives et si séduisantes, il est à craindre qu'on n'en soit plus touché que de la morale. Quelle pièce apprend mieux que celle-ci à parler un langage qui rarement est innocent, et qui ne peut jamais l'être quand il est si tendre? » Riccoboni n'hésite pas non plus à la rejeter de son théâtre, « parce que, dit-il, une action tragique de cette nature, malgré la supériorité avec laquelle Racine l'a traitée, ne peut inspirer que des maximes dangereuses. »

A la fin de ses « remarques » sur cette même pièce, Louis Racine signale une tragédie anglaise de Crown : la *Destruction de Jerusalem*, qui en fut, de l'avis de l'auteur lui-même, aussi librement que copieusement imitée, (id. ib. pp. 535-537).

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Les Plaideurs.

Au lecteur 3
Acte premier 7
Acte II 30
Acte III 62

Britannicus.

Préface 85
Acte premier 91
Acte II 106
Acte III 125
Acte IV 143
Acte V 158

Bérénice.

Préface 175
Acte premier 181
Acte II 196
Acte III 211
Acte IV 225
Acte V 239

PAGES

NOTICES, NOTES ET VARIANTES..... 251

Les Plaideurs.

Notes et Variantes..... 253

Notice..... 258

Britannicus.

Notice..... 263

Épitre à Monseigneur le Duc de Chevreuse... 268

Préface de l'Édition de 1670..... 270

Notes et Variantes..... 276

Bérénice.

Notice..... 283

Épitre de l'Édition de 1671..... 288

Notes et Variantes..... 290

Achevé d'imprimer sur vélin des Papeteries de La Haye-Descartes, par l'Imprimerie Maulde et Renou, a Paris, le dix-huit décembre mil neuf cent vingt-neuf.

52723

Prix : 19 fr. 50